France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

Printemps 1949

Toujours réussis!...

...avec la luxueuse super-cuisinière électrique!

- *Ne nécessite pas de branchement force :* faible consommation.
- *Toujours prête à l'emploi instantané :* plaques de grandes dimensions constamment en température.
- Résistances d'appoint permettant toutes cuissons vives.
- Son four spacieux se maintient automatiquement a 65/70°. Les résistances complémentaires permettent de le porter à 300° pour grillades, rôtis, pâtisserie, etc.
- Distribue en permanence l'eau chaude à la cuisine.
- Son coffre émaillé blanc parfaitement calorifuge est en harmonie avec toute cuisine moderne.

ECONOMIQUE! fonctionne sur le courant lumière à tarif réduit !

OTHERMO

DEMANDEZ LA NOTICE ILLUSTRÉE DÉTAILLÉE Nº 9 A LA

COMPAGNIE FRANÇAISE OTHERMO - 52, CHAMPS-ÉLYSÉES - PARIS

PUBLICIS BOR

L'APPELLATION
BOURGOGNE
EST UNE GARANTIE D'ORIGINE
LA MARQUE
GEISWEILER
EST UNE CERTITUDE DE
Qualité
MAISON GEISWEILER & FILS
FONDÉE EN 1804
A NUITS-St GEORGES
FRANCE
1937
GEISWEILER RES
BOURGOGNE
GEISWEILER & F

ELVINGER

816

EVERBEST PARIS

DARBEL PARIS

LE VÊTEMENT DE QUALITÉ

EST PRÉSENTÉ CHEZ SES SEULS CONCESSIONNAIRES

PARIS

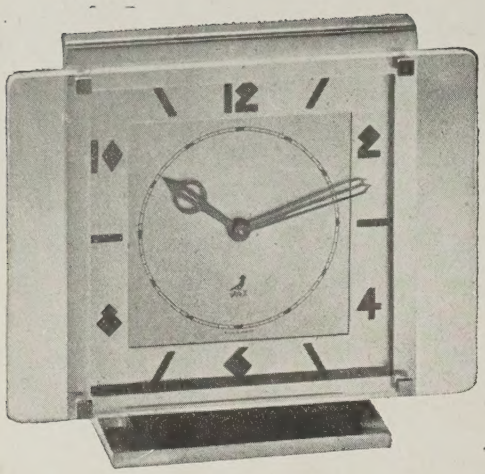
AU PRINTEMPS - 64, boul. Haussmann	DARBEL
A LA GRANDE MAISON - 15, rue Auber	DARBEL
A JEANNE D'ARC - 73, boul. Malesherbes	DARBEL
JOHN GRAY - 20 bis, rue La Boétie	DARBEL
JONES - 39, avenue Victor-Hugo	DARBEL
MARCHAND FRÈRES -19, avenue de Clichy	DARBEL
NOVASPORT - 88, avenue des Ternes	DARBEL
PACAUD - 8, boul. Rochechouart	EVERBEST
PAMPLEMOUSSE - 183, boul. Saint-Germain	DARBEL
REMO - 26, rue de Lyon	DARBEL
SORET - 26, rue Saint-Antoine	EVERBEST
TOM - 30, boul. Poissonnière	DARBEL

AMIENS - MARCHAND-BOLDODUC - 31, allée Commerciale	DARBEL
ARGENTEUIL - AU PROGRÈS - 58, rue Vaillant-Couturier	EVERBEST
ARLES - AUX ÉLÉGANTS - rue de l'Hôtel-de-Ville	DARBEL
AURAY - BOKA - 35, place de la République	EVERBEST
AVIGNON - AUX ÉLÉGANTS - Place Carnot	DARBEL
BELFORT - GILLET-LAFOND - 7, boul. Carnot	DARBEL
BOIS-COLOMBES - CHEVALIER - 73, r. des Bourguignons	EVERBEST
BORDEAUX - FAMILIA - 11, place Gambetta	DARBEL
BORDEAUX - MOD - 1, place Comédie	EVERBEST
BOURG-EN-BRESSE - PRINCIPAUD - 27, av. Als.-Lor.	EVERBEST
CAEN - PIERRE-MARIE - 48, rue Saint-Pierre	DARBEL
CANNES - BOKA - 30, rue d'Antibes	EVERBEST
» MIAMI TAILOR - 84, rue d'Antibes	DARBEL
CHERBOURG - AU PHARE DE CHERBOURG - 13, r. Gambetta	DARBEL
CHOISY-LE-ROI - ANDRÉ - 5, avenue Jean-Jaurès	EVERBEST
DEAUVILLE - AU PRINTEMPS - 104, r. Dériré Le Huc	DARBEL
DENAIN - MARCHAND FRÈRES - 65 à 69 rue de Villars	DARBEL
DIJON - HOUDART - 1, rue de la Liberté	DARBEL
DOUAI - BOLDODUC-MARCHAND - 4, rue de la Madeleine	DARBEL
ÉPERNAY - GILLET-LAFOND -12, place Auban-Moët	DARBEL
HÉNIN-LIÉTARD - ADAM - 9, rue Montpencher	EVERBEST
LA ROCHE s/YON - NOUVEAUTÉS VENDÉENNES - pl. Napoléon	DARBEL
LA FERTÉ-MACÉ - GUILLAIS - Place du Marché	DARBEL
LAIGLE - MAGASINS GUILLAIS	DARBEL
LE HAVRE - VAXELAIRE -73, Cité Commerciale	DARBEL
LE MANS - MARTIN - 9, rue Saint-Jacques	DARBEL
LIÉVIN - THUMERELLE - Place Gambetta	EVERBEST
LILLE - GALERIES LILLOISES - 43-49, rue Nationale	DARBEL
LILLE - RENAUD - 279, rue Gambetta	EVERBEST
LORIENT - AU PROGRÈS - 16, Cours de la Bove	EVERBEST
LYON - AUX DEUX PASSAGES - 40-42, r.de la République	DARBEL
MARSEILLE - BOKA - 59, La Canebière	EVERBEST
» RENÉ JOURDAN - 27, La Canebière	DARBEL
METZ - SIVA - 1, rue du Palais	EVERBEST
NANCY - VAXELAIRE - 17, rue Saint-Jean	DARBEL
NICE - TAILLEUR RICHE - 47, av. de la Victoire	DARBEL
NIORT - NOUVEAUTÉS CHARENTAISES - 44, rue V. Hugo	DARBEL
PARTHENAY - PINEAU - 70, rue Jean-Jaurès	EVERBEST
REIMS - GILLET-LAFOND - 21, rue de Talleyrand	DARBEL
ROUEN - PRINTANIA - 4, rue de la Grosse Horloge	DARBEL
SAINT-BRIEUC - AU PRINTEMPS - 10, r. Saint-Gouéno	DARBEL
SARREGUEMINES - SIVA - rue Pasteur	EVERBEST
SOISSONS - GILLET-LAFOND	DARBEL
STRASBOURG - BOKA - 41, rue des Grandes-Arcades	EVERBEST
TOULON - BOKA - 1, rue d'Alger	EVERBEST
TOURCOING - C. Renaud - 28, rue Saint-Jacques	EVERBEST
VANNES - BOKA - 21, rue du Méné	EVERBEST
VERSAILLES - A LA VILLE DE PARIS - 2, r. du Mal Foch	DARBEL
VILLENEUVE-LE-ROI - MOISSET - 71, rue du Gl de Gaulle	EVERBEST

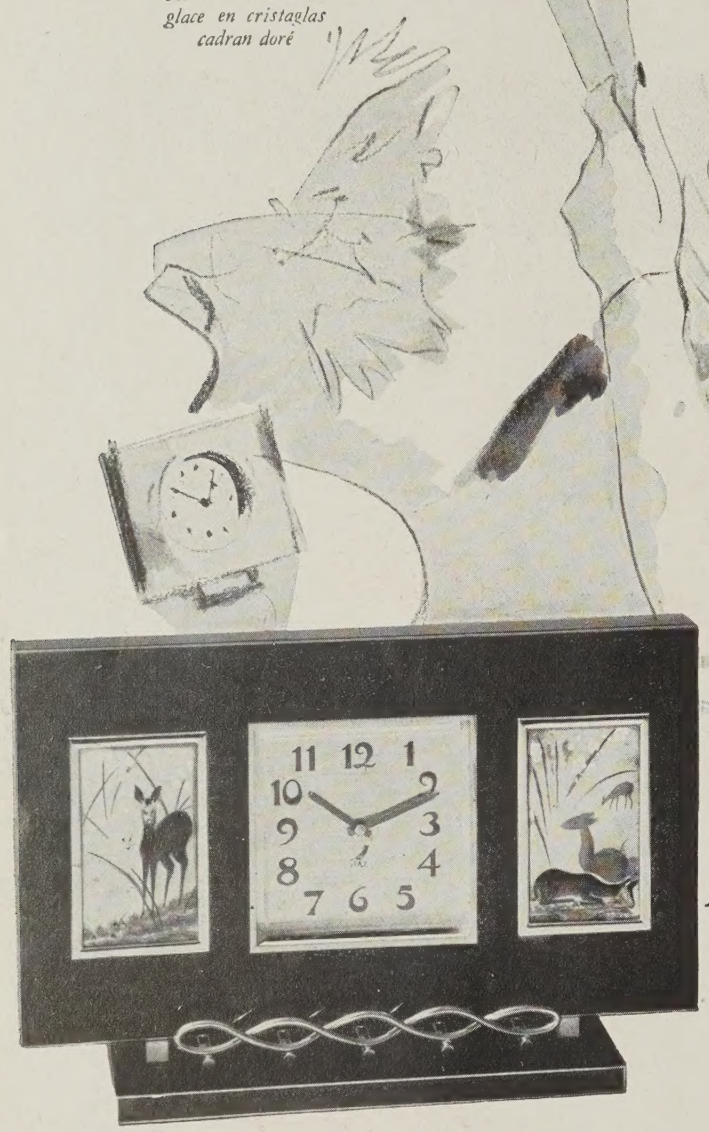
Elle n'a que huit ans, mais c'est déjà une vraie petite femme puisqu'elle sait que le shampooing Dulsol et la Brillantine Lustrale Cadoricin donnent les plus beaux cheveux du monde !

Brillantine LUSTRALE **CADORICIN**

CHANEL



PLEXIC
boîtier métal doré
glace en cristaglas
cadran doré



PHOTOS
CHEVOJON

EMIC
émaux véritables
laque noire
garnitures et cadran dorés

Fabriquant entièrement à la main, dans ses ateliers artisanaux, des pendulettes de luxe qu'il habille avec art,

JAZ

crée
pour conduire la ronde de vos heures, le modèle précis, racé et précieux, que vous choisirez parmi toute la gamme des créations à " tirage limité ".

JAZ lance la mode
en horlogerie d'ameublement avec ses créations " à tirage limité "

deux siècles... sept générations

DE PROBITÉ ET D'EXPÉRIENCE BOURGUIGNONNES ·

POULET
PÈRE & FILS

PROPRIÉTAIRES NÉGOCIANTS A BEAUNE (COTE-D'OR) DEPUIS 1747 - EXCELLENT EN L'ART D'HARMONISER LES CRUS PRESTIGIEUX DE BOURGOGNE AVEC LES PLATS LES PLUS RENOMMÉS DE LA CUISINE FRANÇAISE

CARTE DES VINS

BOURGOGNES ROUGES

	Année	Bouteille	½ Bout.
VOLNAY 1934 : En dépit de Pommard et de Meursault. – C'est toujours "Volenay" le plus haut". Il enveloppe de son arôme subtil une financière flanquée de fines quenelles et il est tellement délectable avec un chapon de Bresse ventru, doré, juteux et craquelant.			
BEAUNE-THEURONS 1929 : " La race d'un pur sang – La pureté d'un rubis ". Sa robe s'harmonise aux tons chauds des " dorures " et des sauces à la saveur desquelles il mêle les parfums puissants et délicats de son terroir.			
CLOS VOUGEOT 1934 : Délices dont Dieu a doté les Hommes !!! Depuis Louis XV dont il était le préféré, sa noble race rehausse les pièces de gros gibiers, mystérieusement cuisinées à la " Grand Veneur "			

BOURGOGNES BLANCS

	Année	Bouteille	½ Bout.
MEURSAULT GOUTTE D'OR 1937 : "Tous les bienfaits de Phébus dans l'or de sa robe". Sa distinction lui donne toujours le privilège de paraître auprès d'un homard flambé au cognac ou d'une truite mijotée en son beurre doré d'Isigny, ou peut-être encore, auprès d'un jambon en tranches roses douillettement nappées de sauce crémeuse, juste à point, parfumée de Porto et de Truffes.			
MONTRACHET 1928 : Alexandre Dumas disait " qu'il devait être bu à genoux et tête découverte ". le plus distingué compagnon des plats cuisinés en blanc et tient toujours place poisson ou crustacé de choix, présentés en leur meilleur apparat. déjà ..... s'en délectait ..... ". des crustacés fortement haute mer.			

UN COIN DE LA CARTE DES VINS PRÉSENTÉE PAR LEUR MAITRE DE CHAIS

Georges Gallet

CHEVALIER DU TASTEVIN

CHAUSSURES D'ÉTÉ

Pour marcher avec allégresse
dans les allées radieuses
de la belle saison...

Crusoë
(pour hommes)
mocassin veau naturel, box ou suède, sable ou brun, semelles cuir ou crêpe.

Soulier box couleur, perforé, sans bout, semelles cuir souple.

Crusoë
(pour femmes)
mocassin veau naturel, box ou suède, blanc ou toutes nuances, semelles cuir souple ou crêpe.

UNIC

LE STYLE FENESTRIER

GENÈSE

PRODUCTION FENESTRIER • ROMANS • DROME • 400 DÉPOSITAIRES

En Afrique
comme partout
la Femme apprécie
le Macaroni
Rivoire et Carret

RIVOIRE & CARRET

LYON — MARSEILLE — PARIS

Saint-Marc, le Palais des Doges et l'île Saint-Georges.

La grande Saison de

VENISE ET LIDO

UNE SÉRIE ININTERROMPUE DE FÊTES, MANIFESTATIONS D'ART ET DE SPORT

Un séjour inoubliable dans une ambiance de rêve

EXPOSITION DE GIOVANNI BELLINI
dans le Palais des Doges (5 juin - 5 octobre)

X^e^ Festival International du Cinéma (août)
XII^e^ Festival International de Musique (3 - 18 sept.)
X^e^ Festival International du Théâtre (19 sept.- 2 oct.)

Fête traditionnelle du Redentore (16 juillet)
Fête nocturne sur le Grand Canal (20 août)
Régate historique (4 septembre)

Festival International de la Musique et danses populaires (7 - 11 septembre)

Concerts symphoniques et ballets dans la grande Cour du Palais Ducal

Représentations des Comédies de Goldoni en plein air

Défilés de la Haute Couture — Galas

Championnats de Tir au pigeon, golf et tennis — Yachting — Concours hippiques, etc.

CASINO

(ouvert toute l'année)

ROULETTE — TRENTE ET QUARANTE — BACCARA

Hôtels et pensions de toutes les catégories

RENSEIGNEMENTS ET BROCHURES :
UFFICIO COMUNALE TURISMO — ENTE PROVINCIALE TURISMO — VENISE ET TOUTES LES PRINCIPALES AGENCES DE VOYAGES

COMPAGNIA ITALIANA DEI GRANDI ALBERGHI - VENISE

VENISE

HOTEL ROYAL DANIELI
De réputation mondiale. Près du Palais des Doges.
LE NOUVEAU DANIELI. *Inauguration 1949.*

GRITTI PALACE HOTEL. *Un nouvel hôtel de luxe sur le Grand Canal.*

HOTEL EUROPA. *De tout premier ordre sur le Grand Canal.*

Hôtel Regina. *Un « home » accueillant sur le Grand Canal.*

LIDO

EXCELSIOR PALACE. *L'hôtel qui a créé la renommée du Lido.*

GRAND HOTEL DES BAINS
Dans son parc au bord de la mer. Plage privée.

Grand Hôtel Lido
De premier ordre. Vue splendide sur la Lagune. Plage privée.

Hôtel Villa Regina. *Tranquille et distingué. Plage privée.*

MÊME DIRECTION : **ROME :** HOTEL EXCELSIOR, GRAND HOTEL. — **NAPLES :** HOTEL EXCELSIOR. — **MILAN :** HOTEL PRINCIPE & SAVOIA.
STRESA (Lac Majeur) **:** GRAND HOTEL & DES ILES BORROMÉES. — **GENES** (S. T. A. I.) **:** HOTEL COLOMBIA EXCELSIOR.

INFORMATIONS ET BROCHURES AUPRÈS DES PRINCIPALES AGENCES DE VOYAGES ET DE LA COMPAGNIA ITALIANA DEI GRANDI ALBERGHI, VENISE

L'Excelsior Palace au Lido

printemps...

Le rouge baiser permet le baiser

CALCULE A PARIS PAR PAUL BAUDECROUX

M. Ph. F. 151

IMPERMÉABLE

781

Pluies, gelées, tempêtes... désagrègent les matériaux les plus résistants... Seul, le SILEXORE, *PEINTURE PÉTRIFIANTE,* est inattaquable par les intempéries. Véritable carapace de pierre dure, indestructible et hydrofuge, le SILEXORE s'applique sur tous les matériaux qu'il durcit, imperméabilise et protège d'une façon incomparable en se combinant intimement à eux. Le SILEXORE se fait en toutes nuances. C'est la peinture type du ciment.

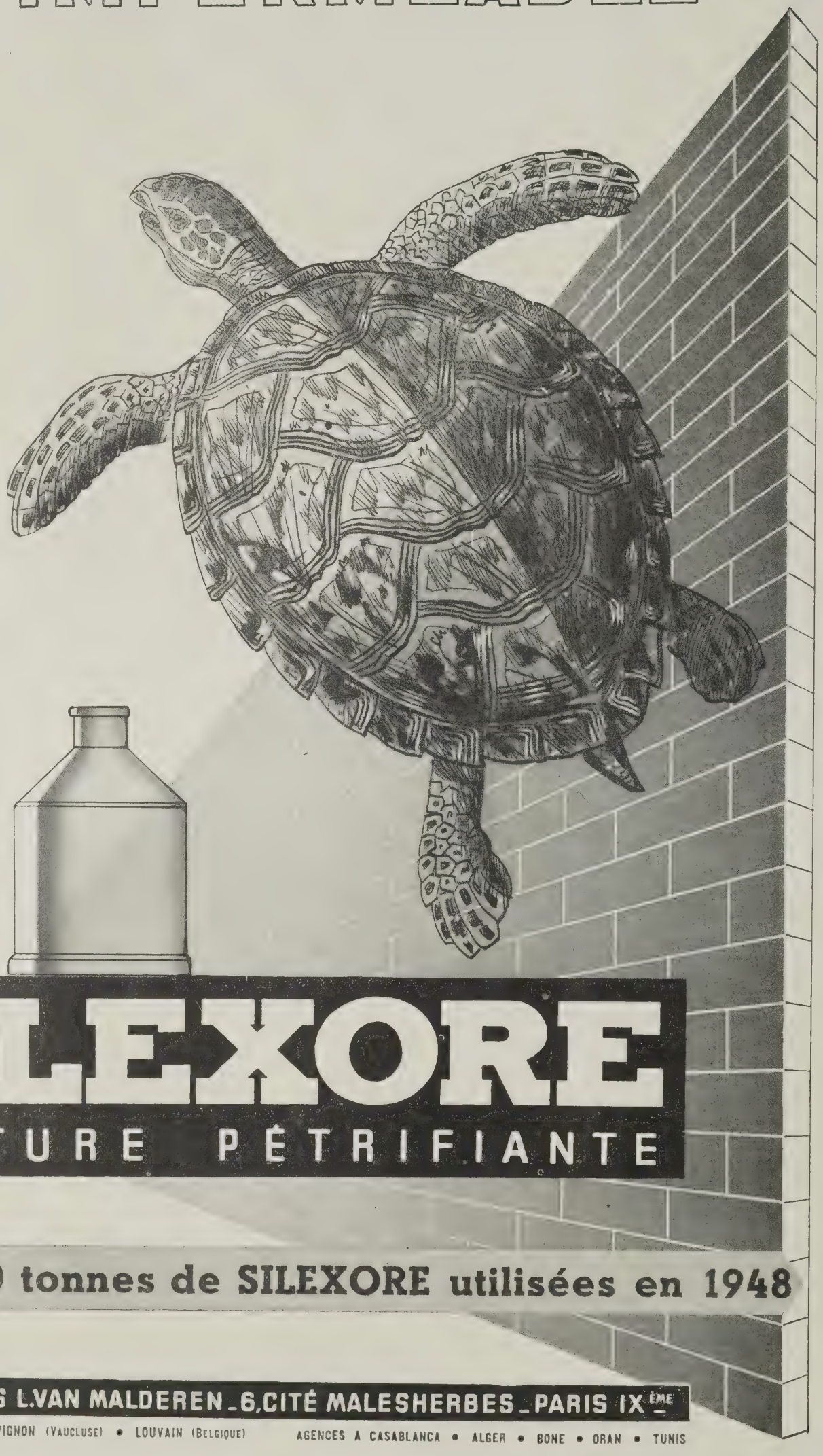
Ses hautes qualités de tenue, d'efficacité et de durée en font une peinture de protection réellement irremplaçable dont la réputation repose sur 90 ans d'expérience et de succès.

Mais vérifiez bien la garantie d'origine : votre intérêt l'exige.

90 ANS D'EXPÉRIENCE ET DE SUCCÈS JUSTIFIENT SA RÉPUTATION

600 GROSSISTES DISTRIBUTEURS ONT CONSTAMMENT DU SILEXORE EN STOCK

LISTE DES DÉPOSITAIRES, NOTICE ET GAMME DES COLORIS, FRANCO SUR DEMANDE.



SILEXORE

PEINTURE PÉTRIFIANTE

7.000 tonnes de SILEXORE utilisées en 1948

ÉTABLISSEMENTS L.VAN MALDEREN - 6, CITÉ MALESHERBES - PARIS IX ÈME

USINES A SEVRAN (S.-&-O.) • AVIGNON (VAUCLUSE) • LOUVAIN (BELGIQUE)

AGENCES A CASABLANCA • ALGER • BONE • ORAN • TUNIS

Partout dans le Monde

L'heure est le souci constant des hommes et des femmes qui pensent. L'heure conduit à toutes les actions nécessaires à la vie : travail, repas, prière, plaisir, etc... Et, **partout dans le Monde**, des centaines de milliers de **montres ESKA** dirigent la vie...

Le choix de tous leurs propriétaires a été guidé par le souci d'avoir une montre précise, et les mouvements ESKA sont d'une perfection remarquable, véritable synthèse de la technique suisse.

La montre ESKA est d'une élégance parfaite qui, tant par la pureté de ses lignes que par son cachet personnel, en fait un bijou admiré et envié.

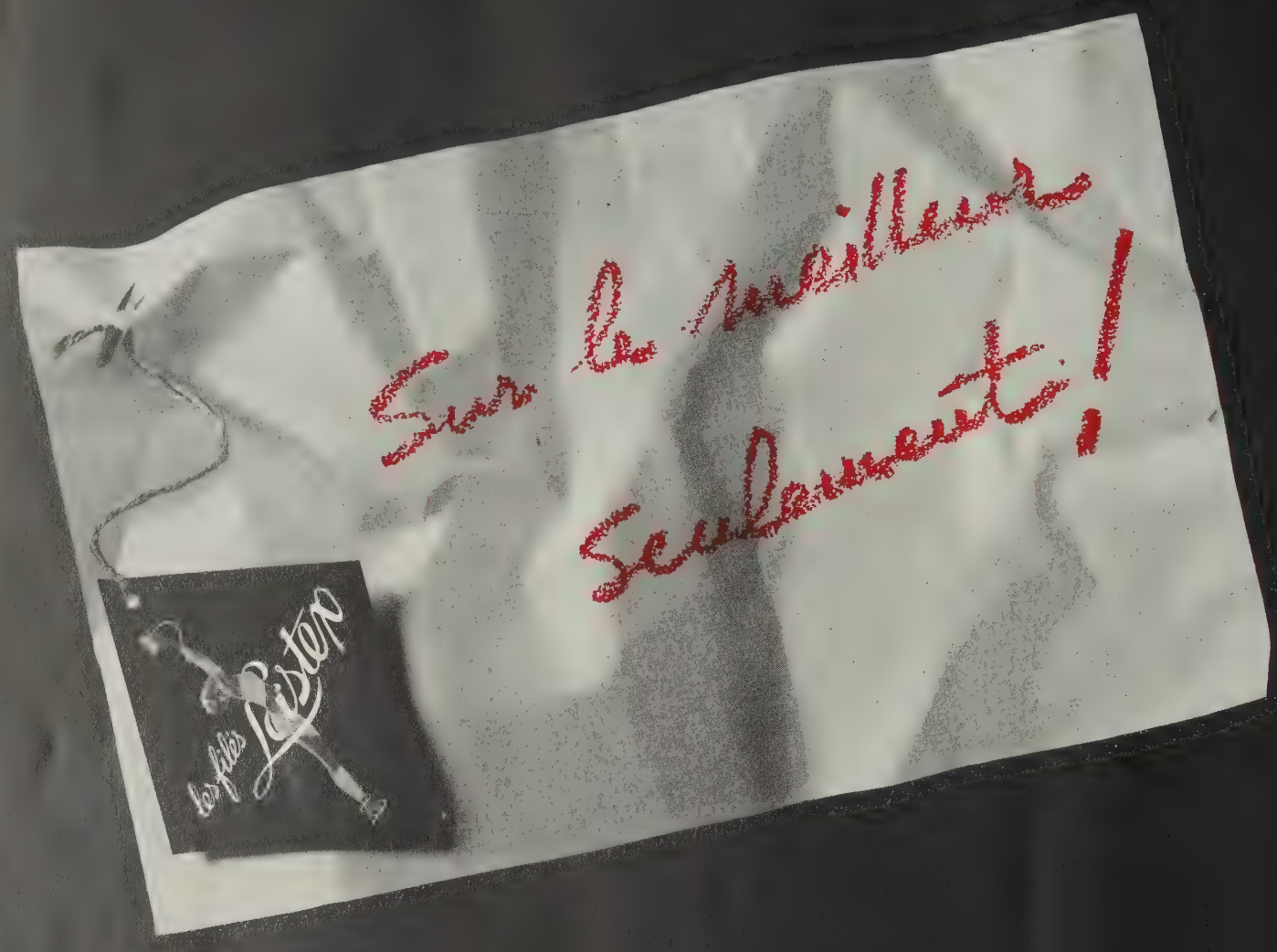
La montre ESKA dirigera votre vie...

Concessionnaires exclusifs :

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'HORLOGERIE,
2, Rue de Châteaudun, Paris.
26, La Canebière, Marseille.

Eska

PUBLICIS BOR



filés Lastex ! les fils élastiques qui dominent par leurs qualités dans tous les domaines où la femme et l'homme utilisent des tissus pour se protéger, se vêtir ou se parer ...

P.P.P.P.

filés Lastex . les fils élastiques qui durent .

. filés Lastex . les fils élastiques qui se lavent .

P.P.P.P.

Gaines

BAGHEERA

filés Lastex

Ets PARET - 10, Rue Edmond Dantès - Marseille

Studio Artista LILLE.

Demandez les créations

LAVOG

LE SOUTIEN-GORGE SANS BRETELLES
A BALEINAGE VERTICAL BREVETÉ

LE MAILLOT EN " **NYLON** " " FILÉS **LASTEX** "

•

En vente dans toutes les bonnes maisons.

le maillot de bain en vogue
est signé

LAVOG

TOURCOING **FRANCE**

P.P.P.P.

. filés Lastex . les fils élastiques qui dominent .

P.P.P.P.

· filés Lastex . âme vivante des tissus élastiques .

Doublez la joie de vos vacances

PORTEZ UN **Jantzen**

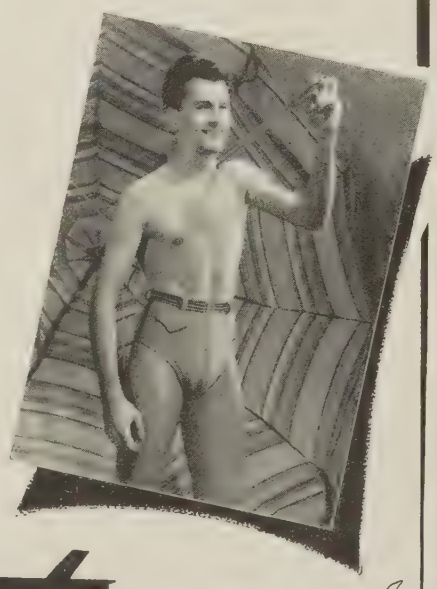
Chaque JANTZEN est tricoté en LAINE et LASTEX

C'est pourquoi il met admirablement en valeur le galbe du corps féminin et souligne l'allure virile du sportif.

Sa coupe étudiée vous donne, Madame, Mademoiselle, une ligne impeccable et très "49". Elle laisse à vos mouvements, Monsieur, toute leur liberté.

Avec un JANTZEN, vous nagez, plongez, courez ou lézardez sans gêne, jouissant doublement du plaisir des vacances.

Ni le soleil ardent, ni l'eau de mer n'altèrent ses coloris originaux ni sa forme parfaite. Bref, JANTZEN vous offre à la fois l'aisance et l'élégance, le chic et le confort.



Les créations JANTZEN 1949 offrent à votre choix une grande variété de modèles 1 et 2 pièces, et de coloris mode et classiques.

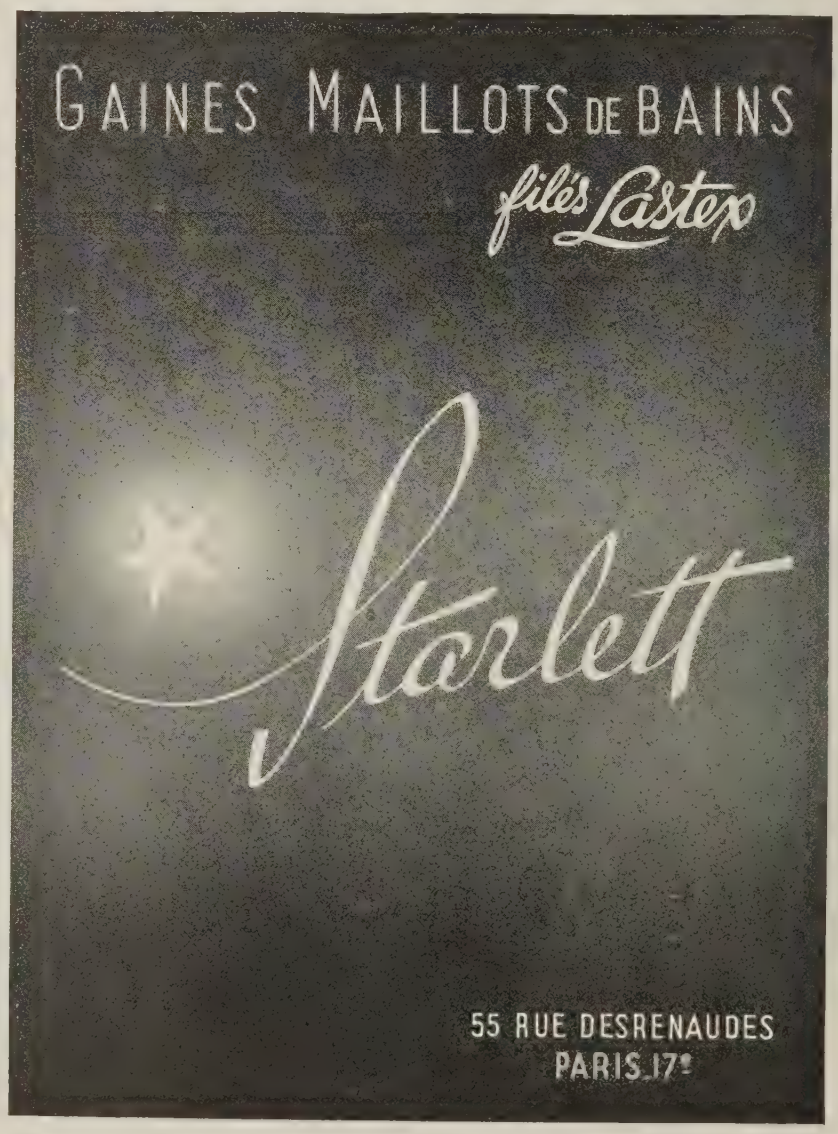
Jantzen

CUIRS ÉLASTICISÉS

"filés Lastex"

... donnent grâce à leur prêtant un confort et un chaussant inégalables.

Exclusivité des ÉTABLISSEMENTS SCHORBON & Cie
25, Rue Henri Monnier, PARIS 9e
Télégr. : Francuir — Téléph. : TRU. 95-67



P.P.P.P. · filés Lastex · les fils élastiques qui se nettoient ·

PAS DE CONTRAINTE

J. FONTVIEILLE S'G.

Toilette de ville... toilette du soir... élégance prestigieuse d'une belle silhouette gainée! quelle joie de vous sentir, Madame... "Sûre de vous-même", libre de vos mouvements, sans contrainte.

Pour vos belles heures de plage, pour vos graçieux ébats nautiques, adoptez **UN MAILLOT** *répondant aux mêmes soucis de confort, de beauté, et d'usage.*

LE MAILLOT DE SATIN ELASTIQUE *tissé de "filés Lastex" vous donne une garantie totale*

Uni, imprimé ou broché, solide à l'eau de mer et au soleil il est le digne complément de votre beauté

- ROUSSON VINCENT & Cie
- TISSUS LISOR
- VILLARD DORON & Cie

FABRICANTS de SATIN
TISSÉ FILÉS LASTEX
A SAINT-ETIENNE

VENTE EN GROS SEULEMENT

P.P.P.P.

· filés Lastex restent toujours élastiques ·

FILS ET PETITS FILS DE

J.B.FONTANILLE
LE PUY

Dentelles
Ceintures
Bords côtes *filés Lastex*

pour la Bonneterie de qualité

P 13-5.

Éts J. ORIANO - 40, rue des Jeûneurs - PARIS-2e

P.P.P.P. · filés Lastex · Les fils élastiques qui se repassent ·

Warner's

Le Gant[1] Sta-Up-Top[2]

"LE JOYAU DE LA CORSETERIE"

TISSÉ FILÉS LASTEX

(1) *MARQUES DÉPOSÉES*
(2) *BREVET FRANCAIS*
N° 842.542 S.G.D.G.
Reg U.S. Pat Off

VENTE EN GROS : WARNER'S - AIGLON A PARIS - 74, RUE SAINT-LAZARE - IX^e^

VENTE AU DÉTAIL : MAGASINS LUCY A PARIS - 7, BOUL^d^ HAUSSMANN - IX^e^ *et* 72, RUE S^t^ LAZARE - IX^e^

ET DANS LES MAISONS SPÉCIALISÉES DE PROVINCE ET DE L'UNION FRANÇAISE

P.P.P.P.

. filés Lastex . les fils élastiques qui durent .

20, RUE GODOT-DE-MAUROY - PARIS (9e)

Trebor filés Lastex — *Le maillot qui moule le Corps*

le CORRECTEUR D'OREILLES *pour Bébé*

le PROTÈGE OREILLES *pour oreilles délicates*

et pour vous Madame la CEINTURE PÉRIODIQUE

Jeunesse

FILÉS LASTEX

3 FABRICATIONS EN TISSUS ELASTIQUES, **SPECIAUX** POUR L'USAGE AUQUEL ILS SONT CHACUN DESTINÉS.

LEUR **ÉLASTICITÉ "STABILISÉE"** REND LEUR PORTER EXTRÊMEMENT AGRÉABLE.

LEUR PARFAITE **LAVABILITÉ** (MÊME A L'EAU BOUILLANTE) LEUR ASSURE UN **LONG USAGE.**

CES QUALITÉS, DUES AU TISSAGE ELASTIQUE AVEC LES

fils Lastex

EN FONT DES **articles inégalables.**

✳

imiter n'est pas égaler

pour vous protéger exigez une de ces étiquettes de garantie

GARANTI FILÉS ÉLASTIQUES Lastex BREV. S.G.D.G. 721.480

filés Lastex — Les fils magiques qui donnent la vie aux tissus

TISSÉ FILÉS LASTEX

GARANTI filés Lastex LAVABLE

filés Lastex

BORD COTES filés Lastex

GARANTI FILÉS ÉLASTIQUES Lastex BREV. S.G.D.G. 721.480

filés Lastex

filés Lastex . les fils élastiques qui se lavent .

P.P.P.P.

DOGNIN

TULLES ET DENTELLES ÉLASTIQUES
"filés Lastex" BREVETÉS S.G.D.G.

●

PARIS
21 RUE DU **4 SEPTEMBRE**
RIC. 95-20, 72-38

LYON
10 RUE **PRÉSIDENT CARNOT**
F. 30-09

BRUXELLES
74 RUE **JEAN D'ARDENNE**
TÉL 12-68,44

P.P.P.P. . filés Lastex . les fils élastiques qui se repassent .

MARQUES DÉPOSÉES
HL et Oural Angora

AU GRAND FRÉDÉRIC
FABRIQUE DE BONNETERIE
5, Faubg St Honoré - Paris
Tél.: Anjou 29-56

Mesdames,
Un maillot de bain, pour qu'il ne se déforme pas à l'eau, doit être en Satin "Rhodiacéta" et "filés Lastex"
C'est pour vous la garantie d'un article de haut luxe.

Henri Lefebure

POUR LA MAIN, POUR LA MACHINE,
fil fronce Le Beaufil
garantie totale
filés Lastex
10 MÈTRES
pour tricots et bord-côtes élastiques
N° 4 EXTRA SOUPLE
HAVAS
MANUFACTURES
LEBAUFIL. ROUBAIX
FILS A COUDRE . COTON A TRICOTER . A REPRISER . A BRODER.
GRANDE MARQUE FRANÇAISE

Pour garder votre ligne
La GAINE de PARIS
Filés Lastex

Créations des ÉTABLISSEMENTS ÉMILE MORIN
Fabricant en Gros
158 ter, Rue du Temple
PARIS
Tel.: Turbigo 69-60

OLYMPIC NICE
Ets NICE-TRICOTS

Le Slip "OLYMPIC"
Le Maillot "OLYMPIC"
tricotés en jersey "Lastex"

MAILLOTS DE BAIN
en vente dans les premières maisons françaises

Ses créations en tissus
"Lastex"
HAUTE NOUVEAUTÉ

FONTAINE
NICE

P.P.P.P.
filés Lastex . les fils élastiques qui se nettoient .

une REVOLUTION
dans la bande de crêpe...

Elastique NEOPLASTEX lavable

NEOPLASTEX
BANDE VIVANTE
EN FILÉS LASTEX

EXTRA MINCE • ELEGANTE • PLASTIQUE
SE CONSERVE et DEMEURE ELASTIQUE
RESISTE AUX LAVAGES à 100°

PHARMACIES • GRANDS MAGASINS (Hygiène) • BANDAGISTES...
GROS : 71, FAUBOURG S^T MARTIN, PARIS (X^E)

FONDÉE EN 1870

MANUFACTURE DE DENTELLES

PAUL FONTANILLE & FILS

BOITE POSTALE N° 10
LE PUY EN VELAY
FRANCE

★

Spécialités de picots et entredeux élastiques en FILÉS LASTEX pour le sous-vêtement masculin et féminin.

★

Special line of "Picots" and lace insertions made of extensible Lastex yarn for Ladie's and Gentlemen's underwear.

★

Especialidad de puntillas y entredos elàsticos en tejido Lastex para ropa interior de hombre y de Senoras.

★

VENTE EXCLUSIVE
AUX CONFECTIONNEURS ET
MAISONS DE GROS

Un maillot Balnéa

entretissé de filés "LASTEX"

est une réalisation sans égal.

Balnéa
le maillot de classe

16, rue de la Paix _ PARIS

USINE A BOURG _ AIN

PUBL. J. BROCHARD

P.P.P.P.

. filés Lastex . les fils élastiques qui dominent .

Les *filés Lastex*
sont utilisés par la grande marque du trèfle dans nombre de ses articles les plus appréciés : maillots, culottes de femmes, slips et caleçons pour hommes, à ceinture *Lastex* ..

Valisère

A L P

P.P.P.P.

filés Lastex restent toujours élastiques .

UN BAS VARICES INVISIBLE
en tissu élastique lavable

EFFICACITÉ + ÉLÉGANCE

Le Wic 15 est par excellence le *bas médical élégant.* Il maintient toutes varices, exerce un massage continuel, supprime les déformations. Invisible sous le bas, il est agréable à porter et donne à la jambe une ligne esthétique.

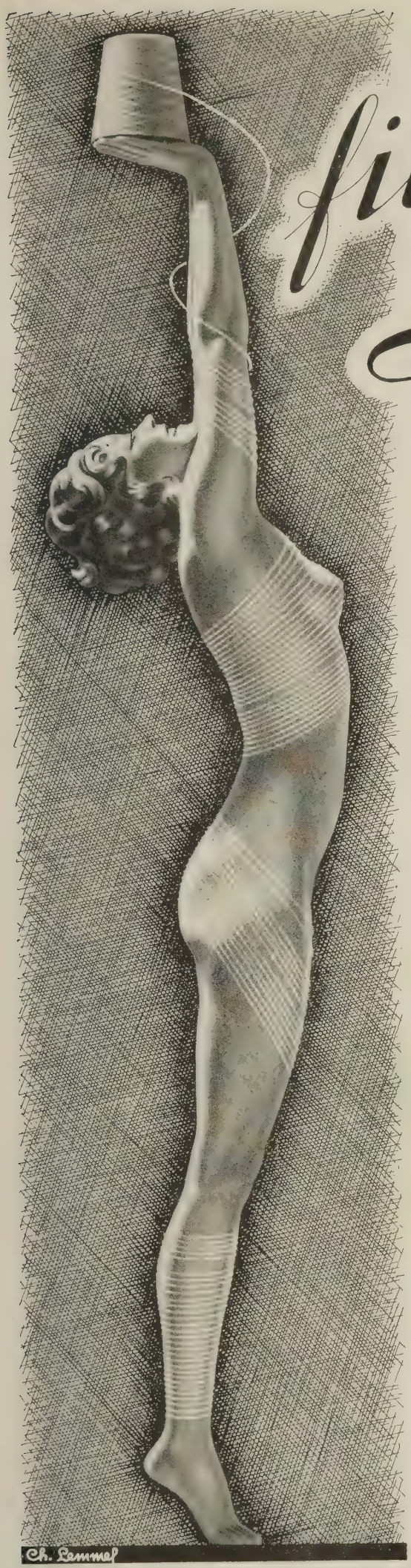
FILÉS LASTEX

Demandez-nous l'adresse du dépositaire de votre ville ou envoyez-nous vos mesures (A. B. C.)

En vente rayons d'Hygiène des grands magasins

G. H. WICKHAM
Maison fondée en 1814
15, RUE DE LA BANQUE - PARIS-2e

VENTE EN PHARMACIE, CHEMISERIE, BANDAGISTE
en FRANCE, SUISSE, BELGIQUE, LIBAN, TUNISIE, ALGÉRIE, MAROC, etc
Adresse dépositaire sur demande à :
PICHON FRÈRES, 2, rue Balay, SAINT-ÉTIENNE (Loire)

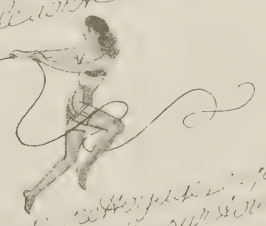


filés Lastex

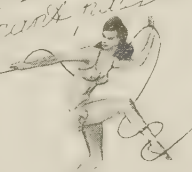
les fabricants de produits textiles ont les artistes à leur disposition aux possibilités immenses que pourrait offrir à leur imagination une fibre élastique susceptible d'être tissée avec n'importe quel métier

les filés Lastex sont la réalisation longtemps caressée comme un rêve si longtemps caressé comme une belle utopie de nylon, la laine peuvent maintenant être associés à l'infini étirer dans un mouvement qu'ils composent

les filés Lastex n'ont pas seulement donné à l'industrie textile la fibre élastique d'origine végétale animale ou artificielle dont elle a besoin pour la longévité de ses articles



les tissus les plus légers les plus délicats les plus transparents fabriqués pratiquement à l'infini incorporant les filés Lastex soumis aux mêmes traitements que les tissus similaires n'en conservent pas moins leur souplesse et leur élasticité



les industriels les plus divers ont pu donner à leurs produits de nouvelles qualités grâce aux filés Lastex que ce soit en soie en laine en coton en rayonne en nylon en fil métallique dentelles bonneterie gaines maillots de bain rubans passementeries ou lingerie tous les articles de chef-d'œuvre nouveaux dans lesquels entrent les filés Lastex se servent de tissus pour se parer

les filés Lastex se vivent se respirent se transmettent se passent

SOCIÉTÉ EUROPÉENNE DE FILS ÉLASTIQUES

14-16, Boulevard Poissonnière - PARIS-IXe

Téléph. : PROVENCE 25-33 Télégr. : FILREVERE-PARIS & LASTEX-PARIS

. filés Lastex âme vivante des tissus élastiques .

P.P.P.P.

VISITEZ

l'ITALIE

Le monde sourit en Italie

Le pays où le tourisme n'est pas seulement une organisation mais une réalité pleine d'attractions incomparables.

En n'importe quelle saison et quoi que soient vos préférences, en Italie vous trouverez toujours une localité s'adaptant à votre goût, à vos désirs, à vos possibilités.

E.N.I.T. ENTE NAZ. INDUSTRIE TURISTICHE - SIÈGE CENTRAL VIA MARGHERA 2 - ROMA
DELEGATIONS POUR LA FRANCE - 23 RUE DE LA PAIX, PARIS - 14 AVENUE DE VERDUN, NICE - TOUS RENSEIGNEMENTS ET ASSISTANCE CONCERNANT LE TOURISME

chausse la femme élégante

Séducta

CHARLES JOURDAN et FILS _ ROMANS (FRANCE)

LES BOURGOGNES ...

PATRIARCHE

AU COUVENT DES VISITANDINES

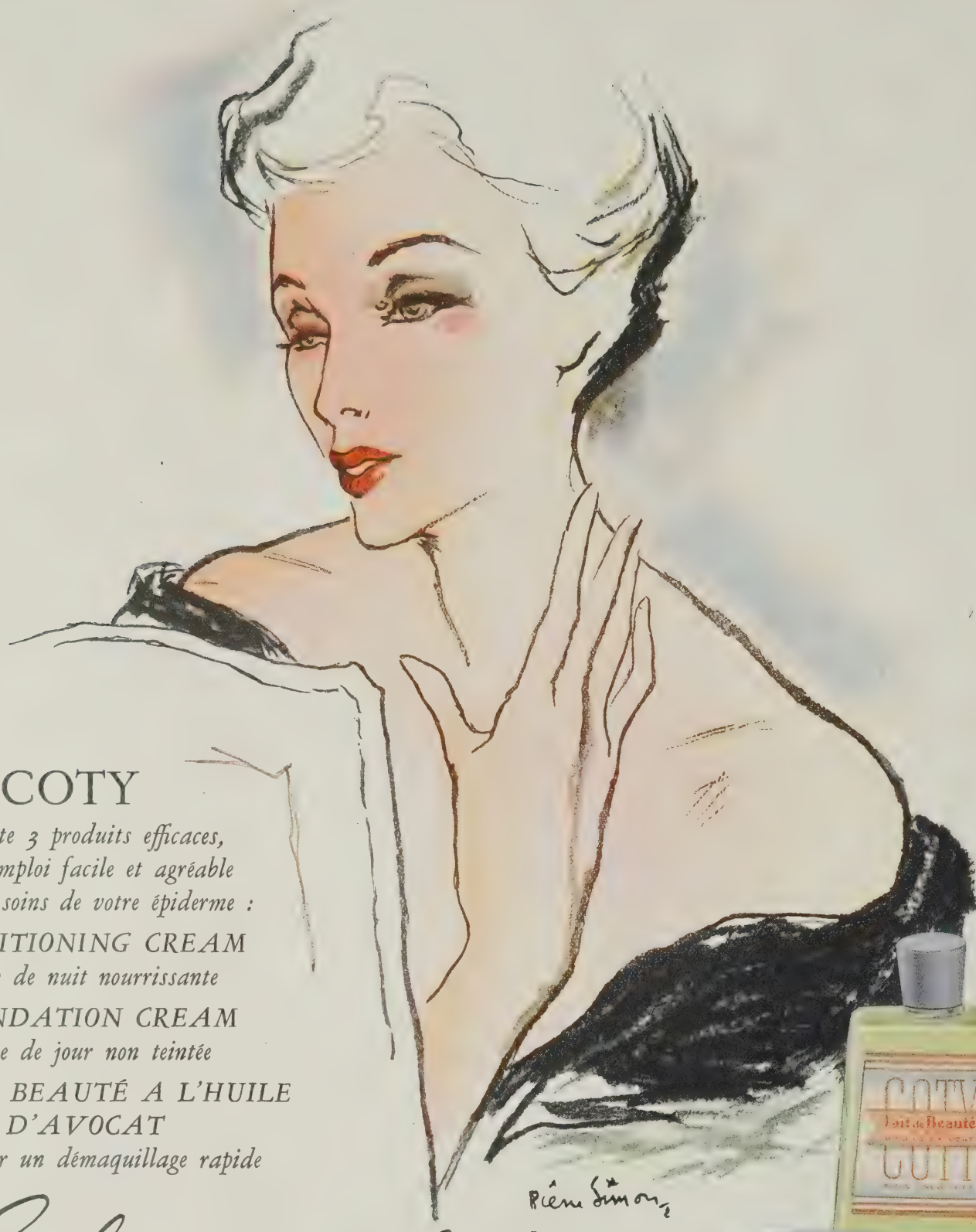
A BEAUNE

depuis 1780

Aujourd'hui, le "trèfle", garantie de la merveilleuse qualité VALISÈRE, multiplie dans les vitrines ses apparitions multicolores, au rythme d'une demande sans cesse accrue dans toutes les branches de fabrication...

Valisère

LA GRANDE MARQUE DU TRÈFLE POUR TOUS



COTY

présente 3 produits efficaces,
d'un emploi facile et agréable
pour les soins de votre épiderme :

CONDITIONING CREAM
crème de nuit nourrissante

FOUNDATION CREAM
crème de jour non teintée

LAIT DE BEAUTÉ A L'HUILE D'AVOCAT
idéal pour un démaquillage rapide

Le chemin de la beauté

Coty

CLEANSING CREAM (crème à démaquiller) - EYE CREAM (crème pour les yeux, anti-rides) - SKIN FRESHNER (lotion tonique et rafraîchissante) - SPECIAL ASTRINGENT (lotion astringente) – FOUNDATION LOTION (lotion adoucissante) - SUB-TINT (crème teintée, base de maquillage) - FARD ONCTUEUX - FARD SEC - ROUGES A LÈVRES - FARDS pour PAUPIÈRES - COSMÉTIQUE pour les CILS - POUDRE "MICRONISÉE" AIR SPUN.

RdX 323

PRINTEMPS 1949

LA MAISON OUVRE SES BRAS AU PRINTEMPS
Couverture en couleurs de Peynet.

A LA RENCONTRE DU PRINTEMPS
Illustrations de Reinoso. — Alexandre Arnoux, de l'Académie Goncourt.

LA BELLE IMAGE DU PRINTEMPS
Composition en couleurs de Daphné Roberts. — Sonnet de Vauquelin de La Fresnaye.

DEUX POÈMES
Les Fourriers d'Esté sont venus. — Rondeau de Charles d'Orléans.
Je te salue, ô terre... — Poème de Guillaume du Bartas.
Illustrations de Reinoso.

LES JEUX FLORAUX
Illustrations de B. Grosser. — Pierre Vignes.

LA JEUNESSE DES PEINTRES
François Sturel.

Quatre reproductions en quadrichromie : Les Grâces naissantes : Van Dyck. La Jeunesse triomphante : Rubens. L'Eveil du Romantisme : Delacroix. L'Eternel Printemps : Bonnard.

ANDRÉ LE NOTRE, JARDINIER
Illustrations de Reinoso. — Bernard Champigneulle.
Deux gouaches de Jean Cotelle.

MAISONS DANS LE PASSÉ, MAISONS POUR L'AVENIR
Germaine Beaumont.

LA MAISON D'UN SAGE AUX CHAMPS
Paul-Emile Cadilhac.

LA MAISON PRÉFABRIQUÉE
Jean-A. Ducrot.

DE LA FENÊTRE DE MIMI PINSON A LA DEMEURE ROYALE

PORTRAIT DE MA FILLE
Hors-texte en couleurs de Katherine Librowicz.

AU JARDIN DE L'ENFANCE
Henri-Marie Pigrée.

ÉCOLE NOUVELLE
Claude Thomas.

VACANCES : BISON ET HIRONDELLE
Henri Joubrel.

SI TOUS LES ENFANTS DU MONDE...
Composition photographique.

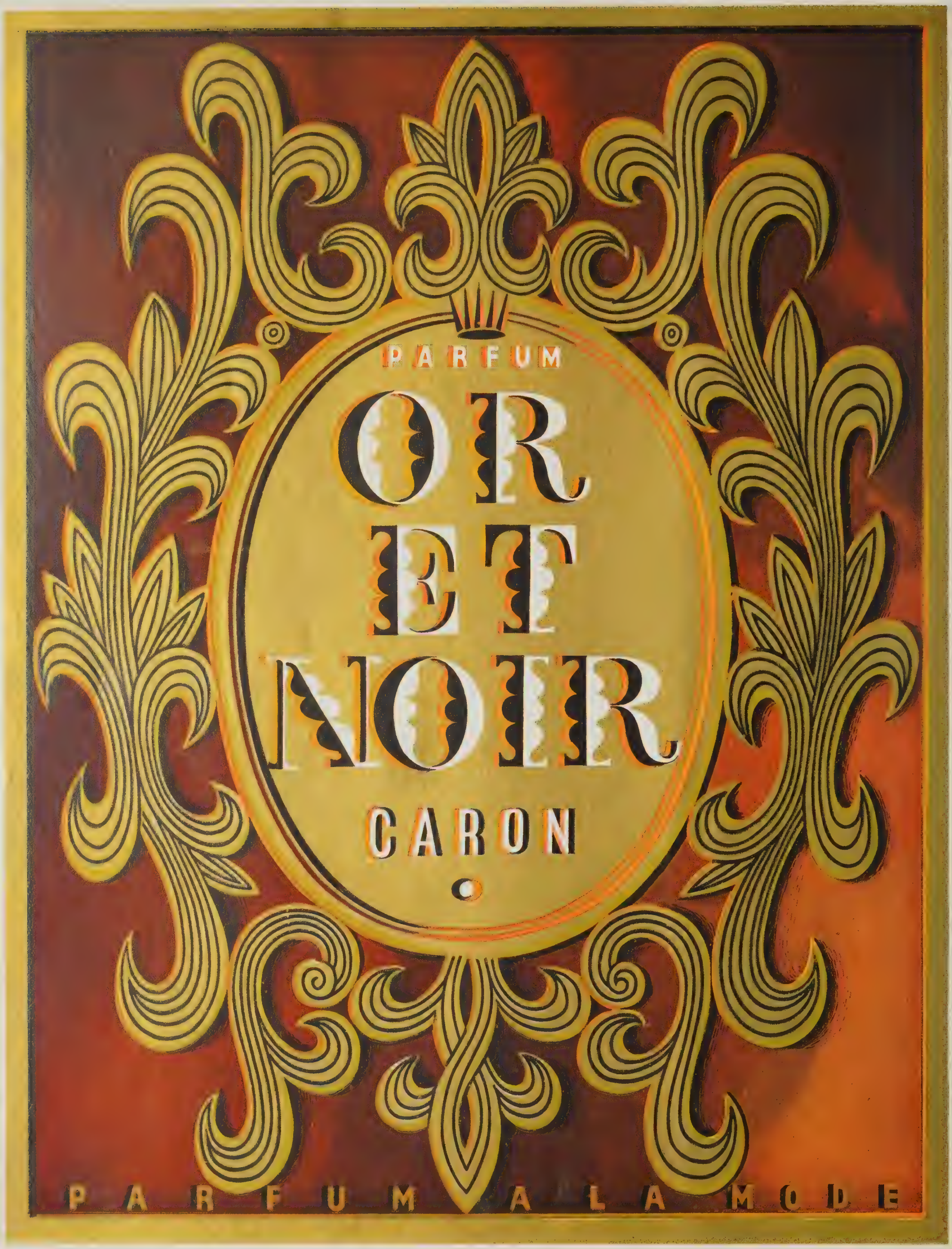
Les tableaux de Van Dyck, de Rubens, de Delacroix, de Bonnard, de Jean Cotelle ont été reproduits d'après les sélections couleurs de Sougez.

Photographies de : Harlingue, Roger Schall, J.-A. Ducrot, H. Parnotte, M. Jarnoux.

LA PRÉSENTATION DE CE NUMÉRO EST DUE A MARC RÉAL,
Directeur artistique de « France-Illustration ».

GEORGES OUDARD
Fondateur

G. CAHEN-SALVADOR
Directeur général.


PARFUM
OR ET NOIR
CARON
PARFUM A LA MODE

A LA RENCONTRE DU PRINTEMPS

PAR ALEXANDRE ARNOUX

de l'Académie Goncourt

Les amorces du printemps sont impalpables, mystérieuses, profondes, légères et précises. Il vient de loin, du cœur de la terre et de l'abîme des siècles, et il touche, immédiatement, de près. Il y a eu ce janvier morose, taciturne, ténébreux, de nuits interminables, de lumière courte et brouillée, d'herbe ratatinée, d'arbres noirs, squelettiques, dont le seul aspect éloignait toute idée d'ombrage, de vie, de sève, de verdure, d'insectes, de bruissements, de conversation avec le vent et le ciel. Des gibets muets en vérité, où ne se conservait qu'une ossature que rien, semblait-il, ne devait jamais plus ranimer. En février, cependant, comme les jours s'allongeaient par les deux bouts, nous avons joui de moments de soleil presque chaud, où tout notre être se sentait travaillé d'une sorte de fièvre fugitive, où nous frappait une étrange ardeur de jeunesse et d'angoisse, signes précurseurs d'on ne savait quoi de prenant et d'indéterminé. Les bois, sur lesquels on n'apercevait rien encore de véritablement saisissable, avaient pourtant changé, sinon de couleur, du moins de nuance. De loin surtout, à l'horizon de la plaine ou des collines, ils n'offraient plus cet aspect de desséchement et de trépas définitif qui assombrissait nos promenades emmitouflées ; ils tournaient vaguement, timidement au violâtre, à un rose obscur encore, recouvert de cendre noire, mais qui tentait déjà de percer ; les bourgeons préparaient clandestinement leur explosion, crevaient, sous les murailles menacées, les prisons de l'hiver, et l'on croyait entendre, quand on se penchait vers la terre, d'apparence encore inerte, une immense et sourde fermentation, on croyait voir, quand on regardait les morceaux d'azur enfoncés comme des coins entre les nuages, des assauts de vols d'oiseaux et d'abeilles, des attaques de rayons glorieux, d'armées dorées et bleues. Mais cela ne durait pas. Quelque bourrasque glacée, mêlée de neige, de pluie, de tourbillons d'ombre, dissipait vite ces illusions prémonitoires. On refermait son col déboutonné, sa peau et son âme ouverte, on se rencapuchonnait frileusement. On avait rêvé.

Et tout à coup le miracle que les hommes, depuis des millénaires, attendent toujours de confiance et qui les surprend chaque année avec une imprévisibilité éternelle, le tendre et brutal miracle s'est produit, a éclaté plutôt. Non pas d'une manière universelle, globale, non pas que la nature entière ait jubilé, pavoisé d'un seul coup. Bien au contraire, elle nous avertit particulièrement ; elle adresse à chacun de nous un signe, une parole individuelle ; le choc suffit, nous voilà prévenus, persuadés que nous seuls savons, que personne autre n'a reçu communication de la grande nouvelle. Et chacun de nous porte un secret qu'il imagine personnel, qu'il cache à la foule ; secret innombrablement partagé et que chaque homme préserve en soi, marchant dans sa solitude jalouse à la rencontre d'un printemps bientôt épanoui dont il se flatte d'avoir, lui, l'unique, à l'insu de ses frères, capté la confidence et intercepté le premier chuchotement.

Un rien suffit, dis-je, un rien péremptoire. L'un a entendu un loriot jaune et noir, en avance sur le calendrier ; ou le coucou qui ne sait chanter que deux notes, qui les pousse toujours à l'extrême lointain, dont il semble que l'on ne peut pas approcher. Les aïeules, qui connaissent les traditions de la terre, prétendent qu'il se change en crapaud l'hiver, en épervier l'été et qu'il ne retrouve sa forme de coucou qu'à l'annonce d'avril par les bourgeons et les primevères. Un autre d'entre nous, inconsciemment guidé par son parfum imperceptible, qui transforme cependant le goût de l'air et de la brise, a cueilli une violette qui se cachait soigneusement, qui tordait ingénieusement, avec la timidité la plus repliée, la mieux contournée, son pédoncule qu'il fait si bon mâchonner entre les dents en descendant le chemin pentu où les cailloux roulent. Heureux mortel ! Peut-être a-t-il justement arraché à son asile la fameuse violette fille de roi ; et le roi, son père, est précisément ce gros rocher qui l'abrite. La princesse qui ne fleurit que tous les cent ans, celui qui la cueille rompt l'enchantement, l'épouse et possède les trésors du monarque de père. Non, la fleur ne devient pas femme. Fortune manquée ; remettons la réussite à l'année prochaine. Un autre a eu pour héraut de la belle saison, de l'exaltation solaire et végétale, la giroflée du mur, ou la ficaire du bois humide, ou l'anémone sylvie, ou la pulmonaire, ou le faux fraisier, ou la

petite pervenche des haies. A chacun son signe. Un tel humera le souffle encore inexhalé d'avril en regardant le jardinier semer les radis, les choux, les laitues ; mon voisin se repose sur le merisier ou sur le prunellier. Colette, qu'il faut toujours citer quand on s'occupe des plantes, comme une sainte patronne, un peu hérétique et païenne, mais sainte à sa façon, Colette salue le printemps avec la *jacinthe bleue, amie des eaux souterraines et qui annonce la primevère et le narcisse trompette.*

Quant à moi, s'il m'est permis de me confesser, mon existence citadine coupée et alimentée de séjours, de souvenirs et de rêves campagnards me donne comme messager ordinaire du renouveau le cornouiller, qui abonde à Paris, qui déclenche tôt, dans les jardins et les squares, son feu d'artifice jaune et végétal. Cornouiller sans feuilles, foisonnant de petites étoiles à quatre pointes, arbuste au fruit acerbe et tardif, au bois saignant et dur, qui naquit, raconte la légende, du javelot de Romulus fiché dans le sol, qui servit à fabriquer les chevilles et les mortaises du cheval de Troie. Aujourd'hui, retiré des fonctions épiques, il poursuit honorablement une carrière de fonctionnaire des parcs et promenades, il préside à la naissance des pâquerettes du gazon officiel et aux jeux des enfants des bois de Vincennes et de Boulogne, du Luxembourg, des Buttes-Chaumont, de Monceau ; il allume ses vives chandelles qui précèdent sa verdure dès mars, parfois même, quand le temps a montré de la douceur, aux derniers jours de février. J'ai la folie de soutenir qu'il s'adresse à moi, spécialement, qu'il me lance son appel doré par-dessus la tête de mes concitoyens sourds à sa voix. « Voici le printemps, me claironne-t-il dans sa sonnerie florale. Le voici ! Il arrive. Je le proclame pour toi seul. Aucun autre ne me paraît plus digne de la nouvelle. Te voici, mon ami, plongé aux transes glorieuses et infinies. La sève monte en toi. Tu vas fleurir de desseins, d'espoirs et d'illuminations. Puissent les fruits passer la promesse des fleurs ! Mais je n'y puis rien : c'est ton affaire, et celle de l'été, de ta patience et de ton génie. Surtout garde bien la confidence, ne répands pas le secret. Alors que tous les hommes croupissent encore dans l'hiver, toi, toi seul possèdes le printemps ; ou le printemps te possède, à ton choix. » J'écoute, je me laisse prendre à la glu de l'illusion, pareil à mille autres qu'ont alertés la ficaire, la jacinthe, la pulmonaire, la primevère ou le loriot. Et, comme eux, je me pense l'unique initié, le privilégié unique.

Mais bientôt ces mille prémonitions séparées, étanches se mêlent et s'unissent, ces mille signes sans correspondance se joignent et s'universalisent, ces mille initiés, ces mille solitaires forment un collège, un chœur, une foule. L'enfant rit à une foliole d'un vert pointant, vierge et tout frais ; la jeune fille pique une fleur des prés dans sa chevelure et danse de tout son être, imprime à son moindre geste un rythme, une signification accordés à la joie du monde ; l'homme mûr ressuscite à sa propre jeunesse, et sa solidité, son poids se trouvent comme traversés d'élans, de bondissements ; le vieillard lui-même s'émerveille et la nouveauté d'un univers ressassé se refait pour lui ; son sang et son œil, son odorat et son toucher, sa chair aride ou trop mollement distendue y participent ; son passé, pendant une heure, ne l'accable plus, l'avenir ne comporte plus de mort ; ses anciennes amours lui remontent au cœur non plus comme des délices éteintes et rancies, mais comme des poussées violentes et douces que la réalisation ou le ratage n'a pas flétries encore ; ses déceptions ne l'enchaînent plus et tout ce qu'il a manqué et enterré redevient possible et vivant. Pour une heure à peine évidemment, ou beaucoup moins, le temps d'épuiser la chaleur d'un ensoleillement contre la paroi d'une falaise hérissée d'aubépins et de genêts, de savourer une bouffée de vent qui arrive de la montagne neigeuse ou de la mer iodée, de contempler jusqu'à satiété un verger rose et blanc accroché à la colline. Une heure, au fait, d'adolescence, à un certain âge, ce n'est pas rien. Surtout que la décrépitude aiguise et transfigure les puissances, leur prête une plénitude et une magnificence qu'elles n'atteignent peut-être que rarement d'elles-mêmes ; l'espoir et la mémoire, de sens contraire mais d'effet semblable, magnifient également. Tous les oiseaux dont on ne sait pas le nom, et il y en a beaucoup, remplissent le ciel. Leur musique prophétise l'amour, l'exaltation, la fécondité ; elle ment peut-être ; ne le disons pas. Les jeunes gens l'écoutent et y croient. Elle promet les voluptés les plus hautes, les travaux les plus enivrants, les souffrances les plus divines, les plus riches moissons, les vendanges les plus lourdes, les plus beaux poèmes. Piège tendu chaque année à la foi de l'homme, des bêtes et des plantes. Piège nécessaire et béni. Tant de déconvenues n'en ont pas émoussé la prise toujours intacte. On a vu des années, rares mais marquées d'un caillou blanc, où le printemps n'a pas failli à sa parole, où la liqueur d'avril a nourri jusqu'à décembre, où l'automne et l'hiver, gonflés de réserves heureuses et d'œuvres joyeusement achevées, ont prolongé, en les assagissant par la maturité, les délires de ces semaines de lumière neuve et de semences avides de s'accomplir, d'engendrer un fils sans défaut, fruit, animal, enfant qui sauvera le monde, création de l'esprit ou des mains, idée capable de germination, machine utile ou forme de beauté, remède à un mal physique ou évangile pour les âmes, monument de la pierre ou de l'intelligence abstraite.

Et pourquoi cette année, justement, le printemps ne serait-il pas en veine de vérité ? Il jaillit plus brillant des plus noirs hivers ; au septentrion glacial il éclate mieux, soudain, surprenant, irrésistible, et aussi aux altitudes des montagnes. Dès lors, en cette période de ténèbres discordantes, de sombres combats enchevêtrés, de menaces d'épouvantes nouées de toutes parts, quelle occasion plus favorable souhaiterait-il pour nous éblouir et nous combler de satisfactions durables ? Nos angoisses, à défaut de vertus, les appellent et les méritent.

O Vent plaisant qui d'aleine odorante
Embasmes l'air du basme de ces fleurs,
O Pré joyeux où versèrent leurs pleurs
Le bon Damete et la belle Amarante ;

O Bois ombreux, ô Rivière courante
Qui vis en bien échanger leurs malheurs,
Qui vis en joye échanger leurs douleurs,
Et l'une en l'autre une Ame respirante ;

L'âge or' leur fait quitter l'humain plaisir :
Mais bien qu'ils soient touchez d'un saint désir
De rejetter toute amour en arrière :

Tousjours pourtant un remors gracieux
Leur fait aimer, en voyant ces beaux lieux,
Ce Vent, ce Pré, ce Bois, cette Rivière.

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.

LA BELLE IMAGE DU PRINTEMPS

Les fourriers d'Esté sont venus
Pour appareillier son logis,
Et ont fait tendre ses tappis,
De fleurs et verdure tissus.

En estendant tappis velus,
De vert herbe par le païs,
Les fourriers d'Esté sont venus.

Cueurs d'ennuy pieça morfondus,
Dieu mercy, sont sains et jolis ;
Alez vous ent, prenez païs,
Yver, vous ne demourrés plus ;
Les fourriers d'Esté sont venus !

Charles D'ORLÉANS

... Je te salue, ô terre, ô terre porte-grains,

Porte-or, porte-santé, porte-habits, porte-humains,

Porte-fruicts, porte-tours, alme, belle, immobile,

Patiente, diverse, odorante, fertile,

Vestue d'un manteau tout damassé de fleurs,

Passementé de flots, bigarré de couleurs.

Je te salue, ô cœur, racine, baze ronde,

Pied du grand animal qu'on appelle le Monde,

Chaste espouse du ciel, asseuré fondement

Des estages divers d'un si grand bastiment.

Je te salue, ô sœur, mère, nourrice, hostesse

Du roy des animaux. Tout, ô grande princesse,

Vit en faveur de toy...

Guillaume du BARTAS

LA SOBRACOMPANHIA DELS SET TROBADORS DE THOLOSA

1324

CLÉMENCE ISAURE

« Comme Athènes eut sa minerve,
Toulouse a son Isaure qui a poli
le génie des hommes. »

« LES AMANTS DOIVENT BIEN SERVIR DE BON CŒUR AMOUR, CAR AMOUR N'EST PAS UN PÉCHÉ, MAIS UNE VERTU QUI REND LES MAUVAIS BONS ET LES BONS MEILLEURS. »

GUILHEM DE MONTANANGOL,
troubadour de Toulouse.

LES JEUX FLORAUX

PAR PIERRE VIGNES

Les 2 et 3 mai 1949, à Toulouse, l'Académie des Jeux floraux a décerné ses prix annuels. Cérémonie parfaite qui se déroule chaque année depuis six cent vingt-cinq ans (sauf une interruption de quelques années sous la Révolution française) presque avec les mêmes rites, mais toujours dans le même esprit.

L'Académie des Jeux floraux a une renommée universelle. Elle est la plus ancienne d'Europe, la plus continue et a donné l'exemple à de nombreuses associations littéraires qui ont souvent pris et sa forme et même son nom. Les origines des Jeux floraux de Toulouse sont très nettement établies.

Au cours des XIIIe et XIVe siècles, le Midi de la France, et en particulier Toulouse, avait subi de rudes assauts. La croisade des Albigeois, quoique officiellement terminée, laissait encore des traces profondes, les guerres contre les Anglais, les manœuvres de troupes, l'hostilité de principe des contrées voisines avaient créé pour les Toulousains un souci perpétuel.

Ceux-ci n'avaient, pour se distraire des préoccupations journalières, que de grotesques ritournelles ou des chansons grossières apportées par les soldats ou, à l'opposé, des cours de théologie hérissés de subtilités scolastiques auxquels la plupart ne comprenaient rien. C'est dire que le climat intellectuel de Toulouse était au déclin, que la poésie courtoise n'existait plus. Dante mourait à Ravenne, en 1321. La poésie romane n'avait plus d'aliment sérieux.

C'est alors que sept notables de Toulouse, navrés de cette monotonie, décidèrent de se réunir pour parler d'art et de poésie. Réunions amicales d'abord, puis de plus en plus sérieuses puisqu'ils décrétèrent de se réunir en séance plénière, dirions-nous aujourd'hui, le mardi d'après la Toussaint de 1323. Ils choisirent comme lieu de rencontre un jardin dans la banlieue de Toulouse, le « Barri des Augustines », chez l'un d'eux, et tinrent réunion sous un laurier, l'arbre des poètes. C'étaient messires : Bernard de Panassac, *écuyer;* Guillaume de Lobra, *bourgeois;* Bérenger de Saint-Plancat, *changeur;* Pierre de Mejanessera, *changeur;* Guillaume de Gontant, *marchand;* Pierre Camo, *marchand;* Bernard d'Oth, *notaire du Viguier de la cour de Toulouse.* Tous, disent les chroniques de l'époque, étaient « subtils et avisés, de mérite et de bon savoir, avides de trouver cette noble, excellente, merveilleuse et vertueuse Dame la Science ».

Ils étaient jeunes pour la plupart et tous de bon sens. Ils se refusaient à s'attacher à de vieilles formules et ils déclarèrent solennellement que « leur but était de détruire l'ignorance et l'erreur, de faire la leçon aux poètes inhabiles et sans art, afin de vivre en joie et en liesse, d'échapper à la tristesse et à l'ennui, ces immortels ennemis du Gay Savoir ».

Un critique du XIXe siècle, parlant de ce charmant aréopage, fit remarquer ironiquement qu'il était impossible, à n'importe quelle époque, que quelques beaux esprits se rencontrassent pour parler de poésie ou de science, sans qu'il sortît de là « une Académie », « un code de l'Académie » et... des prix.

C'est ainsi qu'il en fut. Le même jour ils décidèrent de se réunir en *la Sobra Companhia dels set trobadors de Tholosa*, qui prit le nom de « Consistoire de la Gaie Science », et fondèrent un prix de poésie.

Pour cela ils rédigent, en vers comme il se doit, une lettre circulaire, datée du mardi après la Toussaint l'an de l'Incarnation 1323, à tous les poètes et amis des arts, les invitant à ressusciter avec eux la poésie romane et « ranimer l'esprit et l'ardeur des anciens troubadours ».

Et ils donnent rendez-vous à tous les poètes volontaires au 1er mai de l'année suivante, au verger du « Barri des Augustines ».

Ils annoncent en même temps la récompense attribuée au prix : un joyau d'or fin !

Cette réunion avait fait du bruit dans Toulouse. Les « Capitouls » (magistrats municipaux) comprirent immédiatement le parti qu'ils pouvaient tirer de cet événement littéraire pour la grande gloire de leur ville. Aussi au cours d'une réunion dont on ignore la date mais dont on connaît le résultat il fut décidé, d'un commun accord entre les sept et les Capitouls, que la ville ferait les frais du prix.

Puis on décida, toujours en plein accord, que le joyau serait une *violette d'or fin*, cette fleur étant un des charmes et une des spécialités de la contrée. Le concours devenait un peu municipal.

Ce fut un succès inespéré. Le premier jour de mai 1324, plus de cinquante poètes arrivés de tous les horizons, se présentèrent au « Barri des Augustines » accompagnés d'une foule immense venue contempler l'événement. Débordés, nos sept troubadours, après un accueil chaleureux aux concurrents, prirent la décision de se réunir en comité secret le lendemain et de ne décerner le prix que le 3 mai, fête de la Sainte-Croix. Ce qu'ils firent en rendant publique l'œuvre de *Maître Arnaud Vidal de Castelnaudary*, pour un poème sur la Madone et en lui accordant « la joie de la violette ».

Devant le succès de ce concours, on décida de donner une base régulière et juridique à ce qui n'était jusqu'alors qu'un amusement.

Abandonnant les mots : « Consistoire de la Gaie Science », le groupe des sept prit le nom de « Consistoire des Sept Mainteneurs du Gai Savoir ». Il fut convenu de placer à la tête de la compagnie un chancelier et les sept membres se donnèrent le titre de « Mainteneurs », fort jolie formule pour rappeler les lignes du départ, à savoir : maintenir la culture des dialectes du Midi.

En raison du nombre des concurrents, deux nouveaux prix sont créés : l'églantine et le souci d'argent. Puis on demande à de savants juristes d'établir une codification des règles du concours.

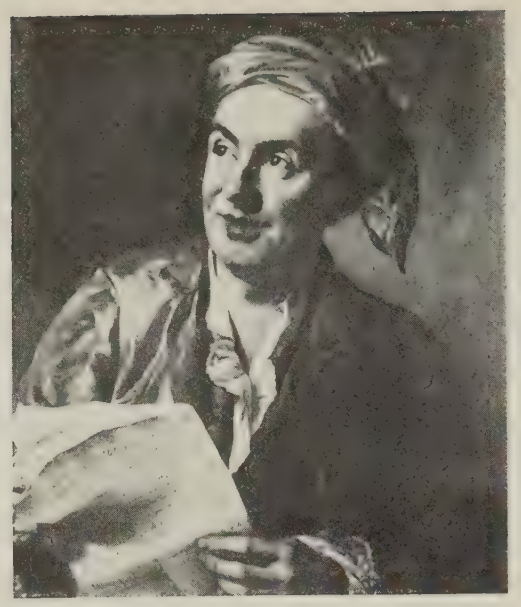
Ceux-ci se mirent à l'ouvrage, mais ils furent lents. Il faut dire qu'ils furent plusieurs fois remplacés, et ce n'est qu'en 1356 qu'ils déposèrent leur œuvre. Les sept troubadours du départ étaient tous morts. Ce monument, qui est la charte des Jeux floraux, est intitulé : *les Flors del Gai Saber*. C'est un traité sévère de grammaire, de rhétorique et de poétique, œuvre de parfaite érudition et qui constitue, somme toute, trois cents ans avant Boileau, le premier « Art poétique » français.

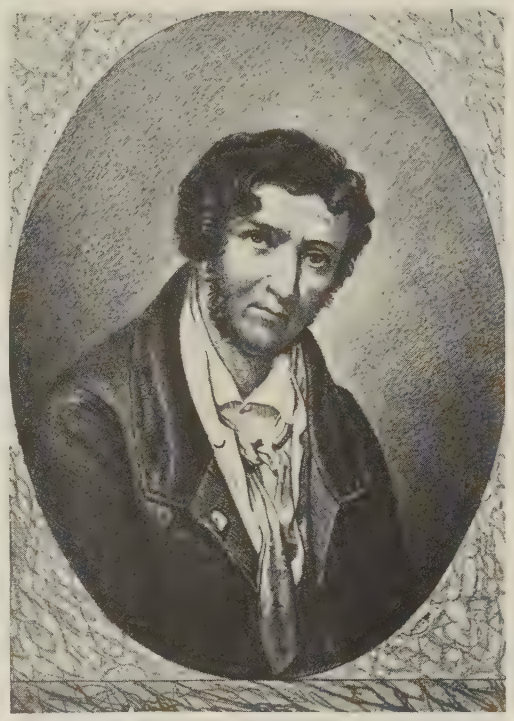
L'institution est établie maintenant sur des bases solides. Elle va continuer pendant près de deux siècles avec succès quoique les événements politiques en ternissent de temps à autre l'éclat.

M. Arouet, dit Voltaire, père de la Révolution, fut un brillant candidat aux Jeux floraux.

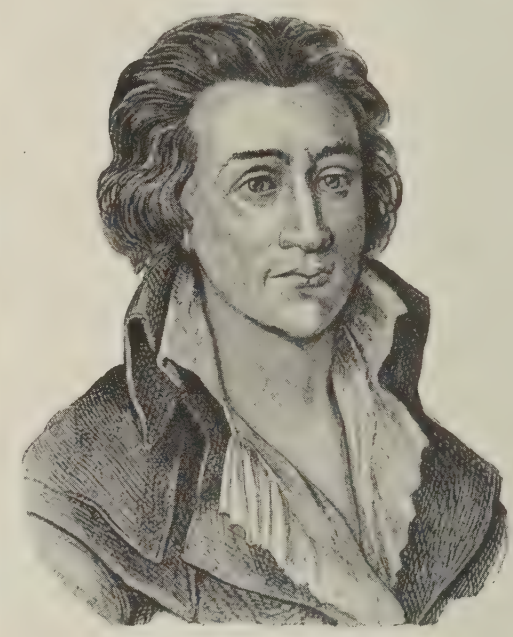
L'amarante d'or récompensera aux Jeux un poème sur Dante du tendre Chenedollé.

Avant la Grande Académie et le Conseil des Anciens, Marmontel fut lauréat de Toulouse.





La très noble Muse du comte A. de Vigny.



François Fabre, dit Fabre d'Eglantine.

Nous arrivons à l'an 1523. En dépit de la réussite, les frais de tous ordres sont lourds à supporter : prix, banquets, organisation des fêtes. Les finances de la ville sont très obérées et celles du Consistoire également.

Le hasard, ou la Providence, révèle alors une grande dame, réelle ou supposée, *Dame Clémence*. Mythe ou réalité, nul ne peut le dire avec certitude. En tout cas on lui attribue des dons fantastiques destinés à continuer la tradition des Jeux floraux. Mais on ne précise ni les dates, ni le montant des donations, ni le moyen employé, car aucun écrit officiel ne constate ce don mirifique. Dame Clémence ! le nom prête à réflexion.

De nombreux érudits ont tenté, depuis cette époque, d'élucider ce mystère (Catel, de Lagane, le docteur Noulet, Roschach, Armand Praviel et bien d'autres). Pour eux, Clémence Isaure n'a jamais existé. On pouvait invoquer, « Dame Clémence » pour des raisons sacrées, mais il fallait de toute nécessité créer ou retrouver un état civil terrestre pour justifier les dons matériels évidents que le Collège avait reçus. Ceci fut fait.

En 1533, un avocat de Toulouse, Marin de Gascons, découvrit dans une église de la ville, Notre-Dame-de-la-Daurade, une pierre tombale et une statue. Il prétend que, d'après les inscriptions, il s'agit de la sépulture de Ysalguier ou Isaure, famille réputée comme descendant en ligne directe de Torsin Isaure, nommé premier comte de Toulouse par Charlemagne.

En 1549, Capitouls et Mainteneurs transportent solennellement la statue de la bienfaitrice de Notre-Dame-de-la-Daurade au Capitole. Quelques années après on pouvait lire, inscrits sur le socle de la sculpture, ces vers de Pierre de Saint-Anian :

Comme Athènes eut sa Minerve,
Toulouse a son Isaure qui a poli le génie des hommes.

Le culte de Clémence Isaure était créé. Personne ne chercha à approfondir ce quasi-miracle. Mainteneurs et Capitouls acceptent les yeux fermés cette manne vraiment providentielle qui redonne un lustre utile aux Jeux floraux qui, avec Clémence en proue, continuent les fêtes, concours et réjouissances de tradition.

Mais en 1693 un membre de l'Académie française, le marquis de La Loubère, visitant Toulouse, sa ville natale, fut indigné des orgies qui accompagnaient le 3 mai la traditionnelle fête des Fleurs. Il en avertit Louis XIV, qui, scandalisé, prit lettres patentes à Fontainebleau en 1694 et érigea d'emblée les Jeux floraux en académie. C'était l'habitude du temps. Il éliminait complètement la langue d'oc, nommait quarante Mainteneurs et faisait distribuer quatre prix au lieu de trois : le premier étant une amarante d'or et les prix ordinaires, une violette, une églantine et un souci d'argent. Il eut droit à quelques poèmes en son honneur.

L'académie était insensiblement devenue officielle. Beaucoup de poètes, non moins officiels, concoururent, mais il n'en est resté aucun chef-d'œuvre.

Puis survint la Révolution. En 1790, les Jeux floraux furent supprimés. La plupart des Mainteneurs étant de fervents royalistes, beaucoup d'entre eux s'exilèrent et le reste se cacha.

Sous le Directoire et le Consulat quelques séances furent reprises et plusieurs concours reçurent des œuvres intéressantes que les anthologies mentionnent.

En 1806, Napoléon rétablit et organisa l'Académie des Jeux floraux, suivant sa méthode habituelle. Il reprit toutefois dans ses grandes lignes l'organisation de Louis XIV. Il en fut récompensé par un poème, récité à Toulouse

Lamartine, battu aux Jeux floraux, eut plus de succès avec les Arbres de la Liberté.

par un Mainteneur, dans lequel étaient glorifiés Clémence Isaure et Napoléon.

Mais c'est sous la Restauration et jusqu'en 1830 que l'académie connut les plus beaux jours. Ce fut la période des plus brillantes fêtes. Les Mainteneurs et même les concurrents obtinrent les places officielles les plus enviées.

Voilà très brièvement résumés les épisodes administratifs de l'académie. On peut voir que, si la forme a subi quelques modifications, l'esprit est resté le même et les Mainteneurs d'aujourd'hui sont, comme les sept premiers troubadours, des amoureux fervents et attentifs de la poésie.

Les candidats aux Jeux floraux ont toujours été très nombreux. Le succès de 1324 du Barri des Augustines s'est poursuivi pendant six siècles et se poursuit encore. Presque tous les poètes français connus ont concouru, tout au moins au début de leur carrière. En dehors des hommes de lettres, des hommes politiques, des avocats et des fonctionnaires célèbres ont tenté leur chance. La liste, officiellement établie, est impossible à reproduire. Bornons-nous à citer quelques noms.

Parmi les hommes politiques, il est curieux de constater que beaucoup de futurs révolutionnaires furent candidats. Mailha et Barrère (surnommé l'Anacréon de la Guillotine) reçurent des prix pour des poèmes d'inspiration religieuse.

Fabre d'Églantine, qui avait signé son poème de son vrai nom, François Fabre, de Carcassonne, et qui devait prendre plus tard le nom plus ronflant d'Églantine, avait obtenu aux Jeux floraux, en 1771, non point une églantine d'or mais un lis d'argent pour un poème à la Vierge. Il est vrai qu'il se rattrapa dans un genre plus facile, puisqu'il écrivit plus tard la chanson : *Il pleut, il pleut, bergère...*

Laurent Tailhade, comme beaucoup de pamphlétaires, tenta sa chance à Toulouse, sans grand succès d'ailleurs.

Mais l'aventure la plus curieuse, à notre avis, est celle d'Henri Rochefort, le célèbre polémiste qui, en 1855, se présenta aux Jeux floraux peu de temps après la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Il proposa un sonnet sur la Vierge d'où nous tirons ces quatre vers, évidemment peu connus :

Je t'implore là-haut mais ici-bas je t'aime
Car tu conquis ta place au céleste séjour
Car le sang de ton fils fut ton divin baptême
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour.

Battu par un nommé Boulay-Paty, qui était secrétaire du duc d'Orléans et avait eu la constance de se présenter régulièrement aux Jeux floraux depuis 1827, Rochefort en conçut un furieux dépit. Ses biographes prétendent que c'est depuis cette date qu'il est devenu farouchement anticlérical.

Quittons les hommes politiques pour revenir aux hommes de lettres. Ici encore nous devons nous résigner à ne citer que quelques grands noms du XVIII^e^ siècle : le président Maynard, Houdart de la Mothe, Lefranc de Pompignan, Chamfort, Voltaire, Marmontel, Chateaubriant, ne pouvant citer les poètes des XIX^e^ et XX^e^ siècles tant leur nombre est élevé.

Le début du XIX^e^ siècle est une époque médiocre pour les Jeux. On rit encore à l'académie des vers couronnés à cette époque.

En 1818, pourtant, le ton change. Eugène Hugo remporte un prix (souci d'argent) pour un poème sur la mort du duc d'Enghien.

Piqué d'émulation, Victor, son frère, se présente à son tour en 1819. Ce fut un triomphe — d'autant plus difficile à réaliser qu'il avait comme concurrents : Lamartine, son frère Eugène Hugo, Alexandre Guiraud et Gerbet, tous fort bons poètes. Le sujet était : le rétablissement de la statue d'Henri IV.

Victor Hugo présenta deux poèmes : celui d'Henri IV et une ode aux Vierges de Verdun. Il obtint le lis d'or pour le premier et une amarante pour le second poème. Il reçommença en 1820 et reçut une amarante d'or pour *Moïse sur le Nil*. Très fier de ses succès, il récidiva en 1821 et 1822 et obtint de nouveaux prix.

Le résultat, indépendamment de la notoriété acquise, fut assez surprenant et est peu connu. Victor Hugo étant maître ès Jeux floraux, M. Pinaud, secrétaire perpétuel, le fit dispenser du service militaire...

DE LA POÉSIE RELIGIEUSE AUX PAMPHLETS POLITIQUES : LAURENT TAILHADE ET HENRI ROCHEFORT, CANDIDATS MALHEUREUX AUX JEUX.

VICTOR HUGO — MAITRE ÈS JEUX FLORAUX PENDANT QUATRE ANS (LIS D'OR ET AMARANTE) — FUT DISPENSÉ POUR CELA DU SERVICE MILITAIRE

Depuis les concours se sont succédé ; il y eut de bons et de mauvais poèmes, mais la même ferveur a subsisté. Même ardeur des concurrents, même scrupule chez les juges.

Le cérémonial a peu changé. Tous les poètes, même ceux qui croient l'être, peuvent concourir. Aucune condition d'origine.

L'auteur a le choix de son sujet, exception faite pour 1949, où furent mis au concours des études et des poèmes relatifs à Godolin, célèbre poète des Jeux floraux, à l'occasion de son troisième centenaire. Une seule condition : ne pas dépasser deux cents vers. L'œuvre peut être écrite, au gré du concurrent, en français ou en langue d'oc.

Les manuscrits sont répartis entre trois bureaux de Mainteneurs, qui les examinent au cours des séances tenues plusieurs jours de la semaine pendant la saison des Jeux. Les Mainteneurs réunis dans le petit salon des séances privées de l'hôtel d'Assezat et Clémence Isaure donnent des notes.

L'académie se compose de quarante Mainteneurs (nombre fixe) qui élisent tous les trois mois leur président (modérateur) et le vice-président (vice-modérateur). Ceux-ci sont actuellement M. le professeur Marcel Seondrail (président) et M. Jean d'Yvelles (vice-président).

Les choix étant faits, après avoir assisté à la messe traditionnelle en la basilique Notre-Dame-de-la-Daurade, on ouvre la grande salle de l'hôtel d'Assezat et l'on décerne les prix. Ceux-ci sont nombreux et l'on nous excusera de ne pas les mentionner un par un. Contentons-nous de dire qu'après l'éloge traditionnel de Clémence Isaure par M. François-Paul Alibert, maître ès Jeux floraux, le grand prix de poésie Fabien-Artugie a été décerné pour l'année 1949 à M. René Violaines.

Hélas ! depuis longtemps les bénéficiaires des prix ne reçoivent plus les fleurs d'autrefois en or et en argent. Les temps n'y sont plus. Il a fallu s'adapter aux exigences triviales de l'époque et prosaïquement remettre le montant des prix en monnaie de la Banque de France.

La tradition a-t-elle souffert de cette humiliation ? Nous ne le croyons pas. Les mœurs changent, l'esprit reste. C'est cette résolution ferme, tenue depuis six cent vingt-cinq ans, de maintenir le goût de la poésie en général et de la langue romane en particulier qui assure le prestige de l'Académie des Jeux floraux.

LA JEUNESSE DES PEINTRES

par François STUREL

NOUS ne voyons pas chez les peintres, comme chez les musiciens, d'enfants prodiges. La peinture n'a pas son Mozart qui, à vingt ans, avait déjà derrière soi un tel amoncellement d'éblouissantes musiques, ni son Schubert, dont, au même âge, une centaine de lieder, quatre messes et huit opéras disaient la gloire précoce.

Le peintre se forme parfois très vite, mais, à de rares exceptions près, il s'épanouit assez lentement. L'enseignement des maîtres vient d'ordinaire étouffer les élans de l'enfance. Regardons quelques dessins d'enfants, de ceux qui s'expriment en toute liberté, sans la tutelle d'un professeur, avant qu'ils soient encore tourmentés par le désir de se référer aux œuvres des grandes personnes : ce sont des impressions toutes fraîches, traduites avec une sensibilité qui tient peu compte du réel, mais qui ravit par ses trouvailles et ses audaces involontaires. Dépêchons-nous ! Dès que l'enfant aura découvert comment il faut peindre pour peindre comme un homme, dès qu'il saura pratiquer toutes les petites recettes apprises, nous n'aurons plus que d'insipides travaux scolaires.

Ne nous étonnons point que notre époque en quête de tous les primitivismes, de toute forme d'art à l'état brut, et qui trouve son exaltation chez les sauvages aussi bien que dans les civilisations préhistoriques, fasse un tel sort aux dessins d'écolier qui, somme toute, nous reposent des exercices compliqués à quoi obligent certaines tendances de la peinture moderne.

Ne nous étonnons point non plus qu'en parlant aujourd'hui de la jeune peinture on fasse allusion le plus souvent à des quadragénaires. Ni que les maîtres du jour aient attendu un âge fort avancé pour nous livrer véritablement leur message.

Pourtant Raphaël, Watteau, Van Gogh sont morts tous trois à trente-sept ans. Géricault à trente-trois. Seurat à trente-deux. Peut-on dire que leur œuvre soit tout entière œuvre de jeunesse ? Comme s'ils étaient poussés par le destin et la secrète annonce d'une mort prématurée, ils ont parcouru avec une étonnante rapidité un cycle parfaitement accompli. Chacun a pu exercer un rayonnement intense et prolongé sur son époque et sa postérité.

Il est rare cependant que les peintres atteignent dans leur jeunesse les qualités et la force de leur maturité. La précocité d'un Van Dyck est une exception, et dès l'âge mûr il ne put que se répéter. Celle d'un Delacroix peut surprendre, mais nul ne contestera qu'avec l'âge sa peinture n'ait cessé de refléter plus de véhémence et d'ardeur. Je ne parle pas seulement de l'éclat de ses couleurs, mais de son esprit même. La Barque de Dante et les Massacres de Scio sont agités d'un beau tumulte, mais nous n'y trouvons tout de même pas cet intrépide bondissement du Jacob de la chapelle des Saints-Anges où Barrès voyait l'image de toutes les fougues de l'adolescence.

Certains artistes se cherchent pendant une période de leur vie qui s'étend parfois jusqu'à la quarantaine. Puis, soit poussés par une lente introspection, soit éclairés brusquement, à la suite d'une découverte imprévue, ils semblent rénover leur vision du monde. Tel n'est-il pas le cas du Greco ? Tout le temps qu'il demeura en Italie, le grand Crétois resta sous l'emprise de Jacopo da Ponte, de Tintoret, de Titien, et ses personnages vivaient dans l'atmosphère vénitienne. Il ressemble à ses maîtres au point de dérouter les spécialistes : longtemps des œuvres de sa main furent attribuées à de grands peintres de Venise. C'est en arrivant en Castille qu'il devint vraiment le Greco. L'Espagne, ardente et grave, semble apporter une réponse à toutes ses aspirations profondes, à ses méditations, à sa religion. Le pays de sainte Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix lui fournit des thèmes d'exaltation passionnée, et ses personnages, transfigurés, étrangement démesurés, semblent aspirés par le ciel dans un chaos de lumières et de ténèbres. Sa palette fiévreuse fait surgir des noirs et des bistres sombres les clartés livides, les jaunes sulfureux, les rouges de sang caillé qui donnent à sa peinture un accent si intensément pathétique. Et cette peinture, comme illuminée par des éclairs d'orage, restera le symbole d'une mystique de dépassement qu'exaltera la catholicité.

Il y a des peintres, comme Courbet, qui, une fois conquis leur métier, développent dans le même registre leur maîtrise. D'autres, comme Cézanne, au prix d'un labeur acharné, s'exercent dans la solitude à conquérir les voies les plus rudes et les plus solides de la peinture. D'autres enfin, dont la main est défaillante et l'esprit vidé de joie créatrice, ne savent plus que se répéter en de vains bavardages ; ils meurent à la vie des arts avant d'être morts à la vie terrestre.

Mais ceux dont le destin nous émeut le plus, ne sont-ce pas ces artistes qui semblent accomplir au long de leur vie une marche triomphale vers la joie, la liberté, la lumière ? Regardons les premiers tableaux de Monet, ces beaux portraits un peu froids de Camille ou de la Japonaise, peints à vingt-six ans, et comparons-les à ces éclats de fleurs, d'eau et de soleil qui éclairent sa peinture, lorsque, vieillard chenu, il plante son chevalet devant les nymphéas de Giverny.

Un exemple saisissant nous est donné dans le même sens par Vincent Van Gogh. Ces toiles aux couleurs terreuses où il peignait les chaumières et les mangeurs de pommes de terre de Nuenen, qui pourrait croire que si peu de temps les sépare de ces paysages arlésiens et de ces champs de blé d'Auvers tout embrasés de couleurs incandescentes ? Nous le suivons pas à pas dans son cheminement, d'abord vers Paris, où son génie prend brusquement son essor, puis vers le soleil provençal, tandis que peu à peu ses couleurs se mettent à vibrer en rondes tournoyantes et folles avec une intensité toujours plus frénétique. Il y eut vraiment deux artistes en Van Gogh, la coupure s'étant produite avec le voyage en France : un Van Gogh réaliste, sombre, prêcheur, qui ne connaissait que les ciels bouchés du Borinage ; un Van Gogh ébloui, amoureux des filles de Provence, des tournesols, des oliviers, des zouaves, des facteurs, celui qui écrivait : « Je suis dans une rage de travail, puisque les arbres sont en fleur et que je voulais faire un verger de France d'une gaîté monstre. »

L'exemple de Bonnard, que nous retrouverons plus loin, n'est-il pas plus étonnant encore ? Nous remarquons souvent chez les modernes cette sorte de conquête de la libre expression qui, lorsqu'ils avancent dans la vie, leur communique une allégresse printanière. L'artiste n'a pas l'âge que lui assigne l'état civil, mais l'âge de sa peinture. Renoir, malade et perclus, ne pouvant plus peindre qu'avec des pinceaux fixés aux doigts par des bandelettes, semblait puiser une Jouvence dans ces chairs plébéiennes et de santé agressive où il faisait courir à fleur de peau un sang chaud et juvénile. Trop d'artistes semblent dans leur art se revigorer et rajeunir au fur et à mesure que le poids des ans devient plus lourd pour que nous ne pensions pas qu'ils vivent un peu en dehors des rythmes normaux du commun des mortels.

VAN DYCK

LES GRACES NAISSANTES

Il avait à peine quinze ans lorsqu'il peignait ces portraits d'hommes, d'une facture appliquée mais déjà si assurée, sur lesquels se penchaient avec une curiosité étonnée les amateurs anversois.

Comment un peintre de sa génération et de son milieu aurait-il pu échapper à Rubens et à sa fascination ? L'atelier de Rubens était une ruche. Mais la collaboration des deux artistes fut d'emblée si intime que nous distinguons mal la part de l'un et de l'autre. *Fatto del meglior mio discepolo*, écrivait le maître en rendant hommage à l'œuvre de son disciple. Ils étaient frères de race. Mais Van Dyck, le peintre des douces lumières argentées et qui joue en sourdine sur le mode mineur, devait s'écarter de Rubens, de ses rythmes fougueux et de ses éclatantes fanfares.

La fatale emprise rubénienne, il fallait s'en dégager. L'attraction de l'Italie est sur lui si puissante qu'avant le voyage à Rome il est déjà saisi par les Italiens. Au risque de perdre à jamais ce disciple, Rubens lui facilite son séjour. Ils ont tant de choses en commun ! Ce rayonnement de l'esprit qui les place de plain-pied avec les plus illustres personnages, cette hautaine élégance, cette braverie. Au Capitole, Van Dyck fait tourner les têtes et chavirer les cœurs. On le rencontre tout empanaché, couvert de bijoux comme une femme et suivi d'une escorte de serviteurs. Il a vingt-deux ans. Cardinaux, princes et rois attendent un portrait de sa main comme une faveur.

Sa séduction est extrême — et je ne parle pas seulement de celle de son pinceau. Il est gracieux comme Chérubin, et il n'a pas eu à faire un grand apprentissage pour devenir parfait homme de cour. Au centre d'une aristocratie orgueilleuse et raffinée, il s'épanouit dans le faste et les plaisirs.

Interrogeons l'image qu'il nous a laissée de lui-même. La fraîcheur du teint, les boucles soyeuses sont celles d'un enfant très caressé. Mais le grand front lumineux et toute la radiation d'un visage sensuel disent l'intelligence et l'appétit de la vie. C'est une flamme qui se consume avec trop d'ardeur.

Nous ne voyons pas ce lustre capiteux ni cette pâte dorée, et comme recuite, à la Rembrandt. Sans doute se voulait-il digne successeur de Tintoret et de Titien. Et la tache de lumière qui surgit du gouffre d'ombre évoque Caravage.

Il s'est montré tel qu'il était, tel qu'il sera toujours, ayant achevé son œuvre à l'âge où d'autres la commencent, tel qu'il restera jusqu'au bout, éternel enfant gâté.

Cette sorte d'aimable mélancolie qu'il répand sur les visages n'en voile point l'intensité. Grand portraitiste, il a voulu plaire à trop de grands hommes. Il l'a fait avec trop de facilité pour ne pas céder parfois à la banalité. Il n'a pas l'universalité d'un Léonard ou d'un Rubens ; mais, sans curiosité pour le monde, il a celle de l'homme. Et comme tous les maîtres qui poursuivent les secrets d'un regard, c'est devant son miroir qu'il trouve ses accents les plus révélateurs.

RVBENS

LA JEVNESSE TRIOMPHANTE

A l'exposition de la Pinacothèque de Munich, au Petit Palais, nous avons vu vivre Rubens. Depuis le grand tableau où il s'est représenté avec Isabelle, sa première femme, jusqu'à la scène où, magnifique et triomphant, encore éclatant de vitalité, bien qu'il soit presque au terme de sa vie, il se promène au bras de sa seconde femme, la jeune Hélène, dans un beau jardin planté de tulipes, parmi des paons et des coqs d'Inde, nous avons assisté à l'apothéose de cet être exceptionnel dont on a pu dire, à juste titre, qu'il fut le roi-soleil de l'art flamand.

Cette vie de bonheur et d'équilibre, cette carrière de réussites et de triomphes, cette activité fabuleuse, constamment passionnée et constamment soumise aux contrôles d'une claire intelligence, se sont exprimées dans sa peinture avec une majesté olympienne. Même lorsque le monde qu'il nous décrit vibre d'ardeur et de frénésie il garde sa raison dominatrice et sereine. Mais cet homme qui devait rayonner sur les arts de façon si impérieuse ne prit qu'assez tard son envol. C'est surtout à son retour d'Italie, à trente ans, qu'éclateront, comme en un fruit gonflé de tous les sucs amassés, la personnalité et l'universalité de son génie.

Il venait d'épouser Isabelle Brandt, et c'est au printemps qui suivit son mariage, en 1610, qu'il s'est portraicturé avec sa jeune épouse. Ce tableau se situe à la charnière de l'époque de formation et de l'époque d'épanouissement. Il a été peint quelques mois avant la tumultueuse *Erection de la croix* de la cathédrale d'Anvers, deux ans avant la *Descente de croix*, où le pathétique italien est comme décanté par la rigueur de la vieille tradition flamande.

Rubens est là, déjà poli par ce luxe des arts et de l'esprit qu'il avait connu à la cour de Mantoue ; il est superbe avec simplicité, déjà seigneur. Tout exprime l'harmonieux bonheur, la confiance dans la vie, la tendresse conjugale. Isabelle en est un peu étonnée. Que sera-t-elle pour cet intellectuel voluptueux et raffiné, pour cet être de sagesse et de passion ? Rubens nous le dira plus tard — quand il l'aura perdue : « C'était une très bonne compagne, que je pouvais, que je devais raisonnablement aimer, car elle n'avait aucun des travers de son sexe ; elle n'était ni morose ni faible, mais si bonne, si honnête, si vertueuse que tout le monde l'aimait pendant sa vie et la pleure depuis sa mort. Une telle perte me frappe au fond de moi, et puisque le seul vrai remède à tous les maux est l'oubli, fils du temps, force m'est de mettre en lui mon espoir. »

La douce ferveur de ce tableau et la calme application dont il témoigne sont loin encore des fulgurances que nous verrons plus tard, de ce souffle vertigineux qui fera tournoyer les couples de la *Kermesse flamande* ou les damnés du *Jugement dernier* de cette ivresse du pinceau qui fera palpiter tant de lourdes chairs d'une ardeur animale, mais nous n'y trouvons pas moins tous les prestiges que lui confère l'autorité d'un métier sans rival.

DELACROIX

L'EVEIL DU ROMANTISME

QUEL dommage qu'un homme si charmant fasse de semblable peinture ! » C'était, d'après Théophile Gautier, l'opinion des Salons sur ce beau garçon « moelleux, velouté, câlin » — et qui ressemblait à lord Byron.

Delacroix était entré brutalement, à l'âge de vingt-trois ans, dans le monde passionné des arts : au Salon de 1822 une composition intitulée *Dante et Virgile* (nous nommons aujourd'hui cette toile célèbre *la Barque de Dante*) avait suscité les sarcasmes et l'indignation de la plupart, mais aussi l'enthousiasme de quelques-uns. « Ce tableau n'en est pas un, c'est une vraie «tartouillade», écrivait avec vigueur E. Delécluze. «Vue de près, expliquait C. Landon, la touche est si incohérente qu'on ne saurait se persuader qu'au point où le talent d'exécution est parvenu dans notre école aucun artiste ait pu adopter cette singulière façon d'opérer. »

Pourtant *le Constitutionnel*, sous les initiales A. T., publiait un article fort différent. Il avait été rédigé par un jeune avocat marseillais d'esprit vif — à peine plus âgé que Delacroix — qui venait d'arriver à Paris, s'intéressait aux arts, à l'histoire, à la philosophie et à la politique. Son nom était Adolphe Thiers. Les lignes qu'il consacrait à Delacroix ont un caractère prophétique.

« Aucun tableau, écrivait-il, ne révèle mieux l'avenir d'un grand peintre que celui de M. Delacroix représentant *Dante et Virgile aux Enfers*. C'est là surtout qu'on peut remarquer ce jet de talent, cet élan de la supériorité naissante qui ranime les espérances... L'auteur jette ses figures, les groupe et les plie à volonté avec la hardiesse de Michel-Ange et la fécondité de Rubens. Je ne sais quel souvenir des grands artistes me saisit à l'aspect de ce tableau ; je retrouve cette puissance sauvage, ardente, mais naturelle qui cède sans effort à son propre entraînement... Je ne crois pas m'y tromper, M. Delacroix a reçu le génie. »

La seule réserve du critique avait pour objet la couleur « simple et vigoureuse, *quoique un peu crue* ». Nous avons du mal aujourd'hui à comprendre que les couleurs de *la Barque de Dante* (qui nous semblent plutôt un peu ternes) aient pu scandaliser à ce point. Ce premier envoi au Salon n'était qu'un point de départ vers cette exaltation chromatique qui joue comme une symphonie musicale et d'où sortira toute la peinture moderne. Il nous retient par son inspiration, ses contrastes, son drame, qui nous plongent dans les premiers bouillonnements du romantisme.

BONNARD
l'éternel printemps

CETTE vision émerveillée du monde, cette traduction à la fois ingénue et extraordinairement savante de la nature dispensent des joies simples et franches mêlées à maints plaisirs subtils. Sans doute Bonnard perçoit-il les justes valeurs de chaque chose, mais dans leur vibration lumineuse, c'est-à-dire dans l'ignorance volontaire des plans et des perspectives et selon les données instinctives et spontanées de la sensibilité. Ainsi les derniers paysages apparaissent-ils comme de somptueuses draperies disposées par un magicien de la modulation colorée. Ces pourpres et ces ors, ces violets et ces verts, il a tôt renoncé à les cloisonner à la manière de Gauguin; il les assemble et les enchevêtre avec une délicatesse toute personnelle ; il leur confère une singulière magnificence décorative en les dressant comme des autels triomphaux voués au double culte d'Apollon et de Dionysos.

Peintre scrupuleux, lent, appliqué, Bonnard craignait de se laisser prendre par le détail et de perdre la fraîcheur de sa vision initiale. Il abandonnait rapidement le motif pour peindre à l'atelier. « La présence de l'objet, du motif, disait-il, est très gênante pour le peintre au moment où il peint. Le point de départ du tableau étant une idée, il y a toujours danger de se laisser prendre par les incidences de la vue directe, immédiate. Au bout d'un certain temps de travail le peintre ne retrouve plus son idée de départ, il fait les ombres qu'il voit, il essaie de décrire telles ombres qu'il aperçoit, tel détail qui ne l'a pas frappé au début. »

Rattaché directement à l'impressionnisme, mais l'ayant largement dépassé, son art est d'abord d'impression et de sensation, mais aussi d'intelligence et de discernement, un art de raffinement et d'extrême civilisation. Son évolution fut sereine mais sans répit. C'est un envahissement progressif de la lumière, d'un plein air sans ombre où les formes se diluent dans l'atmosphère tremblante des étés torrides, qu'il s'agisse de l'intimité des demeures ou des coteaux recouverts par l'exubérance végétale. Chacune de ses œuvres laissait paraître plus d'enthousiasme, plus de sensualité, plus de verdeur. Comme un adolescent, il souriait à ses songes, à ces somptueux accords de tons contrastés d'où ruisselaient comme des vagues de bonheur.

Les peintures de sa vieillesse atteignirent des régions fleuries d'un tel éclat de santé, d'une telle tendresse et d'une audace si étonnante qu'il nous semblait assister à un phénomène insolite. Il ne cessait de travailler avec plus d'ardeur. Il mourait le 27 janvier 1947, dans sa quatre-vingt-dixième année, en pleine jeunesse.

ANDRÉ LE NÔTRE

JARDINIER, FILS ET PETIT-FILS DE JARDINIERS

par BERNARD CHAMPIGNEULLE

LORSQU'ELLE habita Versailles Madame de Maintenon se plaignit beaucoup des courants d'air. Emmitouflée dans ses pèlerines fourrées, elles les attribuait à ces portes que le roi voulait toujours placer symétriquement en vis-à-vis, sans tenir compte des vents coulis. « Avec lui, disait-elle, il n'y a que grandeur, magnificence et symétrie... Il nous fera périr de symétrie. »

Grandeur, magnificence, symétrie... Il n'est guère d'ouvrages louisquatorziens qui ne semblent porter ces trois mots en exergue. Et cela apparaît avec une valeur démonstrative particulière chaque fois que nous voyons le tracé d'un parc, d'une avenue, d'une ville.

Ces mots de Madame de Maintenon, nous pouvons les rapprocher de ceux de Saint-Simon qui les complètent : « Il aima en tout la splendeur, la magnificence, la profusion. Ce goût, il le tourna en maxime par politique, et l'inspira en tout à sa cour. » La vieille noblesse à laquelle appartenait le duc de Saint-Simon était sans doute rebelle à ces nouveautés. Mais le roi n'en avait cure. N'était-il pas en parfait accord avec la génération montante ? N'incarnait-il pas toutes ces tendances ? Ne se trouvait-il pas mentalement lié à ces jeunes hommes vigoureux qui, avec un art suprême, allaient refondre les disciplines de l'esprit, renouveler le répertoire des formes et les excitations du goût français ?

La pensée royale et tout ce qui la portait vers le grand, le magnifique et le symétrique, nous les retrouvons aussi bien chez Mansart que chez Racine, chez Lully aussi bien que chez Bossuet ; mais il y eut un homme, un homme modeste, simple et sans ambition qui fut toujours aux côtés du roi et qui resta peut-être son ami et son confident le plus intime, un homme qui devança les autres et, sans l'avoir cherché, leur imposa ses vues et les domina par son imagination de précurseur : ce fut André Le Nôtre, jardinier, fils et petit-fils de jardiniers.

Tous les témoignages concordent pour nous prouver qu'il était dépourvu d'esprit d'intrigue; que sa franchise, sa générosité de cœur et son humilité d'esprit l'éloignaient de tout sentiment d' « arrivisme ». Ce n'était pas si commun. Lully était un intrigant et un affairiste. Mansart était fort habile dans la gestion de ses propres intérêts et il avait tendance à pousser les devis. Le Nôtre, lui, ne fut pas un solliciteur. Les bienfaits dont le roi ne cessa de le combler semblaient toujours l'étonner; il les acceptait avec reconnaissance et simplicité. Son extraordinaire faveur ne lui montait pas à la tête. Avec ses grands yeux clairs, pensifs, un peu candides, son visage reflétait la droiture et la loyauté.

Lorsqu'en 1675 le roi lui fit délivrer des lettres de noblesse, il répondit avec cette plaisante familiarité qui fut toujours dans ses manières que ses armes étaient toutes trouvées : trois limaçons couronnés d'un chou. (Ce que Louis XIV s'amusa à prendre à la lettre.) En toute occasion, Le Nôtre tenait à manifester qu'il était jardinier.

On a peut-être trop dit que le souverain avait été séduit par cette simple franchise et cette honnêteté de caractère. En fait, ils étaient unis tous deux par des liens beaucoup plus profonds et par mille affinités d'esprit. Il ne semble pas que le roi ait mal accueilli un seul de ses projets ni jamais contesté ses programmes. La plus chère occupation de Louis XIV c'était de travailler avec lui sur les plans et de visiter ses chantiers. Au vrai, il ne pouvait s'en passer, et on le vit, après une victoire, l'appeler aux armées, là où n'avait rien à faire un jardinier, seulement pour l'embrasser. Leur collaboration fut constante et leur amitié, sans nuage.

Dès ses premiers travaux, Le Nôtre manifeste l'ampleur de son imagination. N'allait-il pas renouveler l'optique des créateurs de sa génération ? On lui avait demandé d'aménager les Tuileries, dont il était, comme son père, le jardinier, et où il avait sa maison. Alors il dégage le palais en étalant devant lui une vaste avant-scène de parterres fleuris ; il ouvre le jardin sur une avenue triomphale ; il amorce nos Champs-Elysées (alors en pleine campagne), notre place de l'Etoile, notre rond-point de la Défense avec un tracé d'avenues rayonnantes ; et, plus loin encore, dans la forêt de Saint-Germain, la Croix de Noailles s'inscrit dans cette immense perspective rectiligne. C'était toute la banlieue ouest de Paris prévue trois siècles à l'avance et organisée pour un avenir qui n'en sut point longtemps profiter.

Pour Fouquet, au château de Vaux, il avait multiplié des inventions et des réussites qui émerveillèrent les contemporains. (« Vaux, dont on m'avait dit des choses presque incroyables », écrira La Fontaine.) Mais là il avait surtout adapté ses ingéniosités personnelles aux formules traditionnelles du

Jean COTELLE.
Versailles : La Fontaine de Neptune
(Le Jugement de Pâris)

Jean COTELLE.

Versailles : Partie supérieure du Théâtre d'Eau

(Morphée)

vieux jardin français. C'est à Versailles, en collaboration avec l'architecte et le décorateur de Vaux, qu'il devait donner la mesure de son génie. Et sans doute fallut-il pour un tel résultat l'étonnante conjonction spirituelle d'un jardinier incomparable et d'un monarque dont la puissance et l'ambition ne semblaient point connaître de bornes.

André Gide dit de Poussin qu'aucun peintre ne transporta l'humanité plus résolument au-dessus d'elle-même. Versailles nous place devant un phénomène du même ordre. Il y a là une sorte d'amplitude surhumaine. Peu importe que tout y soit tracé ou non selon des règles d'or, puisque tout y éveille des résonances sensibles qui sont des mystérieux appels à l'esprit ; c'est la mesure dans la démesure ; lignes et surfaces dépassent l'échelle humaine, mais la magie de l'art nous y ramène. Les disparates se fondent dans cet ensemble trop important pour ne point paraître emphatique aux hommes d'aujourd'hui — car Versailles est peut-être trop grand pour nous.

UN JARDINIER PREMIER MAITRE D'ŒUVRE DE VERSAILLES

Dans le Versailles de Louis XIV et de Le Brun tout n'est pas également parfait. Il ne faut pas trop se pencher sur le détail pour découvrir des ornementations bien lourdes et bien touffues, des reliefs trop épais. Les peintres qui contribuèrent à la décoration ne furent pas de très grands peintres : si riche dans la plupart des domaines de la pensée et de l'art, le règne ne fut pas extrêmement brillant sur le plan pictural ; Claude Gellée restait capté par le ciel d'Italie ; Champaigne et Poussin étaient morts ; Watteau n'était pas encore né. Le Brun avait du génie, mais un génie de promoteur et d'ordonnateur : s'il fut un décorateur d'une magnificence et d'une fécondité sans égales, sa peinture reste sans flamme et souvent sans saveur. On ne peut s'empêcher de comparer les décors peints de la Galerie des Glaces à ceux qu'avait demandés Marie de Médicis à Rubens pour le palais du Luxembourg. Mais l'emprise de Le Brun sur les artistes de son temps, qui furent à peu près tous soumis à ses directives, était impérieuse à ce point que les plus faibles se trouvaient magnifiés par leur contact avec les plus forts. Peintres et sculpteurs collaborèrent à une même œuvre d'allure si triomphale et dont chaque partie est si parfaitement à sa place que les inégalités s'effacent.

Sans doute Le Brun est-il directement à l'origine de ces réussites, mais Le Nôtre joue dans l'élaboration de Versailles un rôle beaucoup plus profond et plus fécond en conséquence. Nous voyons en lui le principal inspirateur de l'art versaillais et le premier maître d'œuvre de ces conceptions grandioses qui marquent l'esprit de l'époque.

N'oublions pas que les travaux de Versailles commencèrent par l'ordonnance des jardins. Le château était encore une petite chose quand le tracé des grandes lignes du parc et de la ville était déjà terminé. Les bâtiments ne répondaient point à l'extraordinaire ampleur de ces perspectives. Le Nôtre exerça, peut-être inconsciemment, une véritable primauté ; il imposait une vision nouvelle aux bâtisseurs ; ses initiatives, en recréant la nature, bouleversaient les conformismes.

Lorsque le jeune souverain eut manifesté son intention de construire à Versailles Colbert s'était récrié : « Il est impossible de faire une grande maison dans cet espace. » Le paysage était en effet confus, bossu, le terrain vaseux, couvert de broussailles et creusé de fondrières. C'est cette matière informe que Le Nôtre sut métamorphoser comme on sait. En quelques années, soutenu sans cesse par le roi et par son impatience stimulante, il réalisa le prodige de faire de ce chaos le plus harmonieux des paysages humains. Il avait bâti un socle tel que tout édifice qui, dans ses proportions comme dans son style, n'aurait point participé à sa majesté eût semblé mesquin et inadapté. Jusqu'ici les jardins étaient des champs clos. Autour des monuments les points de vue étaient limités. A partir de Le Nôtre il semble que l'architecture soit conditionnée par l'entourage. Et cet esprit de domination du site, en pleine nature comme au milieu des villes, ces coordonnées de perspectives qui cherchent à atteindre les frontières de l'horizon commanderont l'ordonnance des bâtiments et des cités pendant plus d'un siècle.

Représentons-nous bien ce que pouvait avoir de prodigieusement nouveau ce grand axe sur lequel s'aligne tout Versailles, cette immense et droite épine dorsale qui s'étend sur toute la longueur de l'avenue de Paris, passe entre les écuries, traverse les cours du château, le château lui-même, le lit de Louis XIV, se prolonge par l'allée Royale, le Char d'Apollon et se poursuit par le Grand Canal pour se perdre dans le lointain.

LE NOTRE, POÈTE CLASSIQUE DE LA NATURE

Cela correspondait aux nouvelles tendances des esprits et à une propension de la pensée française vers la clarté et vers la grandeur. Louis XIV le premier en était imprégné. Mais Le Nôtre sut concrétiser cette pensée avec une logique précise et lui donner en même temps de mystérieuses échappées sur le rêve. Le plan même des jardins de Versailles chante comme un grand poème classique. La symétrie de l'ossature, qui s'impose avec la rigueur de la règle des unités et l'inflexible métrique de l'alexandrin, laisse cependant toute aise à la fantaisie. Ainsi, des deux côtés de l'allée Royale les bosquets se répondent comme des rimes ou des assonances, mais sans monotonie : les sujets et les rythmes les plus divers y alternent, pleins d'inventions et de caprices. Seuls les quinconces du nord et du midi sont copiés l'un sur l'autre en froides répliques, mais ce sont justement les rares morceaux conçus au XIX^e^ siècle, à la place des bosquets disparus de la Girandole et du Dauphin, lorsque notre esprit inventif commençait à déchoir.

En principe, les fonctions de Le Nôtre se limitaient aux jardins. Mais il n'est pas de limites pour l'inventeur de génie. En dessinant des jardins, il transfigurait des paysages et les humanisait ; il ouvrait des échappées sur un monde de féerie ; il traçait des décors d'apothéose. Sous la stricte ordonnance intellectuelle et la claire logique de ces fêtes de l'esprit palpitaient tous les rythmes de la vie, vibraient mille résonances sensibles où l'homme du XVII^e^ siècle retrouvait les objets familiers à sa connaissance et l'accomplissement de ses désirs. La nature magnifiée par Le Nôtre imposait à tous et dans tous les ordres la majesté de son style.

On a répété que Le Nôtre n'avait fait que perfectionner la structure des jardins français... Mais il n'est que d'ouvrir les yeux. N'est-il pas à l'origine des métamorphoses capitales ?

Jusque-là le jardin se refermait sur lui. Il était disposé comme l'annexe de plein air d'un bâtiment, distribué comme une juxtaposition de tapis d'Orient, cloisonné comme un coffret précieux. C'était un espace clos, qui se ressentait toujours de la nécessaire contraction féodale et de ses obstacles défensifs. En 1651 le Français André Mollet, maître des jardins de la reine de Suède à Stockholm, pouvait encore écrire que « les perspectives des allées doivent toutes aboutir à quelque statue ou fontaine ». On aménageait les bornes du regard. On l'amusait avec des détails pittoresques. Des grottes, des statues grotesques, des jouets hydrauliques, des arbres taillés en forme de figures géométriques ou d'animaux composaient les éléments d'un décor qui évoquait l'humanisme artificiel et un peu puéril des bergeries chères aux précieuses et aux lecteurs de l'*Astrée*.

Avec Le Nôtre tout change. Il fait tomber les barrières. Le parc s'ouvre sur l'horizon. L'esprit s'élance vers l'infini. Le bâtiment communie avec l'espace : de subtils mouvements de transition sont ménagés entre ses abords immédiats, rigoureusement architecturés, méticuleusement ciselés, et les lointains, qui se fondent insensiblement dans la plaine ou la forêt. S'il y a des clôtures, elles sont fictives et ne limitent point le regard ; en laissant de libres échappées visuelles, des sauts-de-loup permettent le développement sans heurt de nos facultés d'imagination. Aux perspectives illimitées se joignent des points de vue rayonnants. Les parterres, les bassins, les terrasses, les pentes, les taillis des futaies, les motifs d'architecture et de sculpture, tout est organisé pour que l'œil soit conduit vers les points de fuite désignés.

Lorsque apparaissait un artiste de la valeur de Le Nôtre, il recevait de hautes fonctions et les distinctions les plus enviées. La fortune lui était acquise et il exerçait une suprématie incontestée. Contrôleur général des bâtiments, conseiller du roi, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, Le Nôtre exerça une influence considérable en France aussi bien qu'à l'étranger. Il fut mandé en Italie, en Allemagne, en Angleterre. Mais il ne pouvait être partout, d'autant que le roi aurait voulu constamment l'avoir à ses côtés. On réclamait le jardinier pour le parc de Saint-James. « J'ai tous les jours besoin de M. Le Nôtre, écrivait Louis XIV, mais, puisque le roi d'Angleterre le désire, je lui permettrai volontiers d'y faire un tour. » Il donnait des directives, laissait sur place élèves et commis pour l'exécution des travaux. Dans toute l'Europe il imposa son style français.

L'art de Le Nôtre n'était pas seulement destiné aux grands parcs : on le requérait pour des jardins d'hôtels privés. Il s'adaptait à tout. Sur les terrains exigus des villes il adoptait généralement les décorations de treillages et des berceaux, dont il avait donné de si heureux exemples aux parterres de Chantilly. Mais il était surtout à son aise devant les larges espaces où il pouvait librement s'épanouir, comme sur les coteaux de Saint-Cloud, de Saint-Germain ou de Meudon aménagés en fonction de leurs points de vue.

Il fut le maître jardinier attitré des Condé, des Orléans, des Luynes. Tous les personnages d'un certain renom voulaient bénéficier de son savoir. Une immense quantité de jardins lui sont attribués dans les provinces les plus éloignées. Sans doute ne devons-nous pas toujours nous fier à des attributions traditionnelles, mais, à ne tenir compte que de celles qui sont authentiquement vérifiées, on reste confondu par le nombre et l'ampleur de ses travaux.

JARDINIER, ARCHITECTE... ET AUSSI URBANISTE

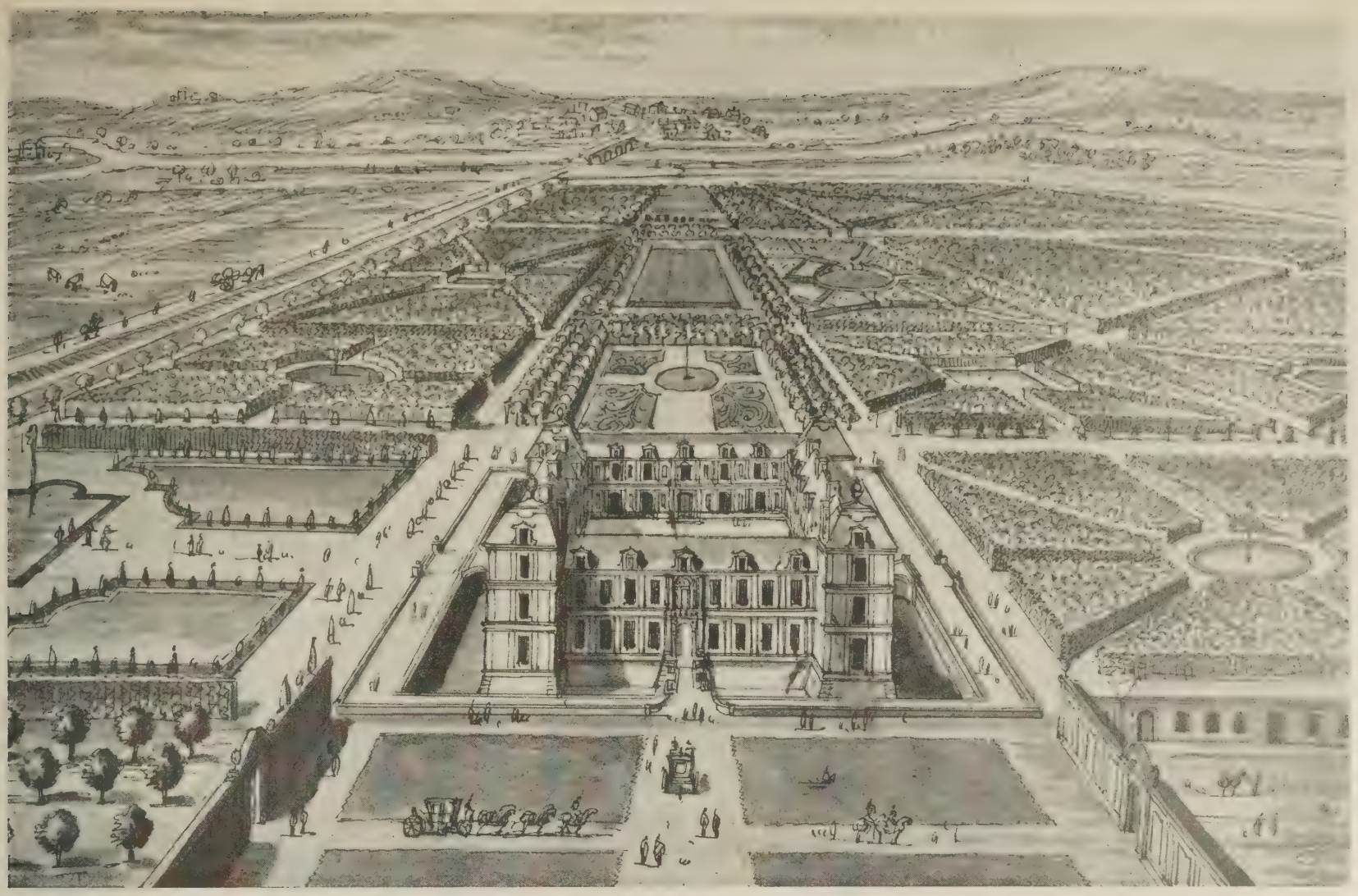
Il est difficile d'exactement discerner comment s'est exercée dans divers domaines l'influence de Le Nôtre, tant est grande alors l'interdépendance de tous les arts, et tant ils participent à une commune origine ; mais en créant ces vastes paysages, qui semblent appartenir au monde du merveilleux, il étendit son ascendant bien au delà de l'art des jardins. Avec lui le cadre de la vie urbaine devait prendre un aspect nouveau ; les cités s'orientaient sur des avenues, des esplanades, des terrasses et des jardins. Les façades des monuments étaient conçues pour recevoir le reflet de grands espaces ordonnés et baignés de lumière.

La France découvrait avec émerveillement le théâtre d'opéra : les personnages mythologiques, dont les grâces et les solennités rappellent celles des parcs français, apparaissaient devant des décors d'architectures monumentales ou végétales dont les fuyantes perspectives semblent les répliques de tout ce que Le Nôtre avait imaginé. Quand Louis XIV faisait représenter *les Plaisirs de l'île enchantée* la scène s'ouvrait sur les jardins mêmes et le public avait l'impression de voir la transposition vivante de ce qui lui était présenté habituellement par artifice.

Dans sa jeunesse Le Nôtre avait fréquenté l'atelier de Simon Vouet. Il restait peintre par goût et par tempérament. Ses contemporains ne tarissaient pas d'éloges sur l'art avec lequel il savait combiner les valeurs colorées de ses parterres floraux. A Chantilly, avec La Quintinie, il fit merveille. Mais c'est sans doute autour du Trianon de porcelaine, en collaboration avec Le Bouteux, qu'il put préparer les plus étonnantes fêtes des parfums et des couleurs. Près des jeux d'eau et des cascatelles fleurissaient les jacinthes, les tulipes, les anémones, les jasmins d'Espagne et les narcisses de Constantinople. Des plantes étaient transportées de Provence. Le Bouteux avait inventé de grands châssis portatifs que l'on plaçait sur les parterres pour qu'on les trouvât pleins de fleurs en toutes saisons. Il alignait des avenues bordées de caisses de lauriers-tins, de lauriers-roses et d'orangers. Flore était l'objet d'un véritable culte. Et l'on ne s'étonne point que les peintures de Cotelle, malgré leur réalisme documentaire, fassent naître sur la terre et dans le ciel des grappes d'amours et de divinités heureuses qui symbolisent les charmes et les harmonies du jardin français.

Le grand précepte de Poussin fut celui de Le Nôtre : « Les plaisirs de l'intelligence sont les premiers de tous. » Toute son œuvre est soumise à la volonté de plier les données de l'imagination aux lois de l'esprit. C'est en ce sens qu'il nous paraît l'un des premiers maîtres du classicisme.

Ainsi le voyons-nous établir ces grands axes majeurs qui composent la structure de ses jardins, ces larges couloirs de gazon et de miroirs d'eau qui réfléchissent le ciel. Toute une ciselure, et la plus libre, vient animer cette rigidité linéaire. Il répand les fleurs, les marbres et les bronzes, il distribue ses bosquets cloisonnés de verdure, scintillants d'or, moirés par les bassins et leurs retombées en cascades, illuminés par l'aigrette des jets d'eau. Les ornements mineurs s'inscrivent dans un dispositif précis, et les seules sujétions qu'il admette sont celles du détail à l'ensemble et du goût aimable à la volonté de grandeur.



Israël Sylvestre. — Vue du chateau d'Ancy-le-Franc et de ses jardins dessinés par André Le Notre.

Le Vau. — Vue en perspective de Trianon du coté du jardin.

La maison natale de Pierre Corneille,
rue de la Pie, a Rouen.

Le coin préféré de Mallarmé dans son jardin. Le banc ou il s'asseyait a la tombée du jour pour admirer la jolie perspective de la Seine.

MAISONS POUR L'AVENIR

par Germaine BEAUMONT

Si je n'étais née dans une maison de famille, aurais-je autant aimé les maisons ? C'est une question que je ne parviens même pas à me poser objectivement, car je ferme les yeux, je vois une maison, et c'est la mienne. Je devrais dire : ce fut, car il n'en reste pierre sur pierre. Les bombardements et les incendies ont nivelé ce beau rivage de la Seine qu'elle dominait, par delà jardin et prairie, de son long toit inégal et de ses fenêtres, clignant sous le jasmin et les roses thé.

Je pense qu'une maison bat, respire et vit à la mesure des cœurs qui l'aiment. Elle n'est pas extérieure à nous, ingrats, qui cependant songeons sans cesse à la quitter. Ai-je assez entendu, proférées légèrement, ces paroles sacrilèges : « Il faut fermer la maison. » Cela voulait dire : vacances, évasion, voyages, et cela voulait dire : désertion aussi. Dieu merci je l'ai compris très vite, avant même qu'on tressât mes cheveux et que l'on « sortît » les ourlets de mes tabliers de petite fille, brusquement trop courts. Je le compris parce qu'un jour, revenant sur mes pas vers la fin de septembre, je pénétrai dans le salon aux persiennes déjà closes. Un peu de jour crépusculaire se glissait entre leurs lattes et les épais rideaux presque rejoints.

Dans la cheminée, derrière l'écran, le feu qu'on avait allumé précocement puis recouvert de cendres (mais pas assez) continuait à brûler, solitaire, de même que la pendule, qui n'avait pas atteint le terme de sa course, continuait à battre. Cette rougeur de braise, cette pulsation régulière c'était la vie, et notre départ lui assignait une fin. J'imaginai la minute où la dernière braise jetterait son dernier éclat. J'imaginai la minute où, tout à coup, le silence emplirait la pièce froide. Je me sentis solidaire de ce double crime — comment appeler autrement la suppression délibérée de la vie — qui ferait de la maison, de *ma* maison, une chose morte, et les larmes que je versai alors j'ai continué à les verser devant chaque âtre désert, devant chaque demeure abandonnée, devant chaque porte verrouillée par la ronce et les hautes orties dont les puissantes racines descellent les pierres du seuil.

Plus tard, bien plus tard, et malgré cette involontaire détresse, je compris aussi que ce que nous dérobons à nos maisons il nous est donné de le leur rendre. De même qu'un être chéri garde ses traits intacts en dépit de la maladie ou des années, nous ne voyons pas nos maisons vieillir. La cicatrice d'une lézarde, la fêlure d'un choc, l'usure d'une marche, le tassement d'un mur, les larmes de la pluie sur la surface qu'elles corrodent, la décoloration des pierres, des toits, le chapeau de la cheminée un peu de travers, la girouette gauchie, la gouttière incurvée, les volets décapés par les intempéries et le papier des chambres qui se fane, et les rideaux dont on dit, comme d'une personne, qu'ils « passent », et le parquet qui, près de la porte ou de la fenêtre, sonne creux, et la glace qui se ternit, et le trumeau qui s'enfume, et la fenêtre qui s'ouvre mal, et la peinture qui s'écaille, cela ne change rien.

Cela ne change rien à l'amour, au sentiment de quiétude, de possession et de protection qu'une maison inspire. A travers les changements, les obligations, les dépenses, les impôts, les angoisses ; à travers tout ce qui devrait décevoir, alarmer, décourager, un principe demeure, vital. C'est peut-être que nous sentons bien que, pas plus qu'un animal, une maison ne peut faire de peine. Elle nous reste accueillante et douce, et son usure est celle des vêtements longtemps portés qui se sont faits aux mouvements du corps et qui ne sont plus des corps étrangers, mais un épiderme.

Je ne me souviens plus très bien du moment où l'amour de ma maison

s'est étendu pour moi aux autres, à celles qui ne m'appartiendraient jamais, mais que par un insigne privilège il me serait donné de convoiter. Ce jeu merveilleux de la propriété imaginaire, quand m'y suis-je complu pour la première fois ? Etait-ce affaire de similitude ou de contraste ? Ai-je aimé une autre maison parce qu'elle ressemblait à la mienne ou parce qu'elle ne lui ressemblait pas, ou bien parce qu'il émanait d'elle ce mystérieux rayonnement d'avoir appartenu à quelqu'un de grand, d'illustre, à quelqu'un qui avait honoré son pays et qui n'était plus ?

PROCHE de ma maison natale s'élevait celle de Pierre Corneille. C'était sa maison des champs, si simple et si solide qu'on avait pu la conserver à peu près intacte ou, du moins, la maintenir dans son style ; le style normand du XVII[e] siècle auquel on n'a rien su ajouter qui l'égalât. L'atmosphère de cette maison, sa disposition, sa fenestration, ses particularités d'ordre et de silence je ne les ai retrouvées que dans deux maisons hantées, en Angleterre, l'une dans le pays de Galles et l'autre sur les côtes d'Essex. Je ne sais plus qui « revient » dans les maisons anglaises, quel fantôme désolé, obstiné, anxieux ou heureux. (Pourquoi les fantômes ne reviendraient-ils pas quelquefois par plaisir puisqu'ils reviennent si souvent par peine ou par expiation ?) Ce que je sais c'est que, pour moi, la maison des champs de Pierre Corneille fut toujours une maison hantée. Je l'y ai vu maintes fois comme les enfants voient ces choses par une projection naturelle de leur esprit et par esprit de logique également. Puisque c'était la maison de Pierre Corneille, eh bien, Pierre Corneille continuait à venir dans sa maison. Je le rencontrais dans l'escalier, dans une pièce du rez-de-chaussée, dans le jardin. Il était bienveillant, taciturne, mais nullement effarouché par ma présence. Son rabat blanc lui donnait un air ecclésiastique, son costume n'était pas très différent de celui de quelques vieux paysans de la région. Je crois, je n'en suis plus très sûre, que cet habit était de couleur brune. J'aimais beaucoup ses souliers carrés du bout. A cause de lui je n'ai jamais cessé d'aimer cette forme de souliers. Je ne me souviens pas qu'il m'ait jamais regardée, et cependant je savais qu'il savait que j'étais là. Lorsque j'appris en classe, deux ou trois ans plus tard, qu'il était mort depuis plus de deux cents ans, cela ne me troubla pas le moins du monde. Je n'ai pas la notion du temps. Lui non plus, probablement.

ET c'est une très bonne chose de savoir, que dis-je, de tenir pour certain que les barrières entre la vie et la mort sont très minces, très aisément franchies, et qu'il existe une immense communion entre ce que les yeux voient encore et ce qu'ils ne voient plus. C'est une très bonne chose de penser que Flaubert revient volontiers à Croisset, et Mallarmé à Valvins, et Maupassant à Miromesnil et aussi dans la curieuse maison de briques rouges au bord du Loing où il écrivit, dans un tumulte d'eaux vives et de barques, et de canoteurs en maillot, et de jolies filles un peu échauffées, un peu débraillées, *Notre Cœur*.

C'est aussi une chose impossible à imaginer que là où le génie traça des lignes immortelles ou, du moins, tenta d'immortaliser un instant de sa pensée ou un épisode de sa vie, cette pensée-là cesse d'exister, et cette vie, de vivre. Qui peut prouver que Balzac ne revient plus s'asseoir dans son bureau sur les pentes de Passy entre la rue Raynouard et la rue Berton ? En dehors des heures d'ouverture et de visite, qui l'empêche de revenir ? Il a beaucoup écrit, beaucoup souffert, beaucoup attendu, beaucoup rêvé dans cette maison. Il y a inventé le bonheur qu'il ne tiendrait que très peu de temps entre ses mains, trop peu de temps heureusement pour découvrir qu'il était sans substance et sans durée, car lui qui avait créé un monde destiné à lui survivre n'aurait pu survivre à l'éclatement de cette bulle de savon, à l'effacement de ce mirage qui se nommait Hanska.

Et puis il y eut Nohant.

L'ÉVEIL du printemps, l'impatience de la jeunesse au seuil du voyage et des connaissances, le besoin de confronter son ardeur avec ce qui fut l'ardeur même, il me semble que cela devrait orienter vers Nohant bien des vocations neuves. On me dira qu'on ne lit plus, qu'on n'aime plus George Sand. Je répondrai, avec Jean Cassou, en paraphrasant la phrase célèbre au sujet de la solitude, « qu'il y aura toujours George Sand pour ceux qui en sont dignes ». Quelle foi, quelle force, quelle générosité ! Cela pourrait être la profession même du renouveau. Dans un siècle où déjà la vitalité de la nation faiblissait, épuisée du grand épanchement de sang des guerres impériales, elle témoignait d'une fougue, d'une impétuosité, d'une curiosité que les plus jeunes devraient lui envier.

Cette sédentaire était une sportive. Elle marchait pendant des heures et se jetait ensuite dans l'eau glacée d'une rivière. Aucun voyage ne rompait ces os flexibles enveloppés de belle chair, aucune berline mal suspendue n'avait raison de son endurance. Coche de terre ou coche d'eau se la renvoyaient élastiquement comme une balle. Elle eût aussi bien exploré les gouffres qu'elle gravissait les sommets. Son œil vaste et calme, doué de ce regard intérieur qui déconcerta beaucoup d'imbéciles, ne paraissait rien voir et retenait tout, le caillou, la brindille, la fleur infime, l'entaille d'un rocher et les irisations de ces plages minuscules où la moindre rivière imite l'océan. Heureux qui pouvait la suivre, et l'entendre, et consulter sur ce rare visage le reflet d'un siècle attentif.

Heureux qui fut son hôte à Nohant, ce relais de toute jeunesse. Heureux qui sait respirer à Nohant le parfum que le temps a respecté. Si l'on me demandait de décrire la maison idéale, c'est Nohant que je décrirais. La grandeur y cotoie la simplicité. Le rayonnement d'une âme exceptionnelle colore les murs et les chauffe. Le cabinet de travail dépeint tout entière cette travailleuse infatigable. Les livres dans la bibliothèque à soubassements, les minerais sur les étagères, et le petit bureau avec les trois tablettes superposées, et la lampe qui consomma tant d'huile. Par la fenêtre entrait, bruissant de vents, d'oiseaux, le jardin dont l'herbe et les allées connaissaient les pas les plus illustres. On entendait aussi des voix d'enfants, et la musique sans laquelle George ne pouvait vivre et dont elle a parlé avec une connaissance si profonde.

Quelle maison pour y revenir ! Quelle maison de vacances ! Conversations, jeux, marionnettes et cette merveilleuse irresponsabilité de tous sous le regard indulgent qui commandait qu'à Nohant on fût heureux. Oui, heureux, même les tristes, même les âmes froides comme celle de Marie d'Agout, ce marbre que seule la politique parvint à chauffer.

Parfois, privée de loisirs, retenue par quelque tâche et tentée de la maudire, j'ai puisé ma sérénité dans l'évocation de George Sand à Nohant. Jamais lasse d'être enfermée, elle, la bondissante, jamais dérangée par les voix, les pas, les cris, elle qui, pour mieux travailler, eût dû les bannir. Toujours disponible, elle, qu'on n'eût jamais dû déranger. Toujours gaie, elle qui portait le fardeau d'une vaste maison, d'une immense carrière, d'une mission sociale et d'une responsabilité étendue par delà ses enfants à tous ses amis.

Que d'êtres soutenus par elle à bout de bras, encouragés, et même sauvés ! Que d'ingratitude pardonnée, que de pitié agissante ! Peut-on ne pas sentir cela à Nohant, où tout est à sa place, parfait exemple de ce que fut une maison noble, de ce que devrait être encore, même de nos jours et malgré les difficultés, une maison ?

ET si ce n'est pas celle-là que l'on choisirait, ne s'aperçoit-on pas, justement, que l'idée d'une maison est le premier rêve concret que l'on forme, souvent inconsciemment, et même si l'on est riche déjà d'une maison ?

Les tyrans, les souverains excédés qui possédaient des palais connurent ce désir de restriction, d'intimité peut-être... Néron et sa maison d'or... Frédéric et Sans-Souci... Marie-Antoinette et Trianon, et toutes les « folies » qui doublèrent les hôtels majestueux, les châteaux et les palais.

Je ne sais dans quelle mesure ce rêve demain sera possible. Qui possède une pièce s'estime heureux, et l'Etat, pour emplir le tonneau des Danaïdes, détruit, au bénéfice du marché noir triomphant — le seul qui soit encore capable d'acheter un domaine et de l'entretenir — ces propriétés, ces biens de famille que tant de familles mirent leur orgueil à sauver. Je ne sais pas ce que sera la maison de demain. Après l'autre guerre elle prenait déjà les proportions d'un bungalow, dernière étape du logement avant la tente des nomades.

Mais la tente des nomades, c'est encore trop d'ambition, et cela ne présente aucune garantie de sécurité. Etant donné ce que l'humanité, dans sa folie, nous prépare, la maison de demain la plus sûre sera-ce la caverne de nos aïeux ?

LE CHATEAU DE MIROMESNIL, PRÈS DE DIEPPE, OU EST NÉ GUY DE MAUPASSANT.

LA MAISON D'UN SAGE AUX CHAMPS

par Paul-Émile CADILHAC

Depuis Virgile, qui chanta le bonheur des paysans — *O Fortunatos nimium agricolas !* — il est devenu banal de célébrer les joies de la campagne. Et cependant... Sommes-nous si heureux à la ville ? Et les années qui viennent de s'écouler ne nous ont-elles pas réappris — après les physiocrates — que les seules richesses véritables viennent de la terre ? Les grandes vraies joies n'en sortent-elles point aussi ? Et les grandes œuvres également... Flaubert écrit aux champs à Croisset, Zola à Médan, Alphonse Daudet à Champrosay. Et avant eux Michel de Montaigne compose les *Essais* à Eyquem, Descartes est gentilhomme et propriétaire terrien, M. de Buffon, de ses terrasses de Montbard, déchiffre a nature et la met dans ses livres.

De nos jours beaucoup d'écrivains et d'artistes font de même. Et d'autres aussi qui fuient la ville, les uns pour se délasser, certains pour réaliser œuvre utile. Et cela pose une question : celle de la demeure des champs. Comment la concevoir ? Comment la parer ? Foin de la banale villa ou de la construction en série ! A plus forte raison de la maison « préfabriquée ». Le mot comme la chose est atroce. Il n'est pas cependant de canon fixe — heureusement ! — et la grande règle est de savoir s'accommoder aux circonstances.

Ferons-nous bâtir ? C'est la solution royale — mais la plus coûteuse. J'ai visité en 1943, à 3 ou 4 lieues de Lyon, la maison des champs d'un citadin épris de la terre, construite un an plus tôt entièrement en pierre de Glay, avec portail-pigeonnier, ferme, dépendances et, séparé de cet ensemble rustique par un portique à trois arcades, un adorable

La chapelle de l'ancien prieuré devenu une ferme, précédée d'une petite construction destinée aux hotes de passage.

Dans le verger, au milieu d'un parterre émaillé de fleurs, la maison du jardinier au pignon plein de noblesse.

Les dépendances du logis à l'entrée du jardin d'agrément : des toits aux lignes très pures qui font songer au cellier du Clos de Vougeot

logis de maître. On avait travaillé dans le grand et vu très beau.

Ces folies aujourd'hui ne seraient plus possibles. Mais on peut accommoder en maison des champs un monastère abandonné, un vieux moulin, voire une simple demeure paysanne. Et comme seuls les exemples vivants demeurent, en voici un choisi aux environs de Paris.

Est-ce en Ile-de-France ? Ou en Brie ? Ou ailleurs ? Le maître du lieu m'a demandé d'être discret et je ne le voudrais point trahir.

Nous avons quitté Paris du côté de la Bastille, dans un de ces cars qui remplacent les patâches de jadis. On y est serré comme harengs, secoué comme salade, mais bientôt, la zone franchie, les rives de la Seine gagnées, puis passées, la jeune campagne nous chante l'hymne éternel du printemps. Des attelages dans les labours, de lourds chariots de paysans et l'émouvant frisson vert d'avril sur les terres. On se croirait déjà bien loin de la capitale.

Au delà de cinq ou six villages, un gros bourg s'étire au long de la route, plantant à sa corne, non loin de la mairie, une merveilleuse église romane. C'est là ! — du moins c'est la commune, car la demeure de nos hôtes, qui nous ont envoyé prendre, se campe 5 kilomètres plus loin.

Des champs de trèfle acide mêlés au vert doré des colzas, une grande allée : nous arrivons. Une brèche entre deux bâtiments, défilé de pierre comme taillé à la hache, ébauche un porche sans voûte. Et une vaste cour de ferme se développe, bordée de constructions rustiques sur trois côtés, avec au fond, simple, longue, pas très haute, en partie voilée de vigne vierge, la maison de maître.

Au centre de la cour, enclos de lourdes barrières, une manière de terre-plein sur lequel sont parqués de grands bœufs blancs du Nivernais — une vingtaine — qui demeurent là par tous les temps, jour et nuit, été comme hiver, à la pluie, à la neige, au soleil. Une abondante litière à même le sol et du fourrage. Ils sont à l'engrais pour la boucherie et supportent étonnamment les intempéries. Jamais malades, toujours dispos. Seules les grandes chaleurs de juillet et d'août les incommodent parfois.

Nous sommes sur une butte, un promontoire émergé des terres — et qui jadis servit d'assises à un prieuré. Derrière la cour et la maison, dans le jardin, des constructions, qui forment une sorte de hameau, subsistent, témoins de cette époque : des granges devenues des hangars, mais dont les toits aux lignes très pures me font songer au cellier du Clos de Vougeot, une bicoque de jardinier au pignon plein de noblesse et une miraculeuse petite chapelle du XIII^e^ siècle, tout du début, appuyée sur ses contre-forts et précédée d'un bâtiment plat, accolé contre elle, que mon hôtesse appelle en plaisantant le « presbytère » et dont elle a fait une maison d'invités.

On conserva jadis dans cette chapelle le chef de saint Sébastien. Puis, désaffectée, elle a subi l'outrage des hommes et sa voûte à croisées d'ogive est noire par places de fumée. A droite, près du petit chœur, une niche arrondit une arcade. De longues fenêtres doubles l'éclairent. Des claies, dans lesquelles on fait germer des pommes de terre avant les semailles, s'empilent face à l'entrée. La maîtresse du logis voudrait restituer à ce lieu son antique dignité — et comme nous la comprenons !

La grande galerie qui fait communiquer les pièces de réception

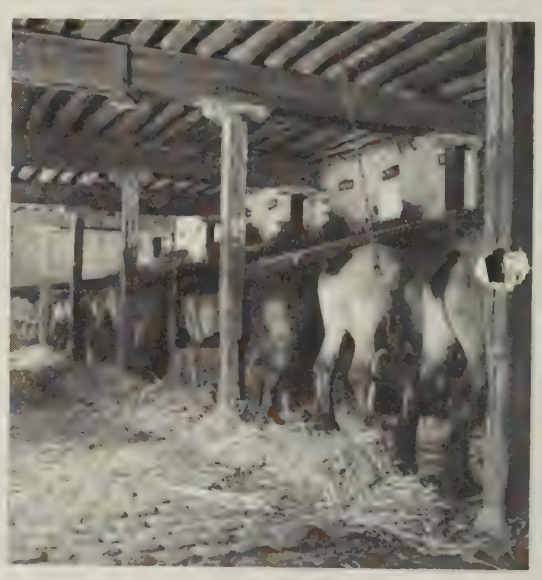
Par le jardin, qui est en partie un verger où s'empanachent des cerisiers, des pruniers, quelques figuiers et que brodent des plates-bandes de pensées et de pâquerettes, nous gagnons le derrière de la maison. Son destin primitif s'inscrit sur cette façade, permettant de juger l'effort réalisé à l'intérieur. Elle est faite de trois bâtiments alignés et d'inégale hauteur, soudés ensemble. A gauche, une arcade s'arrondit, devenue une fenêtre de la cuisine, retrouvée par les actuels propriétaires et qui, à l'origine, devait ouvrir sur quelque écurie. Puis la maison primitive, un peu rustre, contre laquelle s'accolait une grange.

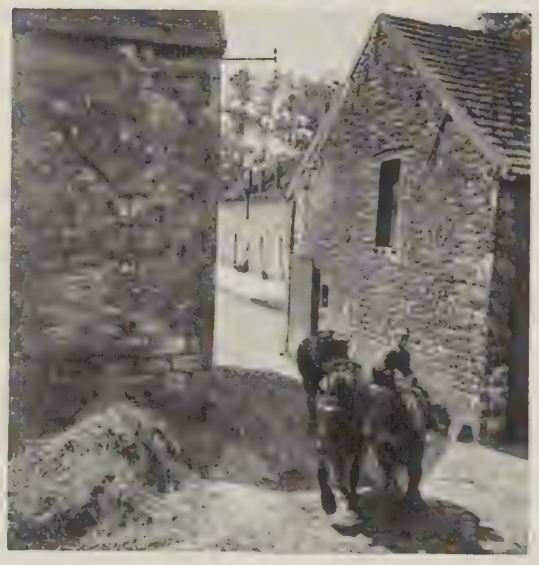
Nous faisons le tour et revenons dans la cour vers la façade principale, où l'on accède par un perron à double révolution. Et tout de suite nous avons l'impression d'avoir changé d'habitation.

Un vestibule très clair, au plafond de poutres et de poutrelles, avec, en face, une porte vitrée donnant sur le jardin et, tout à côté, une cheminée d'angle en pierre blanche. A gauche, une longue galerie qui commence. A droite, la porte de la cuisine actuelle. Autrefois, avant 1928 — car les transformations ont commencé à cette date et ont été reprises et complétées en 1936 — il y avait là une cuisine, une petite salle à manger, un couloir et un escalier de bois. Le plafond de poutres était bien entendu dissimulé sous des planches passées à la chaux — et l'atmosphère, très différente.

Un dallage noir et blanc étale à terre son damier et se poursuit dans la galerie. Celle-ci, voûtée comme un cloître roman et largement éclairée sur la cour par de hautes baies, constitue l'épine dorsale de la maison et lui donne son accent. Des portes vitrées la bordent à droite qui ouvrent sur la salle à manger et la bibliothèque. Elle bute au fond sur le grand salon. Partout les plafonds ont été dégagés.

Un mobilier d'une Renaissance simple, presque rustique. Aux murs de la salle à manger, des tapisseries. Et le bureau-bibliothèque, longue pièce digne d'un château, étage des livres sur deux des côtés, de chaque part de la cheminée et, en face, en pendant de la porte qui mène au salon. Au centre, une très longue table trapue, formant bureau. Çà et là, des fauteuils de club confortables et profonds. Quelques toiles heureusement choisies. Le grand salon, carré et somptueux, s'orne de Gobelins, se décore d'ivoires,





A GAUCHE : DE BAS EN HAUT (DANS L'ORDRE MÊME DE LA GALERIE) : LE VESTIBULE, LA SALLE A MANGER, UN COIN DE LA BIBLIOTHÈQUE ET DU GRAND SALON. — EN HAUT : TROIS DES TRENTE CHEVAUX DE TRAIT RENTRANT DU LABEUR VERS L'ÉCURIE QUI LES ABRITE. — AU-DESSOUS : DÉPART POUR LE TRAVAIL. — LA DISTRIBUTION DU FOURRAGE DANS LE GRAND ENCLOS SITUÉ AU MILIEU DE LA COUR.

de bibelots d'un admirable paravent de laque de Rovinsky. Un ensemble racé et plein de goût.

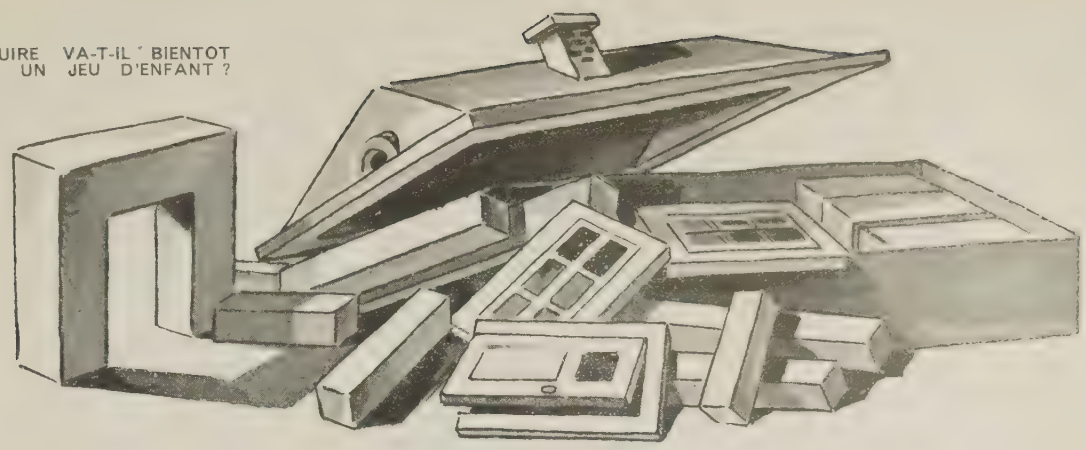
Mais cette demeure, composée harmonieusement et lentement par un couple inspiré, n'est pas qu'un logis de plaisance. Elle s'étoffe d'une ferme et d'une exploitation agricole et industrielle très modernes. Il y a dans les bâtiments bas et si nets qui bordent la grande cour trente chevaux de labour dont les noms — Figaro, Robin, Mignon, Charlot, Papillon, etc. — s'inscrivent au-dessus des box, une étable pour vingt vaches laitières, des dépôts de tracteurs, une écurie pour deux chevaux de selle, une laiterie — que sais-je ?

A l'opposé de la maison, installée dans d'anciens greniers à foin, une véritable usine à haute cheminée — la seule note discordante du domaine — distille chaque année 15.000 hectos d'alcool de betterave. Et le contraste s'avère amusant des belles charpentes de jadis avec les cuves, bacs, cylindres, alambics.

En dehors des distillateurs — personnel saisonnier d'octobre à janvier — cinquante ouvriers agricoles et leurs familles vivent sur l'exploitation et, d'un bout de l'année à l'autre, labourent, sèment le blé ou le maïs, fauchent le colza et les luzernes, arrachent les betteraves. Beaucoup sont logés dans la ferme, d'autres dans les hameaux voisins. Au lieu de les engager pour un, deux, trois, quatre mois, selon les besoins, notre hôte préfère les garder constamment avec lui. Il perpétue ainsi une grande tradition, celle de la *gens* et du *pater familias*. Et nous évoquons tous deux avec regret cette bourgeoisie terrienne qui, hélas ! disparaît de plus en plus de nos campagnes et qui, elle aussi, commet la faute, comme les gentilshommes de Louis XIV, de ne plus résider et d'oublier que pour maintenir il faut demeurer sur place.

Ici l'on a compris et l'on donne l'exemple.

★ CONSTRUIRE VA-T-IL ´ BIENTOT DEVENIR UN JEU D'ENFANT ?



LA MAISON PRÉFABRIQUÉE

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
JEAN-A. DUCROT

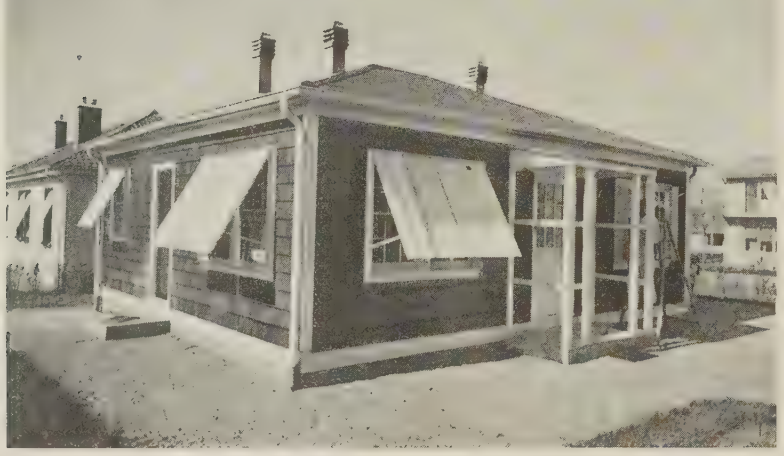
CE FOYER QUI SURGIT AU MILIEU D'UN VERGER EN FLEUR, QUI SE CONSTRUIT AUSSI VITE QU'UN NID ET QUI SERA AUSSI CHAUD, AUSSI CONFORTABLE QUE LUI QUOIQUE PLUS DURABLE, VOILA UNE IMAGE DE CES « LENDEMAINS QUI CHANTENT » QUE NOUS ATTENDONS TOUS, QUE NOUS VOULONS VOIR.

La maison préfabriquée n'est plus une nouveauté. Cela fait déjà bon nombre d'années que dans tous les pays architectes et ingénieurs étudient le problème sous toutes ses faces. Leur ingéniosité s'est exercée à l'infini. Les matériaux les plus divers, les méthodes les plus audacieuses ont été mis à l'essai. Aujourd'hui l'expérience dure depuis assez longtemps pour qu'il soit possible d'en tirer des conclusions, de faire un choix entre toutes sortes de formules dont plusieurs sont parfaitement au point.

La maison préfabriquée est, mieux que toute autre, capable de satisfaire les besoins d'une période de guerre, de catastrophe, c'est-à-dire de presse extrême, de besoins immédiats qu'il s'agit de couvrir n'importe comment pourvu que ce soit le plus vite possible. Mais la maison préfabriquée est également digne de s'imposer en période normale. Elle se présente comme une des meilleures solutions offertes au problème du logement. L'avenir est à elle, qu'on le veuille ou non. Elle ne fera que se perfectionner et s'imposer toujours plus impérieusement — chez nous comme dans le monde entier.

De plus en plus rares seront ceux qui pourront encore s'offrir le luxe du « sur mesures ». C'est un fait certain, qu'il s'agisse de complet-veston ou d'habitation. La confection, la fabrication en grande série, la standardisation sont des nécessités inéluctables. Elles triompheront dans ce domaine comme dans celui de la mécanique, de l'automobile ou du vêtement. Mais, en ce qui concerne la maison, il n'est pas vrai du tout que cela doive signifier nécessairement banalité, monotonie, médiocrité. Deux maisons préfabriquées, à condition d'être de qualité, peuvent être exactement semblables quant à l'essentiel et néanmoins offrir un coup d'œil très différent à l'extérieur comme à l'intérieur. Elles le peuvent pourvu qu'elles soient bien conçues et qu'on se donne la peine de varier leur décoration et l'emploi de leurs éléments.

Lorsque vous avez besoin d'une auto vous choisissez entre tous les modèles de véhicules celui qui convient à vos besoins, à vos moyens. Vous avez le choix entre la voiture utilitaire et la carrosserie de grand luxe, entre le tacot qui ne peut résister à plus de quelques milliers de kilomètres et l'engin robuste qui ne demande



qu'un minimum d'entretien pour fournir un long usage. Les prix varient largement. Les uns comme les autres ne sont abordables que parce qu'il ne s'agit pas d'échantillons uniques. De même pour les maisons. A-t-on à élever aussi vite que possible des habitations légères, uniquement destinées à attendre la reconstruction d'un centre ou à loger pendant une courte période des passants, on peut se contenter de ces pavillons fragiles mais peu coûteux, commodes mais impersonnels, dont les Américains font grand usage. Mais veut-on du solide, quelque chose qui soit capable de durer, de s'adapter avec souplesse aux goûts et aux besoins individuels, c'est une autre affaire sans cesser d'entrer dans le cadre des fabrications en grande série. *Préfabriqué ne veut pas forcément dire provisoire. Préfabriqué ne veut pas nécessairement dire cabane de carton. Préfabriqué ne veut pas non plus dire maisons cruellement identiques*, semblables entre elles comme autant de voitures. Dès à présent en France on peut acheter des maisons préfabriquées capables d'abriter plusieurs générations successives, maisons solides, confortables et susceptibles de prendre une physionomie très personnelle et très agréable.

Comme beaucoup d'autres depuis longtemps à l'étranger certains producteurs français ont réalisé des modèles excellents, chacun dans son genre. Le béton, le ciment, le métal offrent des ressources infinies. Ces matériaux ont le défaut d'être sonores, trop bons conducteurs de la chaleur. Mais il y a la laine de verre et toutes sortes de nouveaux isolants qui réussissent parfaitement à vaincre le bruit, le froid, l'humidité. Le bois présente l'agrément d'être merveilleusement chaud, d'être plus traditionnel, en quelque sorte plus humain, plus accueillant. On ne peut plus lui reprocher d'être putrescible, combustible. Les chimistes viennent d'inventer une peinture qui gonfle devant une flamme et lui oppose une barrière magique. Il existe des enduits qui écartent rigoureusement tous les risques offerts par la pourriture et les insectes. Et tous les jours on invente quelque chose de nouveau en fait de revêtements, de vernis et de couvertures.

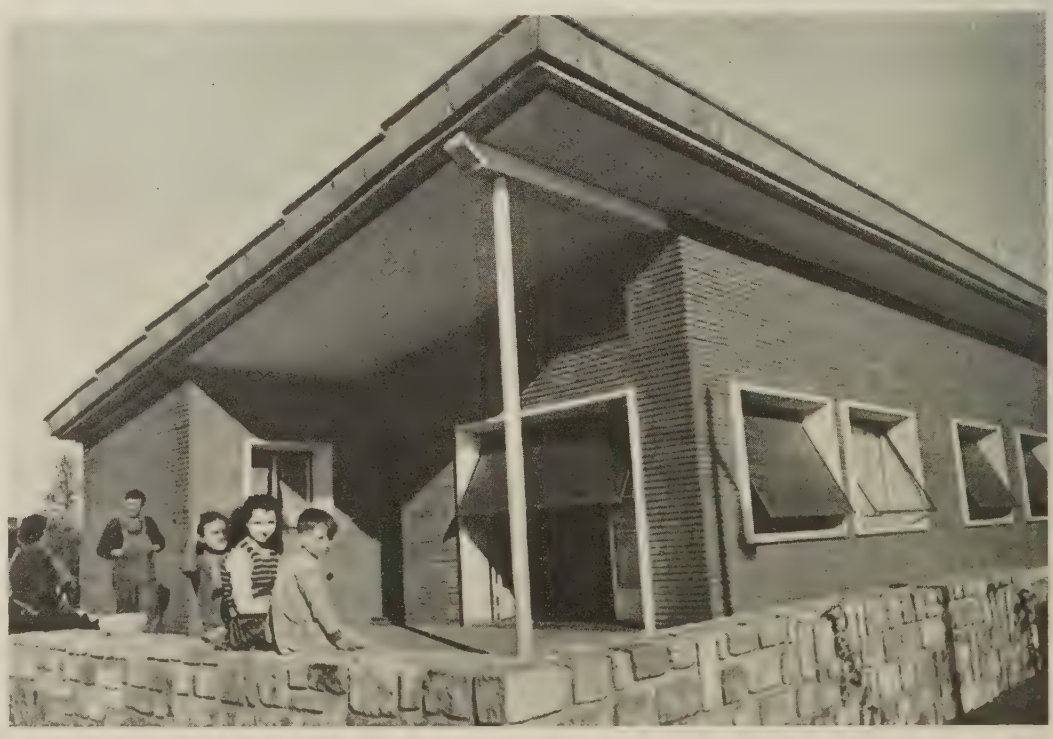
VOUS POUVEZ ACHETER SANS DÉLAI UNE MAISON

Dès à présent celui qui a le bonheur de pouvoir envisager la construction d'un logis n'a que l'embarras du choix. Nombreux sont les types de maisons préfabriquées actuellement en vente. Ce n'est pas, ce ne sera sans doute jamais là une fantaisie à la portée de toutes les bourses. La qualité se paye. Les terrains sont chers. La main-d'œuvre est hors de prix. Et lorsqu'on vous parle d'une maison qui vaut tant livrée à pied d'œuvre il faut prévoir qu'elle reviendra au double de ce chiffre avant d'être pourvue d'eau, de gaz, d'électricité, couverte, entourée, tapissée et prête à être occupée. Mais s'agirait-il de faire construire une habitation traditionnelle par un architecte et un entrepreneur quelconques, la dépense pour un résultat équivalent serait beaucoup trop forte et, d'autre part, les crédits officiels ou privés sont prévus pour grandement faciliter l'opération.

Laissons aux gens de métier le soin de discuter finances comme celui de dresser un tableau complet des avantages et inconvénients respectifs de tous les types fabriqués en France et à l'étranger. Nous n'avons pas la prétention de les connaître tous, loin de là. Nous abordons le sujet en profane. Mais en profane qui s'intéresse au sujet depuis assez longtemps et qui, étant père de famille nombreuse, est assez bien averti des exigences de la vie courante.

Dieu sait si ces exigences ont de l'importance aujourd'hui plus que jamais ! A aucune époque il n'a été aussi nécessaire de tenir compte des contingences prosaïques, d'éviter en matière de logement ce qui est incommode, inutilement coûteux ou malsain, de ne construire qu'en vue de faciliter l'existence au maximum. Or depuis longtemps ce qui nous frappe le plus chaque fois ou presque chaque fois que nous visitons une habitation neuve, c'est un fait étrange, d'autant plus étrange que rien ne peut plus se faire sans toutes sortes de contrôles. Ce fait, c'est qu'on dirait vraiment que les personnages dont c'est le métier de construire ou de surveiller ce qui se construit se recrutent trop souvent dans une humanité à part, parmi des individus superbement étrangers aux problèmes de la vie quotidienne. Un monde où l'on vit dans l'absolu, où l'on élabore des plans étincelants, où l'on se grise de chiffres et de théories mais où l'on ignore ce que sait quiconque participe à la vie normale. On multiplie les dossiers, les calculs, les coups de tampon. Mais on néglige des détails essentiels, détails qui empoisonneront la vie de générations entières et qui sauteraient aux yeux de n'importe quelle femme. Dans le domaine de la maison préfabriquée, ce que nous avançons là est aussi vrai qu'ailleurs et

CI-DESSUS DEUX MAISONS FRANÇAISES EN DUR ET UNE MAISON AMÉRICAINE EN BOIS. CI-DESSOUS LA PIÈCE PRINCIPALE, BAIGNÉE DE LUMIÈRE, QUI S'OUVRE SUR LA TERRASSE QUE L'ON VOIT AU PREMIER PLAN, A DROITE. C'EST LA UN DES PLUS RÉUSSIS A TOUS POINTS DE VUE PARMI LES MODÈLES FRANÇAIS QUE L'ON PEUT VOIR A NOISY-LE-SEC.



UNE MAISON AMÉRICAINE EN ALUMINIUM ET ACIER, POURVUE DU PLUS GRAND CONFORT, ET QUI PEUT ÊTRE ÉDIFIÉE EN UNE QUINZAINE DE JOURS. ELLE COMPREND DEUX CHAMBRES A COUCHER.

AUTRE TYPE DE PLUS EN PLUS RÉPANDU DANS TOUTES LES RÉGIONS TEMPÉRÉES DES ETATS-UNIS.

beaucoup plus étonnant, plus anormal encore du moment qu'il s'agit de réalisations en grande série dont les plus petits détails doivent être mis au point à l'avance par des spécialistes.

Avant d'écrire cet article nous avons tenu à visiter le plus grand nombre possible de maisons préfabriquées. Nous avons réussi à en voir beaucoup, de toutes sortes. Elles étaient neuves. Il va sans dire qu'elles n'avaient pu être exécutées, assemblées, acceptées sans qu'un nombre incalculable d'experts, de fonctionnaires aient eu leur mot à dire. Et pourtant, que d'étourderies stupéfiantes nous avons notées !

Voilà un chantier sur lequel s'affairent des ouvriers français chargés de monter un lot de maisons commandées outre-Rhin par notre gouvernement. Tous les éléments de ces maisons sont conçus, morcelés, agencés de telle sorte que leur assemblage soit aussi simple, aussi rapide que possible. Un vrai jeu d'enfants. Encore faut-il savoir par quel bout s'y prendre. Lorsqu'on se trouve pour la première fois devant ces amoncellements (deux wagons par maison) de pièces de bois, de panneaux difficiles à identifier il est fatal qu'on commence par tâtonner. Les chances de commettre des erreurs sont grandes, surtout lorsque, comme c'est le cas de la plupart de nos monteurs, on n'a encore jamais eu à débrouiller un tel puzzle. Il faut donc de toute nécessité un guide, un plan d'assemblage, des explications aussi claires que possible. Tout cela existe, est fourni avec chacune des maisons en question. Seulement, alors qu'on en a déjà fait venir des centaines d'Allemagne, personne ne s'est encore avisé que pour que ces papiers aient une valeur pratique aux yeux des intéressés il faudrait qu'ils fussent traduits en français.

Alors, sur un chantier après l'autre, il se produit ce qui mettait hors d'eux les ouvriers que nous avons vus à l'œuvre. On tape au petit bonheur, on s'impatiente parce que rien ne « colle »; on coupe, on taille, on cloue. Et puis on finit par s'apercevoir que ceci ou cela était monté à l'envers. Il faut défaire pour refaire, remplacer ce qui avait été retranché. Et la maison qui, théoriquement, ne devait demander pour surgir de terre que deux cents heures de travail finit par en exiger le double ou davantage.

Autre exemple : une grande société décide de construire tout un village pour y loger son personnel. Elle porte son choix sur un modèle qui vient de l'étranger, modèle en bois, officiellement approuvé et d'ailleurs excellent. Il a déjà été introduit chez nous à un très grand nombre d'exemplaires. Or tous ces logis sont destinés à des ménages chargés d'enfants et l'on sait, d'une part, que chez nous le grand lit conjugal est partout préféré, d'autre part, que, la maison ayant un étage, il y a les plus grandes chances pour que tous les parents veuillent avoir leur chambre au premier. Cela n'empêche qu'au jour tant attendu où tous les futurs locataires peuvent enfin débarquer avec leur mobilier on s'aperçoit que le grand lit rituel, indispensable, est deux fois trop large pour l'escalier. D'où concert de protestations, grand branlebas, va-et-vient des experts, déménageurs et locataires, déception générale. Et, pour finir, il faut se résigner à adopter la seule solution possible. Il faut, à grands frais découper dans chacune des maisons une large ouverture. Il faut par cette voie imprévue hisser le lit encombrant. Et, pour comble, il faut aménager le panneau découpé de telle sorte qu'il puisse encore servir à l'avenir en cas de déménagement. Que de temps perdu, que d'argent gaspillé ! Dans le pays d'origine de ces maisons, les couples préfèrent les lits jumeaux. Soit. Mais du moment qu'il est notoire qu'en France ils exigent le lit à deux places, comment s'expliquer qu'un marché portant sur des centaines de millions ait pu être passé sans que personne ait pensé aux adaptations indispensables ?

Autre exemple encore : dans une grande ville de Normandie, cette très belle petite maison livrée à un

DANS TOUS LES INTÉRIEURS MODERNES S'IMPOSENT LES « BLOCS » QUI ÉQUIPENT CUISINE ET CABINETS DE TOILETTE DE MANIÈRE ÉCONOMIQUE ET TRÈS PRATIQUE. VOICI UN EXCELLENT APPAREIL A DOUCHES QUI PEUT SERVIR ÉGALEMENT DE SÉCHOIR.

sinistré au titre des dommages de guerre. Construction de 1.500.000 francs, sinon davantage. La cave en particulier mérite tous les suffrages. On y a logé buanderie, chaufferie, etc. Il n'y manque qu'un petit rien pour qu'elle soit parfaite : l'escalier d'accès à l'extérieur. On a oublié qu'il est absolument nécessaire aussi bien pour sortir la lessive qui doit aller sécher dehors que pour rentrer le bois, le charbon, les pommes de terre et permettre la circulation du maître de maison qui travaille au jardin.

Et voici une admirable petite maison de construction française. Tout est joli, solide, confortable. Chaque détail, cela se voit, en a été étudié avec autant de soin que de goût. Et cependant il y a un hic : aucun des MM. Qui-de-droit qui l'ont conçue, fignolée, réceptionnée ne s'est souvenu que dans tout logis, et surtout si les occupants sont nombreux, il y a deux pièces au moins dans lesquelles il est désirable de pouvoir s'enfermer : la salle de bains et tel endroit que je n'ai pas besoin de préciser. Or ici cet oubli est grave, car les portes en question sont d'un modèle nouveau, si perfectionné qu'il est impossible d'y fixer après coup serrure et targette. Et comme chacune d'elles pèse 140 kilos, les changer serait une affaire telle qu'il faut y renoncer. Tant pis pour les habitants !

Dans toutes les maisons préfabriquées c'est la cuisine qui semble avoir fait l'objet des plus grands efforts. Dans presque toutes, plus ou moins, cette pièce est une réussite. On a rivalisé d'ingéniosité. On s'est inspiré des meilleures trouvailles américaines. C'est une nouvelle mode qui est lancée, les maîtresses de maison n'ont pas à s'en plaindre. Mais si tout ce qui concerne la nourriture est important dans un logis, qui peut ignorer que le chapitre du blanchissage, du séchage du linge est à peine moins vital ? Comment expliquer qu'il paraisse avoir été trop souvent négligé, voire traité avec une insouciance absolue des contingences ? Que de malheureuses mères de famille nous avons interrogées qui étaient condamnées à inventer des subterfuges, à donner des solutions détestables aux problèmes posés comme à plaisir par les constructeurs ! Tantôt il leur fallait faire chauffer à la cuisine puis descendre à la cave les pesantes lessiveuses pleines d'eau bouillante. Tantôt il leur fallait les hisser au premier. Tantôt c'étaient les fenêtres qui n'étaient pas prévues de manière à éliminer une buée nuisible au premier chef aux matériaux sensibles à l'humidité.

Dans un nombre incroyable de maisons destinées aux familles ouvrières la salle de douches-cabinet de toilette était à cause de telles erreurs fatalement vouée à être la plupart du temps inaccessible ; le linge l'accaparait de telle sorte que l'homme qui rentrait de son travail, les écoliers barbouillés devaient se laver sur l'évier de la cuisine tout comme dans ces tristes taudis qu'on croyait avoir remplacés. Et d'éreintantes corvées, réellement dangereuses parfois, étaient imposées à des mères pour lesquelles tout dans ces maisons neuves aurait pu et dû être calculé de manière à faciliter l'existence.

ADOPTONS LORSQU'IL CONVIENT LES SOLUTIONS COLLECTIVES

A ce propos c'est un problème capital qui se pose. Celui des solutions collectives qui peuvent seules résoudre de façon satisfaisante certaines difficultés auxquelles les individus sont incapables de remédier par eux-mêmes. Sans être le moins du monde collectiviste, on sait que les Américains en ont trouvé plus d'une. Et notamment celle des buanderies où les ménagères n'ont qu'à se rendre pour trouver les machines les plus perfectionnées. Des machines trop coûteuses pour qu'elles puissent songer à se les offrir et qu'elles louent à l'avance lorsqu'il leur convient, pour le temps qu'elles veulent, qui lavent, essorent, repassent le linge comme par enchantement, de la manière la plus économique, la plus hygiénique et la plus rapide. En contemplant une brave femme en particulier qui s'échinait dans une cave obscure, sur un bac qu'un architecte avait imaginé de placer à moins de trois pas du chauffage central, à portée optimum des cendres et poussières de charbon, nous nous sommes demandé une fois de plus ce qu'on attendait en France pour imiter les Américains dans ce domaine. Qu'il s'agisse de grands immeubles ou de groupes d'habitations, n'est-il pas évident que lorsqu'on construit à présent il serait plus avantageux de prévoir de telles buanderies, avec le nombre de machines calculé en fonction du nombre des locataires à servir ? Le prix en serait vite amorti, et quelle belle économie à faire de sueurs, de hernies, d'installations individuelles toujours coûteuses au total et cependant insuffisantes ! On prétend que notre tempérament national est intraitable, que les femmes de chez nous refuseraient d'adopter cette innovation trop révolutionnaire, qu'elles se disputeraient autour des appareils. On nous a dit que des enquêtes avaient été faites, qu'avec une majorité écrasante les intéressées avaient opposé leur veto. Mais n'était-ce pas simple routine, opinion *a priori*, donc sujette à revision ? A l'essai le bon sens aurait vite triomphé des préventions. Et n'y a-t-il pas là une occasion d'entreprendre l'éducation du public, une belle occasion, et très légitime, d'emprunter au collectivisme ce qu'il peut avoir de bon même aux yeux des plus rebelles au marxisme et de quiconque déteste tout ce qui peut encore restreindre liberté individuelle, vie personnelle, quant-à-soi familial ?

Nous pouvons sans nous lancer dans de sottes utopies concevoir dès à présent ce que pourront être les cités-jardins de l'avenir. Il ne dépend que de nous de les voir surgir semées de demeures qui auront beau être préfabriquées et qui n'en seront pas moins préférables à tous les points de vue à l'anarchie sordide des pavillons qui déshonorent la banlieue de nos villes et déjà tant de paysages champêtres. Aux hygiénistes, aux urbanistes, aux spécialistes des questions sociales, et même aux défenseurs de l'esthétique, il sera aisé d'exercer un contrôle sur elles, plus aisé qu'il ne l'a jamais été sur les bicoques inspirées par les caprices individuels, bâclées n'importe comment, dépourvues des commodités et des garanties les plus nécessaires. L'abaissement des prix de revient, le contrôle à la source, c'est-à-dire avant qu'un type puisse être lancé sur le marché, deux moyens de multiplier les logis sains. Deux moyens plus efficaces, plus discrets que tous ceux dont on dispose tant qu'il s'agit de bâtisses à l'ancienne mode.

IL FAUT VISITER NOISY-LE-SEC

Notre ministère de la Reconstruction devait tout naturellement porter un grand intérêt aux maisons préfabriquées. Il a voulu pouvoir en étudier le plus grand nombre possible de modèles, français et étrangers. Dans ce but a été créé à Noisy-le-Sec, dans le coin de la banlieue parisienne qui a le plus souffert des bombardements, un centre expérimental passionnément intéressant à visiter. Il groupe des maisons préfabriquées de cinquante-sept modèles différents et dont un bon nombre viennent de l'étranger. Maisons canadiennes, américaines, anglaises, finlandaises, suisses, que sais-je encore ! Il y en a pour tous les goûts. Il y en a de vraiment très réussies et d'autres qui ne sont que tristes baraques. Le voisinage, le contraste font ressortir les caractéristiques. Et comme toutes ces maisons sont habitées, qualités et défauts, avantages et inconvénients apparaissent à l'usage. La circulation est ouverte au public. La visite est possible certains jours aux personnes munies d'une autorisation. Cela ne doit pas être sans inconvénients pour les locataires-cobayes, mais, comme ce sont tous des sinistrés qui ont longtemps cherché un gîte, ils acceptent cette servitude et souvent renseignent les visiteurs avec bienveillance et avec une compétence qui n'est pas suspecte comme celle des théoriciens.

Cette réalisation mérite beaucoup de louanges. Elle serait parfaite si la collection était complète. Il manque là plusieurs types de maisons qui comptent parmi les plus intéressantes. Il manque devant chacune de celles qui s'y trouvent un panneau portant quelques indications essentielles : nom et nationalité du producteur, matériaux employés, temps nécessaire à l'édification, plans intérieurs. On souhaiterait également connaître le prix du modèle chaque fois qu'il peut être déterminé. Ce qui est assez rare, malheureusement. Trop souvent il s'agit de prototypes dont personne, à commencer par le fournisseur, ne sait à quel prix ils pourraient être vendus. L'Etat, en échange de cette publicité gratuite, a offert une somme forfaitaire, à peu près uniforme et qui ne couvrait qu'une faible proportion de leur prix de revient. Et puis l'affaire en est restée là. Ou bien, ayant acheté à l'étranger, il s'est révélé incapable de s'y reconnaître dans ses comptes. A telle enseigne qu'aucun des locataires ne paie encore de loyer et que certains attendent depuis trois ans déjà qu'on ait réussi à calculer ce qu'il faudra bien qu'on finisse par leur demander un jour. Bel exemple de gabegie !

Ce vague dans lequel est laissé le côté financier est caractéristique. Il est gênant. Il est même plutôt inquiétant. Mais il ne faudrait pas en conclure qu'un candidat acheteur ne saurait à l'heure actuelle arriver à savoir le prix d'aucun modèle. Par exemple ceux dont nous déplorons l'absence, qui viennent d'Allemagne et d'Autriche et que tout le monde peut commander et se faire livrer dans les plus brefs délais valent de 500.000 à 900.000 francs. Ils sont en bois recouvert d'un solide crépi et comptent à coup sûr parmi les plus désirables. Nous aurions aimé les voir à côté de telle maison ultra-moderne qui offrirait avec eux le contraste le plus éloquent. Autant ils sont conformes aux goûts, aux habitudes des Européens, autant la maison en question paraît vouloir leur faire violence. C'est une sorte de boîte de verre, de bois et de métal posée sur un socle de pierre. Cela ne ressemble à rien, sinon à un élément de bateau jeté là par on se demande quel ouragan. A l'intérieur la comparaison navale s'impose encore davantage. Les chambres ne sont que des cabines. On n'arrive pas à imaginer comment, par quels moyens on pourrait arriver à imposer à cette cage vitrée ce minimum d'intimité, de personnalité que, plus que personne, les Français aiment donner à leur

SI SIMPLE QUE SOIT CETTE PETITE DEMEURE ELLE N'EN EST PAS MOINS PRÉFÉRABLE A UN APPARTEMENT SONORE, ÉTROIT ET SANS INDÉPENDANCE.

LE CENTRE EXPÉRIMENTAL CRÉÉ PAR LE M. R. U. A NOISY-LE-SEC RÉUNIT DES TYPES EXTRÊMEMENT VARIÉS DE MAISONS PRÉFABRIQUÉES.

A DROITE : MAISON AUTRICHIENNE EN BOIS RECOUVERT DE MORTIER ET POSÉE SUR SOUBASSEMENT DE PIERRE. — CI-DESSUS : MAISONS ALLEMANDES ÉDIFIÉES PRÈS DE ROUEN, SANS REVÊTEMENT. DEUX CENTS HEURES DE TRAVAIL SUFFISENT A LEUR ASSEMBLAGE, TRÈS FACILE EN PRINCIPE.

intérieur. Le constructeur, Jean Prouvé, compte parmi les chercheurs les plus intéressants à suivre, les plus audacieux, les plus doués. Mais il offre là imprudemment un parfait exemple de ce qu'une habitation normale ne doit pas être. De ce que, à notre avis, la maison préfabriquée ne doit jamais être, sauf dans les cas spéciaux où, précisément, ces défauts si évidents deviennent autant de qualités. Grandes baies, parois à peu près impossibles à décorer, pièces incapables de recevoir autre chose que le mobilier industriel conçu pour elles, comment en tirer parti pour faire un « chez soi » ? Comment réussir à y faire naître une atmosphère familiale, la douceur d'un foyer de « chez nous » ? Dans un centre urbain, même au milieu de jardinets, cela semble impossible. Tandis que pour des villégiatures, pour certains sanatoria, pour les bords de l'eau, les logis de week-end ou de grandes vacances à la plage, partout où l'on souhaite avoir le minimum de mobilier, le maximum de vue, d'air et de soleil, alors voilà la formule parfaite ! Pour des bureaux, pour des postes de fonctionnaires ou d'ingénieurs célibataires également. Mais pour le foyer, pour cette maison qui est et doit être pour chacun de nous la Maison avec un grand M, pour la demeure accueillante, reposante, abritée et secrète comme un nid, celle que réclame notre tempérament national, foin de cette machine !

Refusons les « machines à habiter ». Mais que cela ne nous empêche pas, au contraire, d'adopter les machines à fabriquer des habitations. Refusons les cubes de tôle et de carton, de verre et d'aluminium, refusons ces sortes de coques d'avions où certains visionnaires ont la prétention de nous incarcérer. Mais moquons-nous de cette légende qui veut que la maison préfabriquée n'ait aucune chance de s'acclimater en France.

Notre individualisme s'accommodera infiniment mieux de milliers de maisons et de maisonnettes familiales arrangées au goût de chacun plutôt que de ces casernes qui dressent autour de Paris leurs écrasantes silhouettes de ruches aux logettes interchangeables.

LA FENÊTRE DE MIMI PINSON

Derrière cette fenêtre était la chambre de Mlle Pinson. Dans cette chambre était Mimi, avec son unique robe, son bonnet, sa rose blanche et son cœur républicain. En 1921 — un peu du vieux Paris qui s'en allait — on démolit la maison et avec elle la fenêtre et les pots de géranium... Mais la robe, le bonnet, la rose, le souvenir de l'héroïne d'Alfred de Musset se sont perpétués dans tous les cœurs. Il existe encore quelque part dans Paris des Mimi Pinson qui n'ont pour toute richesse qu'une toute petite chambre, une fenêtre, quelques fleurs, une robe et aussi un cœur tendre.

L'ATELIER D'ARTISTE

Le bon fauteuil bourgeois apporte une note d'intimité dans un décor austère, d'allure presque monacale.

Un trio d'anges s'accroche à un pilier. Ce sont les gardiens du salon où l'artiste discute avec ses amis.

"J'AI TROUVÉ UN LOGEMENT!"

PAR M. DURAND-DUPONT

Où l'on a grande envie d'apprendre la sculpture.

Le métier envahit quelquefois l'appartement privé.

Ce bureau adossé à la bibliothèque... et au chauffage, près d'une belle armoire, est « vivable ». — Cette cuisine est réduite à sa plus simple expression ; mais tout y est pratique. — De l'art de transformer un modeste couloir en une plaisante bibliothèque-musée.

DEMEURE ROYALE

Mme B. de G... vient de réaliser dans son hôtel particulier une installation royale d'un goût exquis et sûr où la somptuosité rivalise avec la qualité et la sobriété. Les salons en boiserie Régence d'un blond merveilleusement doux, rehaussé par les couleurs des tapisseries Louis XIV et des meubles tous d'un style pur et signés des grands maîtres de la Grande Epoque, confèrent à l'ensemble une harmonie de tons d'une rare beauté. La salle à manger Louis XVI, avec ses boiseries couleur céladon, la chambre à coucher Louis XV, la salle de bains Restauration, chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre, font de cet hôtel particulier une des plus jolies choses de Paris. Perché tout en haut d'un immeuble moderne, la cime des arbres qui affleure les fenêtres fait comme un grand tapis de verdure qui ajoute, particulièrement en cette saison, à l'enchantement de l'œil.

Le bridge, dans ce somptueux salon découvert au travers du balcon en fer forgé du premier étage, exige la cinquième couleur : la royale. — Le style « Régence » des fauteuils, encore imprégné de la grandeur du XVII[e] siècle, se marie sans peine à la profusion décorative du style « rocaille ». — Une glace prolonge la perspective de l'entrée. Son cintre épouse la courbe de la porte du salon. La belle commode Louis XV, la simple applique, le trumeau, tout met en valeur les superbes boiseries. — Le boudoir, à côté du salon, dont on aperçoit les magnifiques tapisseries Louis XIV, ajoute le charme vivant de ses fleurs à celui du passé.

DÉCOR D'UN AUTRE TEMPS

La qualité et la riche sobriété des ensembles que forment les autres pièces — chambre à coucher Louis XV, salle de bains Restauration — font de cette magnifique installation, témoin des splendeurs révolues, une demeure vraiment royale pour notre temps.

La belle rampe en fer forgé rehaussé d'or de l'escalier intérieur qui du grand salon permet l'accès à la galerie qui surplombe ce dernier se marie on ne peut plus heureusement avec le blond vénitien des boiseries et l'Orient atténué du tapis.

PORTRAIT DE MA FILLE PAR KATHERINE LIBROWICZ

LE PRINTEMPS DE LA VIE

AU JARDIN DE L'ENFANCE

par HENRI-MARIE PIGRÉE.

PRINTEMPS, joie des yeux et promesse de la vie ! La grande symphonie, l'éclatante fête de la nature en éclosion vient de se renouveler, mais les espérances qu'elle fait lever sont bien fragiles encore. Dans nos campagnes en fleur le paysan guette l'horizon, appréhendant la nuée qui porte l'orage, et le jardinier s'inquiète de la bise tardive qui vient givrer l'aiguail au matin et flétrir la promesse des boutons fraîchement éclatés. Tempétueux aquilon ou autan desséchant, le mauvais vent qui passe suffit à rendre vains les mois de rude et patient labeur qu'exige notre terre nourricière de ceux qui la fécondent.

LES dangers ne sont pas moindres qui pèsent sur le jardin de l'enfance où l'éclosion, la santé physique et l'équilibre moral des jeunes pousses humaines demandent également bien des précautions et créent bien des soucis. Les premiers battements d'aile hors de l'affectueuse chaleur du nid maternel, les premiers pas sur les sentiers de la vie où tout apparaît démesuré à l'œil enfantin ne sont-ils pas eux aussi à la merci d'un mauvais vent ?

De combien de soins et d'attentions faut-il entourer les jeunes corolles vivantes pour éviter qu'elles ne s'étiolent, qu'elles ne referment leurs pétales sous la froideur hostile, sous l'incompréhension, sous la férule prématurée ? Ce monde si attachant des petits d'hommes qui s'épanouit au milieu de l'univers des grands a en effet des réflexes si déconcertants, des refoulements si mystérieux qu'il importe de protéger à tous les instants la sensibilité fragile de ces jeunes tyrans qui sont le charme et la tendresse de nos foyers.

CETTE mission devient chaque jour plus complexe dans notre monde tourmenté, aux lendemains imprévisibles, où un ordre nouveau se cherche à tâtons à travers les incompréhensions et les haines. Que de préoccupations angoissantes pour ceux dont la tâche est de protéger l'enfance, d'ouvrir ses yeux à la réalité et de la préparer à un avenir qui se révèle difficile !

L'évolution du milieu social et familial rend plus lourde et plus délicate encore cette protection de l'humanité qui lève. Sous la poussée des exigences inéluctables qu'apporte la vie ordinaire, l'enfance au foyer tend de plus en plus à devenir un mythe. Les soucis matériels dont sont accablés les ménages modestes, la pénurie de logement, la nécessité où se trouve parfois la mère de travailler pour apporter sa contribution au budget commun viennent trop souvent contrarier et même briser des traditions et des coutumes cependant profondément ancrées dans les familles françaises.

AU logis familial, où il n'est plus guère de place pour les ébats et pour les exubérances, l'enfant se trouve quelque peu isolé au milieu des préoccupations des parents. Il lui faut renoncer de bonne heure au refuge douillet du giron maternel pour aller affronter, balbutiant encore, ce milieu inconnu qu'est la vie communautaire, cohabiter avec d'autres enfants, dans la petite classe ou dans la lointaine colonie de vacances, s'accoutumer à des visages autres que ceux des êtres chers.

Ces premiers contacts avec la vie extérieure, de combien de désillusions et de désenchantements ont-ils été la cause ! Une école sans joie et sans tendresse suffit à briser les élans juvéniles, à flétrir la fraîcheur des spontanéités, à étouffer les premiers épanouissements de ces sensitives délicates que sont les cœurs d'enfants. Que de jeunes âmes froissées se sont ainsi précocement refermées dans des classes à l'aspect rébarbatif et aux murs suintant la tristesse, sous l'enchaînement de ces disciplines rigides qui faisaient de l'école des petits l'antichambre du collège et de la caserne !

Le souvenir s'estompe fort heureusement de ces « geôles de la jeunesse captive » qu'ont vitupérées tant de leurs victimes, de Montaigne à Jules Vallès, de ces moules préfabriqués qui modelaient l'enfance de leur empreinte implacable, sans nul souci de ses aspirations, de ses goûts, de ses possibilités. Et d'où seuls les plus doués, les mieux armés, les plus résistants parvenaient à se libérer pour défricher la route vers les hauts sommets où il est permis de respirer l'air pur.

CE n'est pas médire des sévères servitudes auxquelles ont été astreints les aînés que de constater qu'elles ne s'adaptent plus aux conditions modernes de l'existence ni à l'évolution du milieu humain. Comment ne pas considérer avec autant de sympathie que d'intérêt les multiples tentatives qui se poursuivent depuis de longues années déjà dans le dessein de trouver un terrain de culture plus approprié à cette frêle plante qu'est l'enfance, de faire de la connaissance non plus un fardeau pesant, mais une découverte continuelle, et de préparer les jeunes, par un contact direct avec les choses, aux rudes épreuves que la vie peut leur réserver ?

De la triste « maternelle » d'antan aux frais jardins d'enfants et aux écoles nouvelles, bien des efforts utiles ont été réalisés déjà pour faire éclater les rouages fatigués et les contraintes périmées. En serait-ce vraiment fini de l'enfance en grisaille, des mornes classes sans air et sans lumière, de la monotonie des heures d'étude, de cet ennui mortel qui stérilise l'intelligence ?

LE défrichement se poursuit afin de donner à la petite personnalité de l'enfant la possibilité d'éclore, de laisser se former sa réflexion et son jugement devant les mille et un miracles que la vie offre à ses yeux émerveillés. Prétendre ouvrir les cerveaux enfantins aux notions de la discipline collective, de la responsabilité individuelle et de l'utilité de l'effort sans user pour cela de contrainte n'est plus considéré aujourd'hui comme une utopie ou comme un décevant mirage.

Au reste, préparer la jeunesse à ses activités de demain en lui laissant le goût et le sens de l'initiative, n'est-ce pas l'armer pour les tâches qui l'attendent ? N'est-ce pas lui donner la volonté d'affronter avec sang-froid les dangers de cette jungle redoutable qu'est l'humanité en lui insufflant le goût de ce courage qui — comme le disait Jaurès aux jeunes lycéens d'Albi — « est de chercher la vérité et de la dire, et de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe » ?

QU'UNE telle voie ne soit pas exempte de risques et d'embûches, on le concevra aisément. Elle comporte en tout cas des expériences délicates, comme le renoncement à l'effort exigé et parfois pénible, l'abolition totale de la gymnastique mnémonique, le vagabondage des imaginations qu'on laisse courir librement la prétentaine. Parmi toutes les louables initiatives auxquelles se consacrent des éducateurs-nés, des maîtresses et des maîtres pleins de foi, voués de toute leur âme à cet apostolat éducatif et moral, il convient sans doute de discerner ce qui peut se concilier sans heurt avec nos coutumes et nos mœurs propres.

Aller vers l'idéal tout en restant dans le réel, c'est là une préoccupation dont n'entendent du reste pas s'abstraire les hommes et les femmes de bonne volonté, de tout rang, de toute condition et de toute appartenance qui se passionnent pour ce problème de la prééducation.

A CEUX et à celles qui se sont ainsi donné la belle mission de protéger les semailles et de préparer les moissons futures rendons au moins l'hommage qui leur est dû. Rien de plus noble, de plus précieux que l'œuvre de ces jardiniers qui, sous le signe de l'éternel printemps, se penchent avec tant de sollicitude éclairée sur l'enfance, joie du présent, force de l'avenir et espoir du monde.

ÉCOLE NOUVELLE

par Claude THOMAS

« L'éducation n'a pas plus de raisons de rester figée que l'agriculture, l'industrie ou le commerce ; et il serait absurde de vouloir préparer l'enfant à la vie sociale de demain avec des procédés qui convenaient à la société d'hier. »

Cette phrase écrite voilà plus de quinze ans par le docteur Decroly annonçait la transformation profonde des méthodes d'éducation à laquelle nous assistons depuis la fin de la guerre. Si *L'Illustration* pouvait dès 1934 mentionner la mise en application des principes établis par les docteurs Montessori et Decroly à la suite des études des docteurs français Itard et Seguin, c'est depuis quelques années seulement qu'on peut parler justement d'une « école nouvelle ». A l'origine le souvenir des écoles aux murs sombres, des classes malsaines, surpeuplées et sans jour aurait amené les éducateurs à réclamer de larges bâtiments aux grandes fenêtres, dotés de terrasses et de piscines. Il s'agissait d'abord d'offrir aux enfants débiles des quartiers populaires ce qui manquait souvent à la maison familiale : de l'air et du soleil. C'est ainsi qu'apparurent, grâce à l'initiative de municipalités ouvertes au progrès, les premières maternelles modernes, puis les « jardins d'enfants » des lycées et ceux des habitations à bon marché.

Mais depuis lors les conditions matérielles et la vie sociale n'ont cessé d'évoluer. Les méthodes appliquées au jardin d'enfants ayant fait leurs preuves, on en est arrivé à élaborer un cycle complet d'études, et dans les premières « écoles nouvelles » ouvertes à Paris et qui viennent de recevoir au début de l'année le statut d'écoles publiques est mise en œuvre une pédagogie entièrement revisée. En dépit des préventions et des réserves « officielles » on assiste, semble-t-il, à l'éclosion d'une nouvelle jeunesse, éduquée et formée dans une atmosphère de liberté et d'initiative.

Là le mot discipline ne correspond plus à son ancienne définition. C'est l'enfant qui s'engage à remplir des charges qu'il a voulues et acceptées. S'il ne les remplit pas il sait qu'il est en défaut non parce qu'un adulte en a décidé ainsi, mais parce qu'il entrave la bonne marche d'une organisation qu'il approuve et qu'il comprend. Maître et élèves cherchent ensemble les moyens d'arriver à des solutions meilleures ; ils partagent ensemble la responsabilité de décisions nouvelles. « Place », « notes », « classement », « sanction », ces termes n'ont plus guère de signification dans la classe. Partant des besoins de l'enfant, l'école recherche avec lui leur harmonisation dans la petite société qui s'est formée. Aussi bien dans cette société, où ce n'est plus le professeur mais l'enfant qui a le rôle essentiel à remplir, on découvre une jeunesse plus

Ouvrant sur le bois de Vincennes la grille de l'école Decroly, à Saint-Mandé, n'est jamais fermée.

saine et plus heureuse, libre, mais aussi plus consciente de ses responsabilités, mieux disposée à affronter la vie.

L'ÉCOLE EXPÉRIMENTALE DE BOULOGNE

Une simple pancarte : l' « Ecole nouvelle », une petite porte enfoncée dans le mur, s'ouvrant sur une pelouse verte, de grands arbres, quelques touffes de primevères et de pâquerettes roses, des enfants affairés autour d'un tas de sable, et déjà il nous faut répéter tous les vieux souvenirs gardés d'une enfance d'écolier : le préau sombre, la cour de récréation bitumée où la cloche faisait aligner les classes, le sifflet du surveillant et le « piquet » tournant lentement autour de quatre marronniers. L'école de Boulogne, installée dans la riante maison de campagne où séjournait autrefois Marie Waleswka lorsque l'Empereur était à Saint-Cloud, ne correspond plus à l'idée que l'on s'était faite d'un établissement scolaire.

« Vous venez voir la directrice ? Son bureau est là, au premier, je vais vous montrer », déclare

LE « PIQUAGE » N'EST PAS L'APANAGE DES FILLETTES, IL CALME L'EXUBÉRANCE DES GARÇONS.

avec autorité une petite bonne femme de quatre ou cinq ans arrivée en courant. Vous venez pour un journal ? Alors vous voulez voir les classes. Il y en a quatre. Venez chez les grands, ils ont depuis hier deux petits cochons d'Inde. Vous verrez, c'est très amusant... »

Et, tiré par la main, poussant machinalement deux portes vitrées, nous nous trouvons — assez embarrassé — au beau milieu de la classe des « grands », une vingtaine de fillettes et de garçons de six à sept ans.

« Nous sommes habitués aux visites, explique la maîtresse. Souvent des parents viennent s'asseoir dans la classe pour suivre notre travail. »

Définitivement débarrassée des bancs et pupitres — « conçus pour des clercs de notaire » — ainsi que du bureau et de son estrade, cette classe offre un aspect qui déconcerte un peu : petites tables pour quatre ; chaises disposées au gré des écoliers, qui changent de place, parlent, se concertent, se heurtent même ; tableaux et pancartes couvrant les murs au-dessus d'étagères garnies d'objets bizarres ; pots de fleurs près d'une fenêtre ; brocs et cuvettes dans un coin ; dans un autre une caisse remplie de paille où s'agitent les cochons d'Inde annoncés. Toute la ruche est en plein travail, mais chacun a choisi son activité : beaucoup de petites filles rédigent des lettres, les garçons dessinent sur leur cahier ou leur ardoise, mélangent des couleurs ; l'un d'eux assemble un puzzle géographique tandis que, décidée et ferme sur ses jambes, une « grande » trace à larges traits de pinceau un toit orange et des arbres bleuâtres sur un chevalet près de la fenêtre. La maîtresse va de l'un à l'autre, se penche, apprécie, suggère, rectifie. Elle ne commande ni ne défend jamais.

« La seule règle ici, rappelle-t-elle, est de ne rien faire qui puisse gêner le voisin... et aussi de ranger les objets déplacés ou de nettoyer les taches qu'on a faites. »

Effectivement, malgré les véritables débats qui s'instituent autour de certaines tables et des allées et venues de quelques-unes, la classe n'est

A CINQ ANS JEANNETTE SAIT TENIR UN PINCEAU, ET LES ESSAIS D'ÉCRITURE EN SONT FACILITÉS.

LES « MOINS DE QUATRE ANS » NE SONT PAS LES MOINS ATTENTIFS AUX TRAVAUX D'ARCHITECTURE.

CATHERINE, CINQ ANS, S'EFFORCE D'ÉVOQUER LA SILHOUETTE DU CLOWN QUI L'A FAIT RIRE AU CIRQUE.

pas bruyante. Un certain nombre de services sont assumés volontairement. Une élève arrose les plantations en pots sur la fenêtre, l'autre distribue et range les crayons ou les cubes, ou les « formes », petites pièces de métal peint à l'aide desquelles on dessine d'un trait le cercle parfait, le banal carré ou l'étoile à cinq branches qu'on pourra colorier. En dépit — peut-être faudrait-il dire : en raison — de cette liberté d'action et de parole, tous les enfants travaillent avec une application telle qu'ils ont déjà oublié la présence du photographe, dont la lampe lance de temps en temps de brusques éclairs. Un petit garçon de six ans qui manifestait tout à l'heure une exubérance excessive a accepté de se livrer à quelques travaux de menuiserie... dans la pièce voisine. Après avoir manié le marteau et la scie durant une demi-heure il est revenu avec grand plaisir à son dessin inachevé. On entend bien parfois quelque éclat de rire ou le bruit d'une bousculade, mais on ne retrouve plus jamais ce ronronnement de « bavardage » qui s'élevait dans la classe d'autrefois au moindre incident.

« On n'a plus le temps de bavarder, on est trop occupé : il y a les grands tableaux muraux à remplir, les textes de lecture à imprimer, les objets à mesurer, les modelages, les étagères à couvrir d'acquisitions nouvelles, les plantes à soigner, l'aquarium et le poulailler. »

Hors de la classe, dans les escaliers et les couloirs, la même animation règne. Des enfants circulent, affairés ; l'un d'eux nous conduit « chez les petits » — les moins de quatre ans — qui, assis en rond sur le plancher, écoutent la maîtresse jouer doucement du pipeau. Chacun, à tour de rôle, gravement d'abord, évolue le long d'une ligne tracée à la craie sur le rythme qu'il a lui-même choisi et indiqué. Au fond de la pièce l'eau coule, vive, dans un grand bac sur lequel se penche, les manches retroussées, une petite brunette de deux ans et demi qui emplit, vide, mélange de la terre, triture une bouillie noirâtre tandis qu'un sourire de béatitude épanouit sa frimousse un peu barbouillée. Celle-là est encore au stade « terre et eau », par lequel tous ont passé. Parfois, de la classe des grands, un garçon qu'en d'autres lieux on qualifierait peut-être d' « inadapté » vient retrouver ici le calme avec l'eau fraîche et la terre noire.

Dans cette école où « chacun fait ce qu'il veut » avec ordre et application les jeunes éducatrices pourraient toutes conserver le titre si joli de « jardinières d'enfants ». Car l'école de Boulogne, si elle s'accroît chaque année d'une classe, si elle envisage d'amener un jour ses élèves jusqu'à l'entrée dans la vie professionnelle, ne reçoit encore que des enfants relativement jeunes.

MICHEL N'AVAIT JAMAIS VU D'APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE ; IL EN A VITE SAISI LE MÉCANISME.

L'ÉCOLE DECROLY

Mais à l'autre bout de Paris, au bord du bois de Vincennes, une autre école nouvelle offre déjà un cycle complet d'études, jusqu'à la cinquième de l'enseignement secondaire, et la méthode Decroly, qu'elle applique, est précisément l'une de celles qu'expérimentent les centres d'entraînement aux méthodes actives.

Dans la maison blanche et le jardin de Saint-Mandé on retrouve l'ambiance de la villa de Boulogne, et chez les élèves plus d'aisance encore. Jacques et Odile, de « 6e Nouvelle », ne semblent nullement étonnés d'avoir à accueillir seuls un visiteur auquel ils montrent leur cahier unique, où sont rassemblées chaque jour, au hasard des travaux, des sorties, leurs observations personnelles. Autour de la classe s'étale un assortiment en apparence hétéroclite d'objets qui ont pour les élèves une signification très précise.

« La classe, c'est notre pièce, disent-ils, on y travaille tous ensemble avec la maîtresse. »

Bien que nous soyons chez les « très grands »

LES « SIXIÈMES » RESTAURENT UN VIEUX GUIGNOL POUR LEUR THÉATRE DE MARIONNETTES.

LES CLICHÉS D'IMPRIMERIE EN MATIÈRE PLASTIQUE ORNERONT MURS... ET CAHIERS INDIVIDUELS.

LE THÈME DE « LA DÉFENSE » EST ILLUSTRÉ PAR LES SOINS CORPORELS... ET AUSSI MÉNAGERS.

FRANÇOISE, CHARGÉE CETTE SEMAINE DU « SERVICE DES LAPINS », LEUR APPORTE UNE GATERIE.

— certains ont jusqu'à onze ans ! — aucun manuel scolaire. Les livres qui emplissent l'étagère forment la bibliothèque, où sont réunis les documents dont chacun peut se servir : atlas, dictionnaire, textes français, latins ou anglais. Il n'y a plus de « cours » de géographie, de mathématiques ou de sciences naturelles. On observe, on évalue des objets, on fait des recherches personnelles dont le résultat est donné en « causerie » devant ses camarades, et surtout on sort beaucoup : au ruisseau d'où l'on rapporte des grenouilles, au marché où l'on achète légumes et fruits, à l'usine, à l'hôpital d'où l'on revient avec des questions et des réponses nouvelles. Encore les travaux proprement « scolaires » n'occupent-ils qu'une partie de la journée. Il faut décorer la classe, l'école, confectionner masques et déguisements pour une fête, préparer une réception des parents, fabriquer un établi pour le travail du bois, réparer le poulailler, faire la lessive des chiffons et des serviettes, sans oublier de cultiver avec le

L'ABÉCÉDAIRE CLASSIQUE EST INCONNU A L' « ÉCOLE NOUVELLE ». LES PREMIÈRES PHRASES IMPRIMÉES PAR LES ÉLÈVES EUX-MÊMES ET REPRODUITES AU MUR SONT D'ABORD APPRISES COMME UN JEU.

FRANCIS, INCAPABLE D'ATTENTION, FAIT DE LA MENUISERIE POUR NE PAS GÊNER SES CAMARADES.

GÉRARD, SEPT ANS, MODÈLE UN « VRAI » TIGRE.

RÉUSSIS, LES MONTANTS DU NOUVEAU GUIGNOL !

LE POULAILLER A ÉTÉ CONSTRUIT PAR LES MONITEURS, MAIS LES POULES SONT SOIGNÉES PAR LES ÉLÈVES QUI, A TOUR DE ROLE, EMPORTENT UN ŒUF.

plus grand soin son petit jardin individuel.

Toute l'activité de l'école tourne autour d'un thème central que l'actualité renouvelle chaque année : c'est cette année « la défense », après avoir été « le ravitaillement » ! Si Pierre et Christiane apprennent à lire sans alphabet, à compter sans table de multiplication, s'ils font, comme tous les écoliers de leur âge, des versions latines et des opérations algébriques, ils apprennent surtout à vivre non seulement dans une école, mais dans une société, celle dans laquelle il leur faudra entrer et vivre.

LA FAMILLE ET L'ÉCOLE NOUVELLE

Appelée à se transformer constamment au rythme de la vie moderne, l'école se trouve placée devant un problème nouveau : celui des éducateurs. C'est pourquoi il existe au deuxième étage de la maison de Boulogne une « chambre des stagiaires », où moniteurs, instituteurs français et étrangers se succèdent, vivant quelques jours dans une atmosphère nouvelle, confrontant leurs critiques. Tous retrouvent les méthodes mises en application durant l'été dans les colonies de vacances, où, plus libres, ils peuvent discuter d'améliorations possibles et éventuellement condamner les expériences qui ont échoué. Le maître est désormais avant tout un élève lui-même, plus expérimenté que les autres, mais qui travaille et apprend avec ceux mêmes qu'il devra guider.

Mais ce sont surtout les rapports entre l'école et la famille qui apparaissent sous un jour tout nouveau. L' « école nouvelle » a besoin des avis et du concours des parents. Ces derniers, invités à tour de rôle à assister aux classes, à partager les travaux des enfants, à organiser avec eux de petites fêtes, participent effectivement à la vie de l'école. Tous les mois une longue réunion de travail réunit éducateurs et parents. Ensemble ils jugent de l'effort accompli, des résultats, apportent suggestions et critiques, soulèvent des problèmes nouveaux. Et si les parents sont appelés à venir en aide à l'école — placée devant les difficultés matérielles que l'on connaît — l' « école nouvelle » offre en échange des solutions aux nouveaux problèmes posés à la famille par les conditions de la vie moderne. L'école du jeudi accueille non seulement les élèves que les parents ne peuvent garder, mais aussi leurs frères et sœurs. La bibliothèque est à la disposition des parents, ainsi que l'atelier — dont l'outillage permet quelques embellissements au foyer ou dans la classe — et la salle de culture physique. Echange de services, mais aussi œuvre de compréhension dont, en fin de compte, l'enfant retire le plus grand bénéfice. Car s'il est encore trop tôt pour parler de résultats « scolaires » obtenus à l' « école nouvelle » (ouverte depuis deux ans) on peut déjà apprécier les effets de son éducation sur le caractère des jeunes enfants qu'on y rencontre.

On ne saurait évaluer par avance la somme exacte de connaissances qu'ils auront accumulée à leur sortie de l'école, mais, à les voir agir librement et joyeusement, on sait à l'avance qu'aucune circonstance ne saurait les prendre au dépourvu et qu'ils entreront dans la vie sociale avec l'entrain et l'assurance qui leur offrent peut-être les meilleures chances de bonheur.

BISON ET HIRONDELLE

PAR HENRI JOUBREL

MAMAN, je m'ennuie !... »

Combien de fois l'avez-vous entendu ce gémissement de Pierrot ou de Martine ?

Les jouets sont brisés, les livres n'intéressent plus, les petits camarades du jardin public ont été méchants. Alors, que faire ? Maman, que faire ?

Aller dans la rue ? Mais la rue est dangereuse, et puis maman ne veut pas... Aller au cinéma ? Ce serait épatant, mais le cinéma est cher, et puis encore maman ne veut pas... « Alors, dis, maman, qu'est-ce qu'il faut faire ? »

On ne peut tout de même pas occuper tout son temps libre à faire des commissions, rendre service à la maison ou s'enfermer dans les bouquins de classe. Quant à aller voir *encore* tante Berthe, non, merci ! Ses joues piquent et sa limonade a mauvais goût...

De moins en moins la famille et l'école suffisent à satisfaire les besoins de l'enfant. De plus en plus celui-ci ira chercher ses joies et ses mots d'ordre dans des groupements spécialement conçus pour son épanouissement. Il y a là un phénomène social nouveau. Et lorsqu'on en reconnaît les avantages on ne peut que l'encourager.

Parents et maîtres, accablés de soucis et d'obligations, peuvent-ils ne pas être heureux de voir garçonnets et fillettes pris en main par d'autres éducateurs qu'eux-mêmes le jeudi, le dimanche et surtout pendant les vacances ?

Peuvent-ils ne pas remarquer que l'enfant y acquiert une débrouillardise, un goût de l'initiative et des responsabilités, un sens de la camaraderie, un désir de rendre service que les disciplines familiales et scolaires ne suffisent généralement pas à lui assurer ? Et peuvent-ils, en tout cas, ne pas se féliciter de voir la santé physique de l'enfant développée par les jeux et les promenades au grand air ?

son réseau de propriétés. De même la S. N. C. F., les grosses usines, les banques. Dès le 15 juillet, et pour une période de trois semaines à deux mois, Paris surtout se vide de bandes bruyantes, harnachées comme des légions romaines, qui prennent d'assaut les gares et les trains. Toutes les régions de France sont l'objet d'une « colonisation » temporaire dans leurs écoles vides, des hôtels, des baraquements, les communs des châteaux.

Un pavillon tricolore grimpe au haut d'un mât, des sons de trompe alternent avec des cris de rassemblement : voilà la petite troupe installée. Les amateurs de silence seront sages d'aller chercher refuge plus loin!... Car seule la flamme du feu de camp le soir pourrait plaire à leur sensibilité blessée.

A la colonie la vie éclate. C'est un bain d'air pur et de joie. Lorsque sur les prés et les plages on a approché ces gosses tannés par le soleil et le vent, entendu leurs chants de marche derrière les fanions multicolores, leurs devises d'équipe à l'appel du chef de file, leurs rires dans leurs jeux, force est de reconnaître le progrès accompli

AU CANTONNEMENT DES LOUVETEAUX, DANS LE SOLEIL DU PRINTEMPS, LES PLAISIRS DE LA TABLE, LES GRANDS JEUX, LA LECTURE DE BELLES HISTOIRES; GERBE DE SOUVENIRS MERVEILLEUX.

C'est pendant les vacances que la nécessité la plus urgente d'une éducation « inter-jeunes » se fait sentir. Car elles sont longues les vacances ! Que faire ? se demandent les malheureux parents ne pouvant s'offrir eux-mêmes un long repos loin de leur domicile, que faire d'un petit diable terriblement remuant, que faire de lui lorsqu'il a fini de lire ses vieux illustrés, brisé la carafe en essayant un tour d'illusionniste ou une expérience de chimie et qu'il ne veut plus aller jouer dans la rue ou dans le jardin public ?

Il faut aussi avoir vu l'exiguïté, l'inconfort, l'insalubrité de certains logements — et constaté la nervosité explicable d'une mère de famille — pour comprendre qu'une « évasion organisée » des enfants est indispensable aux beaux mois de l'été.

Les colonies de vacances s'offrent à eux. Généralisées pendant la guerre en raison du besoin de détente et de suralimentation éprouvé par les enfants, elles se sont sans cesse développées depuis cette époque. Deux cent mille en 1945, les petits colons étaient un million en 1948 ! Chiffre qui ne représente encore, d'ailleurs, qu'un cinquième de la population d'âge scolaire...

Presque exclusivement confessionnelles à l'origine, les colonies dépendent maintenant des organismes les plus divers : paroisses, amicales, laïques, écoles, communes, départements, usines, grandes entreprises, armée, ministères. La Marine, par exemple, a

PETITS GARS DES VILLES RENDUS A LA NATURE, ILS APPRÉCIENT LEUR CHANCE ET LA CRIENT...

depuis le temps de sa propre enfance, où s'amuser donnait lieu à tant de décevantes tentatives !

Mais la récréation des enfants n'est évidemment pas la seule préoccupation du directeur et de ses moniteurs. Allez faire un tour à la cuisine ou au réfectoire à l'heure du repas. Quels appétits ! A la colonie on mange bien, c'est-à-dire des menus substantiels, appétissants, harmonieusement équilibrés. Cette nourriture (combinée avec la sieste, où l'on n'entend que les insectes) fait, après un amaigrissement passager dû au changement d'air, monter en quelques semaines le poids des petits citadins.

A la colonie il faut aussi — il faut surtout — qu'on acquière de bonnes habitudes et qu'on essaie d'y perdre les mauvaises ! Observez les moniteurs. Notez leur vigilance pour la propreté du corps des enfants (certains de ceux-ci, le saviez-vous ? n'ont jamais vu de brosse à dents et il en est qui, croyant avoir affaire à une friandise, ont mangé leur pâte dentifrice), la propreté du langage (les enfants d'origine misérable ne sont pas les seuls aujourd'hui à jurer comme des charretiers !), à la « bonne conduite » (la mixité de beaucoup de colonies déplace certain problème, mais ne le supprime pas). Le moniteur doit aussi convaincre le petit garçon de ne pas fumer en cachette « pour imiter papa », la monitrice dissuader la petite fille de se mettre du rouge à lèvres pour

COMMUNIQUER EN MORSE EST SI PASSIONNANT !

DEUX DOIGTS LEVÉS : LES OREILLES DU LOUP.

ICI LA DOUCHE EST MEILLEURE QUE CHEZ SOI.

QUI EST LE PLUS JOYEUX, L'ENFANT OU LA FLEUR ?... TOUTE UNE VIE DEVANT SOI, QUELLE RICHESSE !

LA COLONIE MARCHE FIÈREMENT VERS L'AVENIR.

faire « comme maman ». Il doit stimuler les lents et les apathiques pour qu'ils rendent service à la collectivité, montrer à chacun la bonne manière de s'y prendre, ne pas s'énerver devant les maladroits, réconforter d'un sourire et d'une tape affectueuse ceux qu'un « coup de cafard » passager fait soudain songer à la maman près de qui on s'ennuyait tant...

Et le soir encore, la nuit même, il doit, ce moniteur, demeurer en alerte.

Tâche épuisante... Tâche où les chefs ne trouvent leur récompense que dans les sourires et les élans d'amitié

QU'ELLE EST BONNE, LA TARTE DE CHEFTAINE HIRONDELLE ! — A LA FÊTE, LA COLONIE FAIT LA PARADE.

TEL BAGHEERA SORTANT D'UN FOURRÉ ÉPAIS...

qui montent spontanément vers eux.

Il n'y a donc plus, vous le voyez, de simples « garderies » ; il n'y a plus de tristes « pions » levant de temps à autre les yeux d'un roman pour « surveiller » les ébats enfantins. Il y a des meneurs, des entraîneurs, des semeurs de joie... Bison, Hirondelle, qui savent tant de choses et qui donnent toujours l'exemple, voilà les moniteurs et monitrices d'aujourd'hui.

Vingt mille jeunes gens l'an dernier ont été préparés à ce rôle au cours de stages de dix jours organisés dans toute la France. « Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active », « Union française des colonies de vacances », « Centres de formation de moniteurs de loisirs éducatifs » rivalisent de dynamisme et de compétence pour que les colonies soient bien dirigées. De leur côté, sillonnant leur département, les inspecteurs de la Jeunesse contrôlent la valeur des cadres ainsi formés, jugent sur place si le diplôme d'État de moniteur — qui demain sera indispensable — peut leur être attribué.

Séduits par les résultats obtenus par ces semaines à la campagne, à la mer ou à la montagne sur la santé et le caractère de leurs enfants, beaucoup de parents cherchent à prolonger cette action éducative au cours de l'année scolaire. Ah ! si Pierrot ou Martine pouvaient retrouver souvent Bison ou Hirondelle, dont ils acceptent si bien les conseils !...

Ce désir explique la faveur grandissante remportée par les mouvements d'enfants. Louveteaux, Jeannettes, Petites Ailes du scoutisme, Cœurs Vaillants, Francs-Camarades, adhérents de patronages laïques et confessionnels divers attendent avec impatience le jeudi et le dimanche pour reconstituer la bande d'amis sous la conduite de chefs et de cheftaines. S'amuser comme à la colonie, ne plus avoir à penser au problème d'arithmétique et aux fleuves de l'Asie ! Partir en chantant, le plus loin possible de la ville ! Ces rondes dans les prairies, ces poursuites dans les sous-bois, comme elles font bien oublier toutes les servitudes d'un monde d'adultes si peu compréhensif !

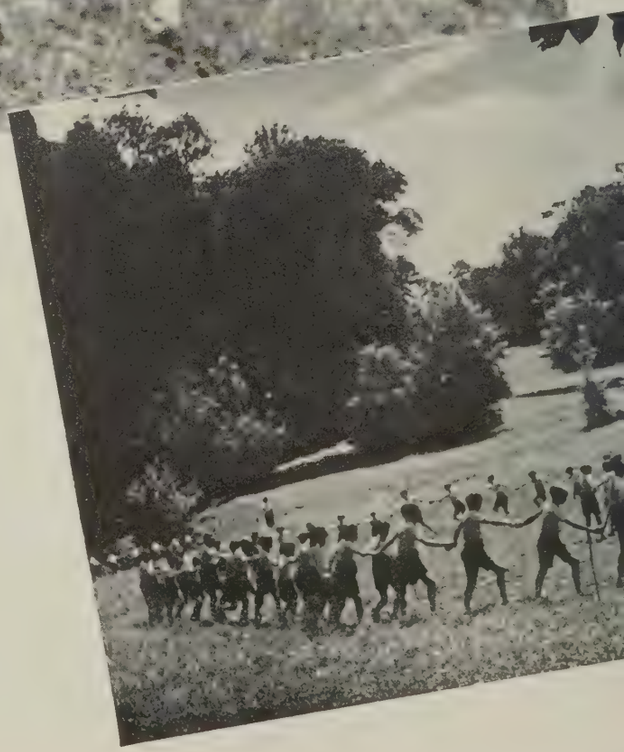
Là aussi les principes de l'éducation « active » triomphent. Garçonnets et fillettes sont divisés en équipes, avec pour chef d'équipe le plus dynamique d'entre eux. Place (et quelle place !) est laissée à l'imagination et au goût de la libre découverte. Chef ou cheftaine, je veux dire Bison ou Hirondelle, sont toujours agréables à écouter, à suivre tant ils ont des idées merveilleuses.

Vous connaissez, de l'extérieur, les « Louveteaux ». C'est le mouvement-type, dont les autres se sont plus ou moins directement inspirés, tout au moins dans les principes pédagogiques. Ils tirent leurs jeux, leurs chants, leurs mimes du *Livre de la jungle* de Kipling. La fabulation, si bien admise à huit ou dix ans, permet aussi l'adoption de qualités physiques et morales que le romancier anglais prête au jeune loup. Chef ou cheftaine (ici Akéla, Baloo ou Bagheera) sont les symboles de la force et de la sagesse. Les garçons bavards et inutiles, qu'il faut bien se garder d'imiter, sont des Bandar-logs, les singes. Un lâche est comme Tabaqui, le chacal. Et un méchant fait penser à Shere Khan, le tigre. Aux yeux des petits d'hommes tout un cérémonial vient renforcer cette fiction, dont ce fameux rassemblement autour du « rocher du conseil » où trône le Vieux Loup, plein d'usage et de raison.

Ainsi, dans la plupart des groupements d'enfants on vit des heures captivantes, loin de la banalité quotidienne.

AUJOURD'HUI ON RECONSTITUE L'ARRIVÉE DES EXPLORATEURS CHEZ UNE PEUPLADE SAUVAGE.

La vie est là, devant... Saurons-nous a notre tour y faire notre place ?



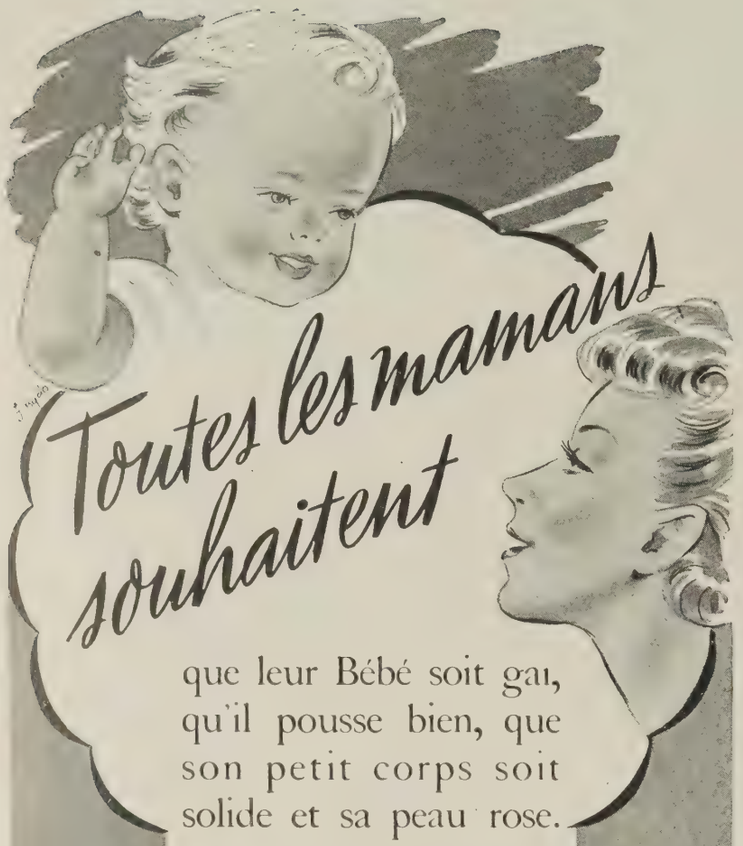
Société bâtie à leur mesure, le mouvement éducatif exerce sur l'évolution des enfants une influence décisive. L'éducateur doit même veiller parfois que l'enthousiasme ne vienne pas contrarier l'accomplissement des devoirs familiaux et scolaires. Question, pour lui, d'intelligence et de cœur.

Mais que ce danger est mince à côté de celui de certains journaux illustrés et spectacles de cinéma, distractions habituelles de la plupart des enfants ne faisant pas partie d'un groupement organisé !

Vivent donc les colonies de vacances et les mouvements éducatifs ! En ensoleillant les premières années de nos fils et de nos filles, en fortifiant leur santé, en développant leur personnalité, en les armant pour la vie ils les préparent à mieux réagir à toutes les difficultés qui les attendent.

IL Y A TOUT A ESPÉRER DU CONTACT ET DES ÉCHANGES ENTRE LES ENFANTS DU MONDE ENTIER. LES HOMMES NE S'ENTENDENT PAS PARCE QU'ILS SE RENCONTRENT TROP TARD !

Si tous les enfants du monde pouvaient se donner la main...



Toutes les mamans souhaitent

que leur Bébé soit gai, qu'il pousse bien, que son petit corps soit solide et sa peau rose.

LA POINTE BABISSEC

tient Bébé au sec, son tissu est le plus doux, ses bandes soutiennent les reins de l'enfant et sa forme spéciale dégage ses membres gracieux.

un Bébé Babissec sourit

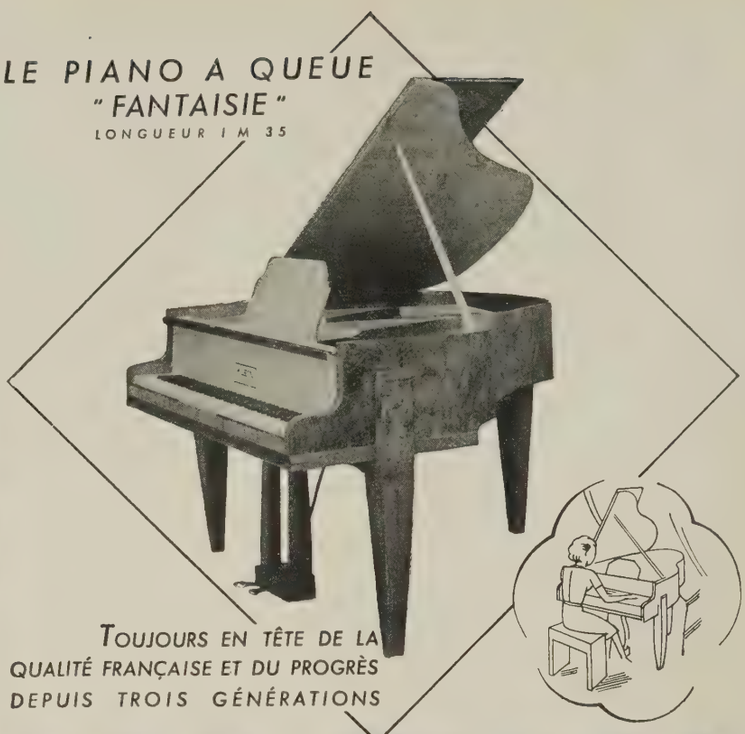
ADOPTEZ

Babissec

ET BÉBÉ SOURIRA

GRIZEAUD

49-8

LE PIANO A QUEUE
"FANTAISIE"
LONGUEUR 1 M 35

TOUJOURS EN TÊTE DE LA QUALITÉ FRANÇAISE ET DU PROGRÈS DEPUIS TROIS GÉNÉRATIONS

KLEIN

CATALOGUE ET ADRESSE DE NOS AGENTS FRANCO SUR DEMANDE
141 RUE LAFAYETTE
PARIS-Xe – TRUDAINE 05-31
USINE A MONTREUIL

PRODUIT DU **LION NOIR**

Paillard S. A.
Yverdon. (Suisse)
présente sa
dernière création

RENDEMENT ACCRU * *Par une conception entièrement nouvelle* *

MOINS DE FATIGUE * *Retour automatique du chariot* * *Interlignage automatique* * *Introduction et sortie automatiques du papier* * *Sténo-bloc droit devant les yeux* *

AGENCE EXCLUSIVE POUR LA FRANCE · **GASPARD TRUMPY & Cie (S.A.R.L.)** · **12 RUE CAUMARTIN OPÉRA 22-08 PARIS 9e**

SUISSE ROMANDE :
L. M. CAMPICHE S. A. PÉPINET 3 . LAUSANNE

MAROC :
A. VAUTIER 7 PAS. DU Gd SOCCO . CASABLANCA

ALGÉRIE :
JEAN STEINER 15, R. DU HAMMA . ALGER

•

Ets E. SCHUMACHER 18, AV. LOUBET . ORAN

BELGIQUE
COSIMO S. A. 55, RUE VEYDT , BRUXELLES

TUNISIE :
PIERRE FRENDO 4, RUE DE VESOUL . TUNIS

M.P.N.F. 4

Vous avez perdu
2 ou 3cms Monsieur !...

Agréable à entendre, n'est-ce pas?... et facile à obtenir en portant une Ceinture Linia.

Discrète, la Ceinture Linia augmente votre bien-être en protégeant votre santé car elle vous maintient avec fermeté et légèreté.

Gardez la ligne avec la Ceinture Linia !..

Ceintures LINIA

Sous-vêtements et maillots élastiques

En vente exclusivement chez J. Roussel { 166, Bd Haussmann, Paris (Tél.: Carnot 09-14). 1, rue de Castiglione, Paris. 4, av. de Suède, Nice. 18, rue Grignan, Marseille.

Catalogue **21 c** et bulletin de commande par correspondance sur simple demande, sans engagement.

LOTERIE NATIONALE

PYRENE

Protection contre L'INCENDIE

Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

Bretelles Ceintures Cravates

FILVER

68-74, rue Désiré - SAINT-ÉTIENNE (Loire)

HOTELS et VILLÉGIATURES

CÉVENNES

LAMALOU - LES - BAINS (Hérault-Cévennes)
15 avril - 1er novembre
SYSTÈME NERVEUX-RHUMATISMES
HYPERTENSION-ANÉMIES
(Cure climatique et de repos)
CENTRE DE TOURISME
Casinos-Théatre - Fêtes et Sports
Renseignements : Syndicat d'Initiative - Tél. 42

FRANCE-SUÉDE

HOLLANDE ALLEMAGNE DANEMARK
BELGIQUE
PARIS

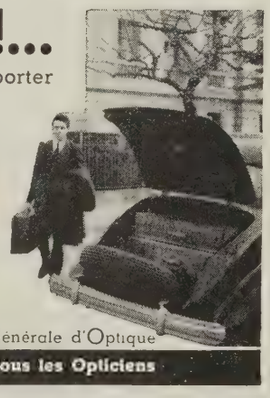
SERVICES RÉGULIERS D'AUTOCARS
Départ de Paris chaque Mardi
Départ de Malmo chaque Samedi
18.700 FRS TOUT COMPRIS
RENSEIGNEMENTS, LOCATION
TREC 25, RUE LA BOÉTIE PARIS - Anj. 95-10
ET AGENCES DE VOYAGES

PARTEZ !...

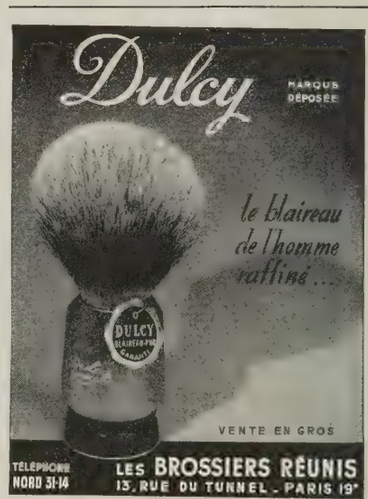
mais n'oubliez pas d'emporter dans tous vos voyages les

JUMELLES
à optique traitée

HUET PARIS
"50% plus claires"



Production : Société Générale d'Optique
En vente chez tous les Opticiens



TÉLÉPHONE NORD 31-14
LES BROSSIERS RÉUNIS
13, RUE DU TUNNEL - PARIS 19e

COGNAC CROIZET

FONDÉE EN 1805

Quelle que soit votre plastique ?

les modèles nouveaux

SOUS-VÊTEMENTS

Lora

TYPE COUTURE

sont sortis...

COMBINAISONS
CHEMISES DE NUIT

et toujours le succès inépuisable

LA CULOTTE *Lora*
" MILANAISE "

élégante et pratique adoptée par toutes les femmes

TOUTES TAILLES
MÊME
TRÈS GRANDES ET PETITES
TRÈS BIEN ÉTUDIÉES

DANS LES GRANDS MAGASINS
ET LES BONNES MAISONS DE
LINGERIE ET SOUS-VÊTEMENTS

BRAS INDICATEUR

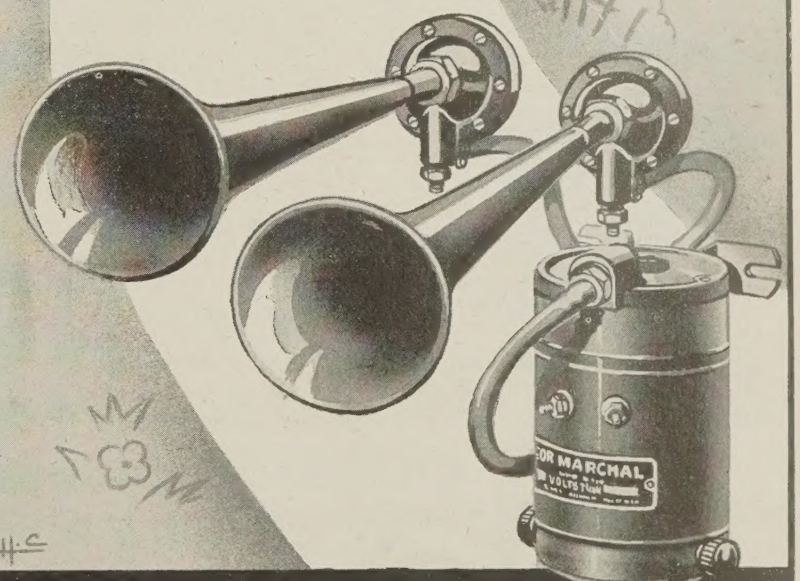
Seul Signal efficace et réglementaire

COMMUTATEUR A MINUTERIE

Pour tous modèles de Bras Indicateurs, commande automatique, une seule manœuvre et les bras retombent tout seuls au bout de 13 secondes.

"SUPER-FULGOR"

Avertisseur de route puissant à électro compresseur.



MARCHAL

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois . . .	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois...	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an....	18.60		23.70	24 10	29,20
SUISSE.	6 mois...	37,55	francs suisses	47,90	48,65	59,02
	Un an....	75 10		95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois. .	231 75	escudos	295,80	300 50	364,45
	Un an ...	463 50		591 60	601	728 90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an....	4.900	6.250	6.350	7.700

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **1.000 fr.**
Étranger. . . . . Un an **1.360 fr.**

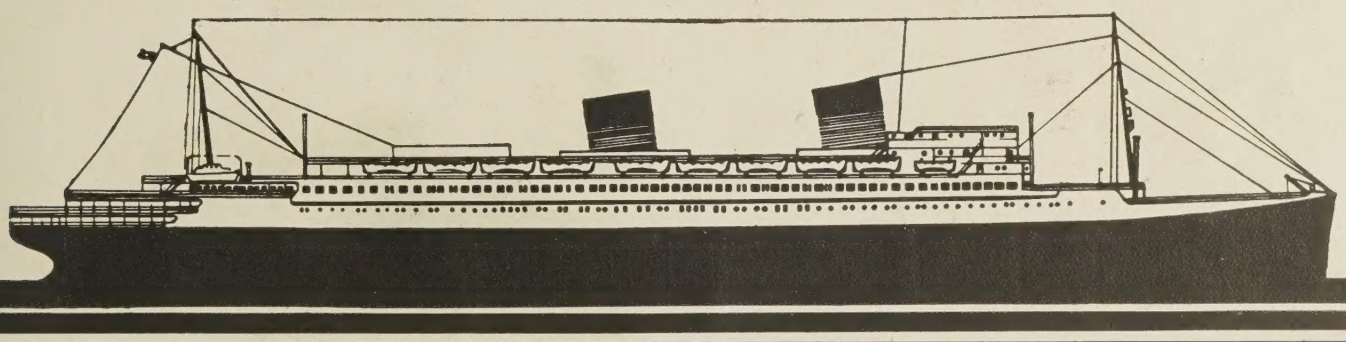
Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste.
Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

Daum

CRISTALLIER D'ART

MAGASIN D'ÉCHANTILLONS : 32, RUE DE PARADIS - PARIS

CIE GLE TRANSATLANTIQUE



"ILE DE FRANCE"

VOYAGE INAUGURAL

DU HAVRE POUR SOUTHAMPTON ET NEW YORK

LE 21 JUILLET

★

AUTRES DÉPARTS

" DE GRASSE ". . . . . 4 Juin	" DE GRASSE ". . . . . 11 Août	" ILE-DE-FRANCE ". . 16 Septembre
" DE GRASSE ". . . . . 27 Juin	" ILE-DE-FRANCE ". . . . . 13 Août	" DE GRASSE ". . . . 29 Septembre
" DE GRASSE ". . . . . 19 Juillet	" ILE-DE-FRANCE ". . . . . 30 Août	" ILE-DE-FRANCE ". . . . 4 Octobre
" ILE-DE-FRANCE ". . . . 21 Juillet	" DE GRASSE ". . . . 5 Septembre	" ILE-DE-FRANCE ". . . 22 Octobre

LA LOCATION DES PLACES EST OUVERTE : PARIS - 6, RUE AUBER - OPÉRA 02-44 ET DANS TOUTES LES AGENCES DE VOYAGE

Arome 3 composé d'essences inédites
mêlées aux plus fines lavandes,
frais et tonique comme une eau de toilette,
est tenace comme un parfum !..

D'ORSAY

Le Directeur-Gérant :
G. Cahen-Salvador.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1949.
Imprimeur nº 79.